



# 2030

NOUVELLES D'UN MONDE QUI TOMBE

01010010  
101011010100  
101011  
0101010101  
0401001001  
101010100101

Collectif

# 2030



## CRÉDITS



Maquette de la couv' : H\*(papi chulo)

h@horsigne.com



Maquette intérieure : Bd.

<http://bastion.canalblog.com>

Corrections : LNT



Projet coordonné

par Skalpel et Error pour Béton arméE

et Akye pour Bboykonsian



Contact :

Skalpel3000@yahoo.fr (Béton arméE)

Akye@bboykonsian.com (Bboykonsian)

**Editions BBoyKonsian**

<http://www.bboykonsian.com>

# BÉTON ARMÉE

Béton ArméE est une expérience d'autodéfense populaire. L'alliance d'une volonté et d'une nécessité. Publier pour partager et se reconnaître, construire une offensive culturelle et disposer d'une base autonome de diffusion des savoirs issus des ghettos et des en-dehors.

Briser les porte-voix et tous les fossoyeurs de nos hurlements. Ne pas prendre la parole pour participer au débat mais construire une plateforme de propulsion pour ces ogives littéraires, forgées loin des projecteurs, dans l'ombre des bâtiments où le peuple des damnés conspire sa libération. Nier, briser la discussion, parce qu'il n'est plus temps. Que ceux qui croient aux mythes d'un peuple sans voix continuent leurs colloques, nous les laissons à leur bruit.

Ne pas tenter de se faire entendre du spectacle ou des puissants parce que l'émancipation ne se revendique pas et que nous ne mendions rien et encore moins des droits. Envisager la culture comme un moyen de reconnaissance et d'auto-organisation, une ligne de force dans la guerre pour l'émancipation.

Cette collection a pour but de rendre accessible aux mondes enragés des paroles de quartiers, des rêves de rupture, des mémoires de luttes, des analyses critiques sur et en provenance de toutes les rues,

usines, chantiers, charters et prisons, marges et territoires de chasse du pouvoir. Parce que nous ne voulons pas participer à cet ordre des choses mais le détruire, parce que, pour cela, il faut cesser d'être divisés et nous organiser librement. Parce qu'une puissance ingérable émerge des quartiers populaires et que nous voulons continuer à la nourrir sans la conduire.

Parce que tout cela n'est pas possible sans une indépendance économique et politique totale d'un point de vue éditorial. Parce que nous ne voulons pas fabriquer de marchandises mais distribuer des armes. La collection Béton ArméE est un chantier autonome, instable, mouvant, liquide et résolument partisan.

Loin de ces singes savants disciplinés à n'être que de sages pantins de ruelle, contre ces sous-traitants du carnage qui reproduisent d'en bas les discours de toutes les dominations, humiliations et pacifications, il est temps de s'armer d'un non-lieu éditorial, un atelier de mécanique pour blablateurs ingouvernables et écrivains combattants.

Quelques fous, quelque part avant.

# SOMMAIRE

## PRÉFACE

9

## MOMENT DE SOLITUDE [2030: CHRONIQUES DE LA ZONE DES OUBLIÉS]

Skalpel - 11

## ON FAIT COMME ON PEUT

Sgen - 29

## ÉCHEC ET MAT

Rage - 39

## DOSSIER ANTARES 30

Error - 51

## RESPECT. LIBERTÉ. SÉCURITÉ

Arnev et Houleonn - 61

## TOULOUSE 2030

Fanny Gayard et Naïma Hammami - 83

## ANAMNÈSE SOCIALE / FASCISME ORDINAIRE

Hopi - 147

## LES RIVES CHANTENT PAR RICOCHET

Fanta T - 161

## ALEA JACTA EST

El kasmi - 175



## PRÉFACE

À ceux qui ont survécu et qui nous lisent après l'ère du contrôle.

Ceci n'est pas un livre, c'est une expérience. Neuf histoires pour raconter un monde qui tombe en parlant de celui qui vient. 2030 se noie dans nos inconscients, dégouline le long de nos cauchemars et distille l'absinthe de nos rages. Il ne s'agit pas d'anticipation, mais de quelques balafres, microtraces de ce qu'on appelait l'espoir au seuil des sociétés de contrôle.

Au départ de cette expérience, il y avait la volonté d'écrire collectivement sur un thème, l'idée d'un mix-book, comme on le fait dans le hip-hop avec des mix-tapes : proposer un thème à des ami-e-s ou des connaissances dont nous imaginions qu'ils avaient quelque chose d'intéressant à dire sur le sujet. L'idée d'un autre 1984 est venue comme un prétexte, celle de situer l'écriture dans vingt ans comme un moyen.



Pendant un an, nous avons recueilli les textes qui suivent. À travers des styles extrêmement différents, nous avons vu une trame commune resurgir chaque fois. Elle dessine un récit inconstant, la cartographie des rêveries d'un petit en-dehors, celui constitué par ces quelques amitiés furtives. Définitivement, 2030 parle de nous, de ce qui nous tourmentait, nous rongait et nous donnait l'envie d'autre chose. Voici quelques empreintes de ce que quelques fous et folles désiraient avant tout ça.

## **MOMENT DE SOLITUDE**

### **[2030 : CHRONIQUES DE LA ZONE DES OUBLIÉS]**



*Peut-être que tout ceci n'est qu'un rêve. Peut-être qu'il y a plusieurs perceptions de la réalité qui se croisent et qui contribuent à faire de ce cauchemar qu'est la lutte pour une existence digne quelque chose qui donne un sens à cette vie. Peut-être que nous ne sommes pas aussi libres que nous le pensons. Peut-être somme-nous de simples marionnettes et peut-être que cela nous arrange, car cette idée nous ôte toute responsabilité dans nos actions passées, présentes et futures. Peut-être que l'idée de ne pas être totalement au contrôle de nos vies nous conforte dans nos choix individuels, qui, pris en dehors d'une dynamique collective, n'ont d'autre but que de servir nos intérêts personnels de la façon la plus égoïste qui soit. Peut-être que toute cette complexité dans laquelle nous évoluons nous rend volontairement aveugles*

*et insensibles aux choses et à la vie au sens large, en général. Peut-être que ce n'est pas d'avoir raison qui importe vraiment, mais juste d'agir collectivement. Il y a peu de certitudes, beaucoup de questions sans réponses et tellement de peut-être... Peut-être que nos routes se croiseront bientôt...*

*Cellules « Utopistes combattant-es »*

*Rêvez ou crevez !*

*13 février 2030*

*Depuis les taules froissées de la Zone des oubliés*



Planqué au rez-de-chaussée, dans les placards à générateurs électriques d'un immeuble luxueux et ancien qui abritait un cabinet de psychiatre du travail communautaire au nom faussement provocateur, « Joie et Bien-être », il ruminait ses pensées en attendant de passer à l'action. Il lui restait juste le temps de se triturer l'esprit et de mettre de l'ordre dans ses réflexions minées par des doutes et des questions auxquelles il n'avait pas de réponses précises. Son regard était perdu dans le vide qui séparait son visage du mur sale auquel il faisait face. Pourtant, de vide autour de lui il n'y en avait pas, ou plutôt il n'y en avait plus. Il avait le sentiment d'étouffer. Il pouvait presque sentir la crasse s'insinuer dans les pores de sa peau lisse et rasée de près.

Depuis quelques semaines, son quotidien avait perdu

de son calme habituel, le comble pour quelqu'un qui avait traversé le cours du temps avec une tranquillité insultante, presque irréaliste. Il songeait aux événements récents qui l'avaient fait passer d'une existence douce, paisible et quelque peu naïve à une vie de militant qui le stimulait intellectuellement, mais qui le mettait constamment en danger. Les va-et-vient incessants entre la Zone pacifiée (ZP) dont il était originaire et la Zone des oubliés (ZDO) qu'il avait découvert, stupéfait, le faisait voyager dans le tunnel crade de ses réflexions. C'était quelque chose de douloureux. La limpidité de ses souvenirs contrastait avec une nouvelle réalité qui ne cessait de l'étonner un peu plus chaque jour. Il y a peu, celle-ci était faussée par une vision des choses beaucoup trop ordonnée et réglée au millimètre près. Aucune place n'était laissée au hasard, à l'improvisation ou à la spontanéité. Rien ne dépassait jamais. Tout était carré de A à Z.

Il se sentait fatigué. Intérieurement, il se disait qu'il aurait souhaité ne jamais se réveiller, s'engager dans la résistance, mais il se mentait à lui-même. Même dans un état d'épuisement psychique et physique intense, il ne réussissait jamais à se convaincre totalement qu'il était dans l'erreur. Il était encore très loin de l'inévitable étape de la résignation qui vient frapper à la porte de l'esprit du vieux militant sur le retour et qu'on ne peut éviter que lorsqu'on meurt en luttant ou milite pour une nouvelle cause.

*Putain de merde ! J'étais cool avant, père, j'en avais rien à foutre de rien ! C'est vrai que j'étais un putain de*

*mouton inconscient, mais au moins j'étais tranquille.*

*Qu'est-ce que j'ai foutu ?*

S'exprimer par la parole et jouer le jeu des questions-réponses avec lui-même lui permettait d'évacuer un peu de ressentiments et de culpabilité, même si de l'extérieur on aurait pu le prendre pour un fou qui jactait tout seul. L'effet thérapeutique immédiat de cet échange à haute voix était indéniable.

Des regrets, il en avait plein, mais il savait que s'il avait la possibilité de revenir en arrière il ne le ferait pas, il resterait sur le quai et laisserait passer tranquillement le train du retour. Il se sentait comme Néo dans *Matrix*, à la seule différence que ses ennemis n'étaient pas des machines, mais d'autres hommes comme lui, bien réels, faits de chair et de sang.

Au fond, il était fier d'exister vraiment, de ressentir les choses profondément, de palper l'existence et de pouvoir en garder une petite partie au creux de ses mains. Dorénavant, il était loin du confort solitaire de son ancienne vie, mais au moins il s'était rapproché de la réalité, certes terrifiante, mais réalité tout de même.

Le temps avait passé rapidement. Quelques mois sur le calendrier. Une éternité pour lui, qui comptait le nombre de petits bâtons inscrits sur les murs de sa cellule mentale. Des bâtons symbolisant le nombre de jours passés depuis sa libération : brutale et soudaine. Cette mise en liberté, plus ou moins conditionnelle, avait précédé une période de sevrage qui lui avait permis de soigner sa dépendance

physique aux médicaments mais qui lui avait paradoxalement fait aimer le whisky.

*On n'a rien sans rien, se disait-il. On remplace un vice par un autre en se disant que le nouveau est un peu plus rustique et naturel, ce qui rassure pendant un bref instant.*

Jack Daniel's était son nouveau compagnon de route, en plus des quelques camarades de l'organisation qu'il avait eu l'occasion de connaître lors de sa formation militaire et plus ou moins politique. L'épreuve avait été difficile et, quand il était ivre, il revoyait souvent ce corps sans formes, entièrement vêtu de noir, abattre froidement devant ses yeux son psychiatre du bien-être (PBE) : sa conscience artificielle à la voix suave et hypnotique. Cela le perturbait. Le calme de ce bourreau sans visage, qui après l'exécution lui avait glissé un tract dans la poche, l'étonnait chaque fois qu'il y repensait. Il s'était imaginé que pour tuer quelqu'un on avait besoin de hurler et d'extérioriser sa peur, qu'on ne pouvait pas le faire froidement comme si de rien n'était.

Une fois rentré chez lui, il avait pris le risque de lire ce qui était inscrit sur ce bout de papier et s'était aperçu qu'il ne pourrait plus reculer. Il y aurait un avant et un après.

Cela avait été le début d'une nouvelle existence et la fin de sa vie de citoyen officiel de la Communauté. Le changement avait été radical et, désormais, il menait une vie clandestine où sa naïveté avait laissé place à une lucidité implacable. Il se méfiait de tout

et de tout le monde.

Dans le cadre de son ancienne vie, il réfléchissait peu et agissait par automatismes, mais il avait néanmoins senti que quelque chose n'allait pas. Il avait du mal à mettre des mots sur ce petit bout de pensée figé dans les recoins sombres de son cerveau. Les médicaments prescrits par le PBE ne faisaient rien pour arranger les choses. Au contraire, ils annihilèrent le moindre doute et la moindre interrogation possibles. Impossible à l'époque de se défaire de ce rendez-vous hebdomadaire obligatoire dont dépendait votre statut au sein de la Communauté. Les rapports du psychiatre déterminaient votre existence et vous donnaient le droit de travailler et vivre dans la ZP. En gros, le droit d'exister.

*De toute façon, avant c'était le néant, le rien. L'absence d'émotions, tout le contraire d'aujourd'hui !*

*Avant...*



*Dans cet échiquier moderne, la partie se joue entre les pièces d'un même camp. Les rois, les fous et les pions. Les rois dirigent et prétendent détecter chez les pions les symptômes d'une maladie mentale dont ils sont à l'origine de la création. Qui peut nier leur influence dans la rapidité de sa propagation ? Les sujets de Sa Majesté sont des « esclaves-patients ». Les pions sont ignorants, mais ce sont des pièces obéissantes. Les fous sont d'anciens pions plus ou*

moins conscients de leurs conditions et dont certains veulent guérir de la folie que les rois ont contribué à faire naître chez eux. Le traitement que les rois imposent aux pions devenus fous les place dans la catégorie des pièces subversives. La meilleure chose qui puisse arriver à un pion, c'est qu'il devienne fou. Qu'il prenne conscience tout à coup de l'espace disponible et de la possibilité du choix qu'il a dans ses déplacements. Parfois, quand cela se produit, il veut partager cette expérience et la joie intense qu'il ressent avec d'autres pions. Le roi envoie donc des pions obéissants, mais aussi des fous : d'anciens pions qui sont aussi, paradoxalement, des fous en devenir. L'issue de cette lutte dépend de facteurs liés aux contradictions vécues par les fous. On ne peut pas parler de victoire suscitée par la mise en échec du roi.

On peut juste évoquer l'apparition de nouvelles possibilités libératrices qui s'offrent aux pions et qui passent par l'expérimentation de la folie.

Cellules « Utopistes combattant-e-s »

Que la partie commence !

Quelqu'un comprend-il quelque chose aux règles du jeu ?

3 mai 2030

Derrière les nuages de fumée acides de la Zone des oubliés



Il se leva et commença à grimper les deux étages qui le séparaient de l'entrée du cabinet. Il était en sueur et dégoulinait à l'intérieur de sa combinaison noire.



Il avait des crampes aux mollets.

*Je suis devenu un putain d'alcoolique après avoir été un mouton chimique, bordel !*

Il savait qu'il buvait plus que de raison depuis cette fameuse journée libératrice, mais il avait besoin de quelque chose pour calmer ses nerfs ; et de médicaments, il n'en voulait pas, il n'en voulait plus. Ils étaient pourtant efficaces et faciles à trouver, le whisky aussi. Un petit tour dans la Zone des oubliés et « l'affaire est dans le sac » – expression ancienne qu'il se plaisait à employer depuis qu'il était tombé sur un vieux polar qu'il avait lu en deux petites heures. Rare et appréciable moment de répit qu'il s'était accordé au milieu de ses nouvelles occupations, allongé dans une des nombreuses caches de l'Organisation située dans la ZDO, à l'intérieur d'un bâtiment en ruines dont les briques rouges étaient quasiment toutes recouvertes de graffitis et d'insultes envers la Communauté.

Il dormait peu et se réveillait en sursaut, le front en sueur et les mains moites posées sur la crosse de son 9 mm à impulsion thermique. C'était une arme de fabrication artisanale et indétectable par les appareils des miliciens de la Communauté. Ses nuits étaient rythmées par les cauchemars morbides et vicieux qui avaient remplacé les rêves insipides de son ancienne vie : *des rêves doux et reposants, confortables et moelleux comme du coton, artificiels.* Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas profité d'une bonne nuit de sommeil, longtemps qu'il ne s'était pas réveillé avec la sensation de s'être reposé et

d'avoir rechargé les batteries. Avec en prime la sensation presque euphorique d'avoir l'âme en paix. Douce illusion de liberté à l'intérieur d'une camisole chimique qui engluait les connexions cérébrales qui lui auraient permis de voir clair.

Il se disait qu'il paierait cher pour pouvoir profiter d'un court et modeste moment de repos, juste ce qu'il faut pour que la bonne humeur qui accompagnerait le réveil ne lui fasse pas oublier la réalité glauque de son nouveau quotidien. Fait de grisaille et d'allées et venues clandestines entre les deux zones. Il avait beau se sentir fatigué et usé, il ne pouvait occulter le fait qu'il se sentait constamment en état de traumatisme, cela lui donnait la gerbe. Son ancien état de légume médicamenteusement lui répugnait.

*Comment ai-je pu être aussi naïf et aveugle ? Pourquoi n'ai-je pas résisté ou protesté ?*

D'intenses réflexions personnelles et des interrogations sans fin avaient transformé son corps en une éponge capable d'absorber toute la douleur et la souffrance du monde. Les regards durs comme du béton armé qu'il croisait dans les ruelles sombres de son nouveau quartier le pénétraient jusqu'au plus profond de son âme. Il découvrait un monde qu'il ne connaissait qu'à travers les reportages diffusés par l'unique chaîne de la Communauté.

« Un monde puant, dégueulasse, sauvage, dangereux, gris, glauque, enfumé, où l'espérance de vie est plus courte que dans les zones pacifiées civilisatrices », disait le commentateur télé de sa voix faussement apaisante.

Les sensations qu'il percevait étaient inédites, ce qui rendait la douleur d'autant plus insupportable. Il était bombardé par un tas de sentiments nouveaux. Il se sentait perdu, comme un enfant lâché trop tôt dans un monde d'adultes hostiles et impatientes.

*Comment font les gens pour supporter cette vie de merde ? Comment ne pas comprendre qu'ils aient envie de traverser cette immonde frontière pour tenter le coup de force dans l'autre zone ? Comment ne pas tenter sa chance en participant à toutes ces émissions de télé-réalité dont la récompense est la chance de vivre une nouvelle vie dans la ZP en ayant la mémoire effacée et le compte en banque plein ? Zone de merde...*

*Peut-être que les gens ne supportent rien. Ils se contentent juste de subir cette réalité qui les agresse du matin au soir. Les urgences quotidiennes empêchant de prendre le temps de réfléchir aux conditions minables de sa propre vie.*

En 2030, on vivait au jour le jour, tels des animaux, de façon instinctive. Les plus chanceux se repliaient derrière une carapace mentale capable de gérer plusieurs sentiments confus et contradictoires. Ils passaient de la tristesse lucide et objective à la joie forcée et calculée, mais surtout de l'indifférence au mépris le plus total pour tous ceux qui n'avaient pas le courage et la force d'affronter cette existence nécessairement difficile. Par là, il fallait comprendre : obéir aveuglément en essayant d'éprouver le moins de choses possible. S'accrocher à l'espoir de

l'appartenance à une communauté de privilégiés. En son nom, ils sacrifiaient de rares moments de joie pour mieux supporter les nombreux moments de tristesse et d'angoisse.

D'une certaine façon, il valait mieux être pauvre et lucide dans la ZDO que riche et inconscient dans la ZP.

*Tu parles, autant choisir entre la peste et le choléra, ce qu'il fallait, c'était détruire tout ça et tout recommencer en ayant pris soin de purger un peu ses sentiments, puis lever la tête et avancer de façon déterminée !*

Il comprenait que l'exécution des psychiatres faisait partie d'une stratégie plus large et globale. Elle permettait, de temps en temps, la libération d'un individu lambda qui pouvait rejoindre le cas échéant l'Organisation, comme lui. Et maintenant, ça allait être à son tour d'abattre un être humain froidement pour la cause. Le plus efficace, pour l'accepter, c'était de le dépersonnaliser. De déshumaniser le peu de choses qu'il restait à cet être responsable de tellement de malheurs et de souffrances. Il allait saboter par cet acte la machine à broyer les humains. Il allait saboter le capitalisme en enlevant une pièce nécessaire à son fonctionnement.

*Des conneries ! Je vais faire ce que j'ai à faire et c'est tout...*

Il en revenait toujours à cette même question qui le taraudait. Peu importe l'entrée par laquelle il rejoignait le chemin tortueux de sa réflexion : à partir de quel moment l'indifférence nécessaire à

la survie devient-elle l'excuse confortable qui nous rend complices du système ?

*Peut-être suffit-il d'endosser cette armure qui épouse parfaitement les courbes complexes de l'âme humaine pour se sentir mieux. La consolation ultime étant sûrement de savoir qu'il y a pire ailleurs.*

*La lutte contre le rouleau compresseur qui nous écrase chaque jour est remplacée par une illusoire lutte contre soi-même, où s'affrontent la culpabilité de ne rien faire et l'envie de fermer les yeux devant tant d'évidences. On se laisse envahir par la peur, la lâcheté, la crainte, mais surtout la paresse. On avale le nombre de pilules suffisant et on oublie. Comment affronter cette impression de solitude extrême qui tétanise le moindre muscle du corps ? Comment rompre cet isolement au moment précis où le doute s'installe ?*

Aujourd'hui, il en concluait qu'il y avait suffisamment de raisons objectives et d'arguments qui désignaient le Gouvernement démocratique centralisé, instance dirigeante de la Communauté, comme responsable des maux dont souffrait la masse de gens entassés dans la Zone des oubliés. Il était tout aussi responsable de l'abrutissement des citoyens moutons et médicamentés de la ZP. La Communauté prenait le temps de s'occuper de chacun minutieusement, mais l'agression perpétrée était subie collectivement, la résistance à cette agression devait forcément être collective. Les différentes strates représentatives de cette agression/oppression se superposaient pour mieux laisser apparaître l'ampleur du désastre.

Exploitation morale, physique et sociale. Traitement psychiatrique généralisé. Pénétration de l'âme humaine par le système jusque dans l'intime. Ce que le « vivant » et non plus l' « humain » subissait, s'apparentait à un viol.

La solitude paradoxale, contre laquelle certains luttaien, était difficilement surmontable, et la propagande fonctionnait bien. Même dans de rares moments de lucidité, au lieu de s'unir et de mener un combat collectif contre un ennemi complexe mais apparent, on se persuadait que la lutte individuelle et abstraite contre ses propres imperfections était la solution à tous les problèmes.

*Une réflexion personnelle qui amène du changement et de l'évolution vers quelque chose de positif et progressiste, additionnée à un voyage dans son « moi » intérieur, plus une méditation sur son vécu spirituel postorganique sont égales à une action libératrice pour l'humanité !*

Les recettes philosophiques modernes pour une nouvelle ère progressiste, tirées du petit manuel de Théorie du bien-être que diffusait le ministère ne l'impressionnaient plus.

*De la branlette !*

Il n'y croyait plus du tout. La patience intellectuelle et les décisions pragmatiques étaient les vertus les plus en vogue chez les partisans de l'inaction. Il en était convaincu, c'était une conviction récente mais solide.

*La seule chose qui change réellement lors de ces voyages philosophiques à travers les différents*

*« moi », c'est le niveau d'adaptation au monde tel qu'il est, donc le nombre de concessions que l'on fait au système, consciemment ou pas. À la rigueur, on peut parler de stratégie de survie, et encore, cela implique qu'il y ait une volonté de résister en s'infiltrant dans le circuit. Peu probable.*

Il réfléchissait beaucoup. Plus il réfléchissait et moins il avait envie d'être seul. Plus il s'enfermait dans sa bulle solitaire et plus il avait envie de la crever pour s'en extirper et rejoindre les autres. Il avait envie de partager les conclusions de ses analyses personnelles. Il voulait le faire vite, dans l'instant, tout de suite. Il savait que ce n'était pas possible dans l'immédiat. Mais il était certain que dorénavant tout ce qu'il ferait, et d'une certaine façon faisait déjà, irait dans le sens du partage et de la transmission. Il voulait du collectif. Il l'avait déjà au sein de l'Organisation, mais il en voulait encore plus. Son impatience faisait écho à une sensation de nervosité incontrôlable contre laquelle il essayait de se battre en se concentrant sur l'importance de sa mission.

*C'est mon tour, je ne peux plus reculer, à moi de libérer quelqu'un d'autre et d'envoyer ce boulon infect de la machine communautaire dans une autre vie. Ah, putain de merde ! Fait chier ! Je me prendrais bien une petite pastille pour oublier tout ça...*



*Nous n'avons pas de tâche historique car nous n'avons pas de destin. Notre éventuel avenir*

révolutionnaire n'est défini ni par notre classe sociale, ni par nos paroles. Nos actions et leurs mises en œuvre définissent réellement et concrètement notre potentiel « subversif et révolutionnaire ». Nous n'avons pas non plus de mission dont nous aurions hérité et que nous devrions accomplir avant toute autre chose en mettant de côté les aspects positifs ou négatifs de l'existence. Si nous ressentons le poids d'une sorte de devoir de continuité, nous pensons que ce n'est pas notre faute, nous l'assumons, mais n'hésitons pas à demander de l'aide pour porter cette espèce de fardeau qui nous cantonne dans un rôle de victime suicidaire et sans perspective.

Nous ne sommes ni des prophètes, ni des héros, même si, parfois, certaines paroles ou attitudes trahissent une admiration pour des parcours de vies militants que nous jugeons exemplaires ou incroyables. Nous aspirons à exister socialement et collectivement, nous sommes donc conscients que ce que nous admirons chez certaines personnes ayant lutté au cours de l'histoire, ce sont des actes individuels qui prennent du sens uniquement dans le cadre d'une action collective, dans l'intérêt de chacun et de tous.

Nous sommes un ensemble d'uniques qui combattons l'accaparement égoïste par certains du droit à exister.

Pour nous, le fond et la forme sont intimement liés. Si le fond ne prend pas de forme compréhensible, il est sans intérêt. La forme au sens où nous l'entendons ne peut exister et être perçue correctement sans le fond.



Notre pratique est le reflet de notre théorie et notre théorie découle de notre pratique. C'est un va-et-vient incessant qui puise son énergie dans la recherche constante d'une fidélité à « l'éthique révolutionnaire » que nous défendons.

Nous donnons de la valeur à l'exemple, mais nous ne le sacralisons pas. Nous haïssons la perfection. Nos erreurs sont aussi fécondes que nos réussites.

Nous ne jugeons pas la pertinence d'une lutte à son intensité, la quantité pour nous, n'est pas un argument, et encore moins une valeur morale. L'intensité de nos actions n'est pas un facteur qui peut donner une idée de nos forces réelles ni un argument qui justifierait le fait que nous soyons plus légitimes qu'un autre groupe constitué moins actif.

L'important, c'est d'exister en tant qu'alternative et recours parmi un ensemble de groupes ou collectifs qui proposent et impulsent des choses qui vont plus loin que le simple constat alarmant de la situation. Nous sommes des pessimistes heureux, ou des mélancoliques pleins d'espoir, mais ce qui est sûr, c'est que nous Sommes !

Cellules « Utopistes combattant-e-s »

Il n'y a pas de destin, il n'y a que des actions !

24 septembre 2030

Depuis les sous-sols encrassés de la Zone des oubliés



Il vérifia son arme une dernière fois et frappa à la porte. Il savait comment tout cela se passerait, car

il avait déjà été le témoin d'une scène similaire. La seule différence, c'est que maintenant il jouait un autre rôle.

Dans un premier temps, il ouvrirait la porte de façon plus ou moins brusque pour donner de la consistance à l'effet de surprise, ensuite il se dirigerait vers le psy à pas rapides et il lui mettrait une balle dans la tête sans même qu'il ait le temps de réagir ou de penser aux raisons pour lesquelles un homme armé avait subitement fait irruption dans son cabinet. Ça serait net et précis, il était entraîné pour ça. Quand le corps du psy s'affalerait sur son confortable fauteuil en cuir véritable, il tendrait une lettre pliée en trois à la patiente, ou au patient, tétanisé-e devant lui. Elle serait tellement droguée aux médocs qu'elle n'aurait pas la force de crier ou de hurler de panique. Ensuite, il sortirait de là rapidement et retournerait dans la Zone des oubliés en empruntant un parcours sécurisé établi préalablement. Avant le debriefing avec son responsable de section, il se servirait un bon verre de jack, ou plusieurs, et repenserait à tout ça. Puis, une fois la réunion terminée, il se dirait qu'avec les conséquences de cette action réalisée comme il faut tout ne faisait que commencer...

**Skalpel**



## ON FAIT COMME ON PEUT

Ça fait plusieurs semaines que ce type-là est devenu ma cible. Je l'ai choisi avec soin, je l'ai étudié, suivi jour et nuit, je le connais mieux que lui-même. Il est riche, mais pas assez important pour créer de réels problèmes ; sachant qu'il faut une proportionnalité entre les risques encourus et les gains escomptés, celui-ci, il est comme il faut. C'est au centre de secourisme national que je l'ai repéré la première fois. Il m'a sauté aux yeux, si appliqué avec son fiston à ses côtés, c'en était touchant, j'vous jure. La bonne conscience en plus de tout le reste. Il se nomme Christophe Bouton, il habite une de ses jolies propriétés qui longent les bords de la Loire, pas loin d'Angers. Patron d'une boîte de pub, donc plein de fric, comme je disais, marié à une belle blonde sur le retour, deux mouflets, plutôt beau gosse du haut de ces cinquante berges, arrogant nécessairement, accro aux méta-amphés, de son temps de toute évidence, une maîtresse deux fois plus jeune, tringlée deux fois par semaine. Un emploi du temps réglé

comme du papier à musique, camé et coupable d'adultère, ordinaire en somme. À ceci près qu'il est titulaire du brevet de secouriste. Le plan, je l'avais déjà, il me fallait le pigeon.

C'est ce soir que j'me l'fais. Il sort du taf, il est 20 heures passées, il se dirige vers sa berline allemande en contrebas dans la rue, près du taxiphone-épicerie qui fait l'angle. Il passe sa main gauche devant la portière, qui s'ouvre instantanément.

On est jeudi, il va retrouver sa pute. J'le serre après sa partie de jambes en l'air.

Je décide d'aller boire une bière en attendant. Le troquet est glacial, faussement bien décoré et encore plus mal agencé, teintes marines et boiseries laquées, lumière électrique balancée par quelques projecteurs trop puissants pour être agréables. Des écrans de télé diffusent un match de foot australien ; j'ai toujours pas compris les règles, mais faut avouer que ça cogne sévère, y a de quoi se fendre la gueule. D'autres écrans balancent de la pub en silence ; faites repousser vos cheveux, prenez des vacances sans partir de chez vous, devenez musclé sans suer, buvez Coca-Cola !... Je suis venu ici jeudi dernier, la petite serveuse brune et plutôt bonne qui vient prendre ma commande n'était pas là. Elle s'assure que j'ai bien mon permis de boire catégorie 2. La première catégorie autorise la picole dans les lieux privés, la deuxième et très convoitée donne le droit

de se mettre un gosier dans les endroits publics. Le renouvellement s'effectue tous les ans après examen médical, c'est la dernière loi qu'ils nous ont pondue après l'ultime rapport sur l'alcoolisme en France. J'ai obtenu le mien grâce à quelques compensations auprès de mon toubib. Je lui ai refilé toute une cargaison de cibiches arrivées tout droit de la nouvelle république du Maghreb et quelques caisses de whisky irlandais. Chacun fait son beurre à sa sauce. En tout cas, ce salaud ne doit pas en manquer dans les épinards. Le toubib ou le Christophe, c'est du pareil au même, des voleurs, des escrocs. Comme moi. Comme tout le monde, je crois. Mais y a les grands et les petits, comme dans tout. Les premiers ont la loi pour eux, les clampins comme moi, macache.

Je vais bientôt avoir trente piges, j'suis un de ces putains de cons nés en cette foutue année 2000. On n'arrive pas à un soir comme celui-ci sans avoir fait un point sur sa courte vie. Je n'ai jamais braqué personne, je vivote depuis plusieurs années entre contrats de travail journaliers et business en tout genre, des trucs de gagne-petit qui ne permettent pas d'entrevoir plus loin que le bout de mon nez. Y a trois ans, j'ai écopé d'une peine d'un an de travaux volontaires pour la réhabilitation de la personne. En somme, j'ai tapé du caillou pour avoir vendu des clopes. Y paraît que ça a toujours été comme ça. Ceux qui emmanchent et ceux qui se font emmancher. Mais je n'veux pas me résigner à manger du gravier par le petit trou toute ma chienne

de vie. En sortant du baignon, j'ai dû trouver un job, en l'occurrence plaquiste, ça a duré pendant le temps obligatoire suivant la remise en liberté. C'est comme ça que j'ai bossé au centre de secourisme, les travaux ont duré quelques semaines.

Y a pas grand monde dans le rade, il paraît que c'est la crise. Tu parles d'une crise, c'est la vie, ouais. Un petit couple dans le fond carbu à des jus de couleurs indéterminées, litchi-mangue-concombre, goyave-tomate-salsifis, le genre de breuvages dont raffolent les grand-mères et les post-ados aseptisés. Ces deux-là se regardent amoureusement le fond des yeux dans un silence religieux. La fille dit quelque chose que je ne peux entendre, il lui sourit. Ils doivent parler mariage, à l'église certainement, et bambins aussi, une fille et un gars, sélectionnés avec amour parmi les lots d'échantillons qu'on leur proposera, le meilleur d'eux-mêmes réuni dans leur progéniture, qu'ils éduqueront ensuite à devenir de bons petits soldats de la pensée. Les chats ne font pas des chiens. Ce grand type en complet bleu nuit qui sirote un verre de pisse presque entièrement désalcoolisée comme celui que je m'apprête à boire était déjà là la semaine précédente. Il a sauté l'une des serveuses dans les chiottes, pas la brune aux gros nichons, mais la rousse qui pourrait être un mec. Je les ai entendus en allant pisser un coup. Il avait l'air d'assurer, le bougre.

La bière est de pire en pire dans les bars. J'ai une

bonne bouteille de médoc 2022 à la maison, je l'ouvrirai pour l'occasion en fumant un blunt monstrueux de cette herbe surpuissante que j'ai dégottée hier. Je m'y vois déjà, le plaisir tient à peu de choses.

Une demi-heure, le coco ressort toujours dans ces eaux-là. L'androgynisme me tend la note, 6.20, je tends la main, elle débite mon crédit, merci au revoir. Elle fait un peu la gueule, elle espérait peut-être un pourliche, mais faut pas déconner, à des tarifs pareils, c'est de l'extorsion de fonds. Et puis je n'ai jamais de liquide sur moi depuis qu'ils nous ont équipés de puces. Il y a huit ans, l'Europe et la Russie ont suivi le programme lancé par les Ricains et les Chinetiques. Ça a bien posé quelques problèmes au début, y a bien eu des résistances qui se sont mises en place un peu partout, mais ça a pas duré. On s'oppose pas bien longtemps à l'évidence, on a eu droit à tous les discours classiques, du sécuritaire à l'économique, la nécessité de se défendre des menaces terroristes en tous genres, le devoir de protéger l'individu ; et puis quoi, on avait bien téléphones et cartes bleues, alors bon, c'est quand même plus simple de vous en foutre une seule, putain de merde, qui regroupe tout, fichiers judiciaires, sanitaires et bancaires de chacun. On a commencé avec les clébardes à la fin du siècle dernier, il fallait bien que ça nous tombe dessus, c'est dans l'ordre des choses. Elles sont devenues le moyen de paiement le plus répandu, évidemment. Pour certains, équipés des derniers modèles, elles



assurent des fonctions supplémentaires, comme Bouton qui active sa bagnole et ouvre sa baraque d'un simple mouvement de paluche. Fantastique technologie concentrant en un objet invisible toutes les informations d'un individu et ses outils du quotidien. Et puis on va pas se plaindre, ils auraient pu nous la foutre dans le fion... Comique la situation au moment de payer l'addition !

Je pénètre dans ma XS012 gris crasseux, modèle de série, une poubelle sans nom. Ceci dit, je m'y installe confortablement, bien calé, je gobe une pilule de Tétra, respire profondément pendant quelques minutes, je suis pleinement conscient. Ma tête et mon corps répondent parfaitement. Le sang-froid. Cette puissance inhumaine qui manque à l'individu confronté à l'immédiateté. Aux épreuves, au danger. Et là, on peut même parler du putain de sang-froid à l'état pur. On sent son corps se glacer de l'intérieur, rapidement les palpitations cardiaques ralentissent, l'esprit est apaisé et alerte, il appréhende désormais l'espace-temps dans sa perfection même, chaque action, instinctive et calculée, s'accorde désormais à la nécessité, aux nécessités de l'instant, de ce présent sans cesse renouvelé et projeté sur lui-même. Le Tétra donne cette faculté d'avoir une vue d'ensemble du tableau tout en percevant simultanément le moindre détail. D'être capable de tout faire, mais de n'agir qu'au mieux. Comme il se doit. Je suis prêt. J'enfile la carte dans la fente, reconnaissance effectuée, souffle dans le détecteur d'alcoolémie trafiqué depuis belle

lurette, le moteur s'allume. Je le laisse ronronner. Dire que tout ça se fait automatiquement de nos jours. Je zieute l'hôtel et la voiture allemande garée devant. J'ai envie de m'allumer une clope, mais je me retiens, il y a du monde dans la rue à cette heure-ci, et les Schmitts forcément dans le secteur. Les gens sortent encore du boulot, les trottoirs alimentent les bouches du métro d'un flot discontinu. La nuit est là, je choisis un titre de Nelson Pix sur Deezergreat, l'écran de la console enregistre ma demande et le son se diffuse doucement dans l'habitacle. Y pas à dire, il est balaise ce Pix. Électrojazz métissé aux sonorités indiennes, douces par nature. Je crois bien qu'il vient de là-bas d'ailleurs. Je me sens porté par la musique et la drogue, détendu et vif. Comme il faut. Le voilà qui sort de l'hôtel, il se dirige vers sa tire. Je prends les devants, je démarre rapidos, je roule suffisamment vite pour conserver mon avance, je transperce le flux d'automobilistes avec dextérité à l'aide de mon GPS antédiluvien mais toujours aussi efficace. Je quitte la ville, le rythme de la musique devient plus speed, j'enfile la bretelle extérieure puis la voie rapide jusqu'au bled en petite périphérie. Il est 22 heures, je déboule sur la route départementale serpentant dans le noir vers la demeure de mon client. Je gare ma voiture sur le bas-côté un peu plus loin, reviens sur mes pas, à l'endroit que j'ai reconnu plus tôt dans la semaine comme étant le plus propice, à une centaine de mètres d'une sortie de virage et à une centaine du prochain. De sorte qu'il n'arrive pas trop vite, qu'il me voie, qu'il puisse s'arrêter. Et puis ici, la

route est bordée d'arbres, de fourrés, enfin de tout un tas de végétation qui facilite la dissimulation. J'y ai d'ailleurs planqué tout ce qui s'avèrera utile en temps voulu. J'enfile gants et perruque afin de ne laisser aucune trace compromettante. Je m'allonge sur le bord de la route, j'ai mis des couleurs claires, il faut qu'il me voie. L'herbe est fraîche, les feuillages laissent apercevoir la lune à moitié pleine et une volée d'étoiles saupoudrées un peu n'importe comment, en paquet par là et que dalle sur ma gauche, deux trois paumées juste au dessus de moi. Ce sont les miennes. Elles me conviennent.

Je vois une lumière qui rapplique par la route. C'est lui.

Il m'a dans ses phares, son auto ralentit, elle s'arrête à ma hauteur. Il en sort. Je ferme les yeux pour concentrer toutes mes énergies. J'entends son pied se poser sur le sol, il s'avance.

- Monsieur ? Ça va ? Et ho ! Monsieur ?

Je ne réponds pas. Il s'approche. Il est à quelques pas à peine.

- Je vais vous aider, monsieur.

Je geins. Il est à « trois deux un », j'bondis et lui balance mon poing à la pointe du menton. La surprise et la force du coup parfaitement placé le couchent illico. J'le tire dans la végétation, lui fous encore deux trois coups de pompes dans la caboche

pour m'assurer qu'il roupille profondément. Je saisis la hache planquée ici par mes soins, brandis l'engin et sectionne fermement et nettement sa mimine. Il se réveille aussi sec, hurle, j'abats avec rage le manche boisé de l'engin sur sa nuque. Il replonge dans le gaz. Son sang gicle du poignet amputé, noir sur l'herbe sauvage. Je m'écarte pour ne pas éclabousser mes Nike blanches, celles avec système hydraulique, elles m'ont coûté les yeux de la tête. Je ramasse la main. On dirait qu'elle bouge encore un peu, elle est chaude et visqueuse.

S'il m'avait suffi de lui rafler son larfeuille, ou de lui piquer sa carte bleue en lui mettant deux claques dans la gueule pour qu'il me file son code, ça aurait été du bonbon. Mais que faire quand le pognon est planqué dans une foutue main ! À vouloir surprotéger la personne...

Je ligote et bâillonne le lascar. Je réapparais sur l'asphalte, un instant j'ai été tenté de me casser avec la Mercedes, la connerie à ne pas faire, un truc à se faire serrer. Elle doit être équipée de tous les systèmes de sécurité, reconnaissance satellite, vidéographie à 360°, voire même d'un radar isométrique, ce qui présentement n'a aucune importance. Mon visage est à couvert et c'est bien là l'essentiel.

Je fonce à mon carrosse. Je déballe mon trésor et je l'admire avec jubilation. Je retire l'alliance du doigt prévu pour, *À mon amour éternel*, un sourire illumine

mon visage et je songe à la blondasse qui doit s'angoisser en attendant son époux. Je mets mon ordinateur en branle et le logiciel que m'a fourni l'Ukrainien détecte la puce en deux petites secondes. Le système pirate saisit les données bancaires et opère le transfert de fonds vers un compte anonyme, et qui le restera, puisqu'il m'appartient et que je n'ai nulle envie de donner mon nom. L'ukrainien prend 30 % des gains. L'enfoiré. J'avais pas le choix, mes compétences informatiques sont extrêmement limitées et son système foutrement efficace.

Il est l'heure de rentrer.

Je sirote ma boutanche de rouge et m'enfile mon blunt attendu. Détendu du gland, comme disait mon père. Les doigts de pied en éventail, allongé dans mon canapé, la voix soul de Sarah Brown pénètre mon corps. Depuis quelques minutes, je suis millionnaire, pas un truc à s'acheter une île ou une quelconque excentricité dans le genre, non, bien sûr, juste de quoi voir venir les prochaines années en me la coulant douce. Et par les temps qui courent, c'est déjà pas mal.

**Sgen**

## ÉGHEC ET MAT

Omar se taisait et encaissait. Il ne pleurait pas, il ne baissait pas la tête. Le sang ruisselait sur son pull blanc tandis que les coups continuaient de lui rompre les os du visage. L'homme posté derrière la chaise continuait de l'étrangler, Omar ne voyait pas ses traits. Les deux autres, eux, continuaient de le frapper encore et encore. Une seule silhouette était tapie dans l'ombre, dans un coin de la pièce, observant la scène sans y participer. Ils ne poseraient pas de questions cette fois-ci, Omar le savait. Ce jour-là, c'était pour rien, pour leur entraînement. Ce jour-là, c'était gratuit.

Il était ici depuis quatre jours, ou cinq peut-être, il n'en savait plus rien. Il n'avait pas pu dormir depuis son arrivée. Ils l'avaient cueilli lors d'un contrôle d'identité dans une gendarmerie squattée pendant la diffusion d'un film qui traitait de l'expulsion des sans-papiers depuis cinquante ans en France et en Europe. Ils avaient cassé la porte d'entrée, gazé la cage d'escalier, matraqué douze personnes du public

et avaient demandé les papiers d'identité de toute l'assemblée. Trois personnes étaient blessées, l'un avait la tête gisant dans le sang, un autre l'épaule ou encore la jambe cassées. Lorsqu'ils avaient demandé les papiers d'Omar, il leur avait demandé s'ils avaient le droit de le contrôler étant donné qu'il n'avait pas eu de comportement suspect. Il avait reçu des coups de tonfa au ventre en guise de réponse, et la situation s'était encore dégradée quand ils s'étaient renseignés sur l'état civil d'Omar.

Omar Mathuet était né le 7 juin 2007 à Montreuil, en Seine-Saint-Denis. Il avait vingt-trois ans. Il était sans activité professionnelle, mais réussissait à gagner quelques euros en exerçant son art. Il était maître de cérémonie dans une formation anarcho-hip-hop de la région parisienne. Il était membre actif d'un collectif contre l'expulsion des sans-papiers, activiste contre le génocide du peuple ex-Palestinien par l'armée israélienne, contre les expulsions et exclusions en général et pour la chute de l'État. Depuis vingt-cinq ans, le pouvoir en place devenait de plus en plus répressif vis-à-vis des réseaux anarcho-autonomes, qu'ils appelaient par le passé « ultragauche », « cellule invisible », casseurs ou émeutiers ; ces termes avaient désormais été remplacés par « antirépublicains » ou tout simplement « terroristes ». Les premiers efforts contre les opposants au pouvoir en place avaient été faits sous Nicolas Tirhel, après son investiture en 2007. Nicolas était le père de Jean Tirhel, l'actuel président de la République. Tirhel, le premier du

nom, avait été tué en 2016, un an avant la fin de son deuxième mandat, par son épouse, Clara Panuti. Elle était la fille d'une famille aristocrate italienne plutôt réputée pour ses tendances socialistes. Elle avait assassiné le président d'une balle dans la tête la veille du début de la campagne électorale de 2017. Après l'enquête, la police avait affirmé que Clara Panuti était en réalité une membre active des Nouvelles Brigades rouges. Elle avait été retrouvée morte dans son appartement parisien le jour du verdict, les enquêteurs avaient démontré le suicide.

Omar Mathuet était activement recherché par les forces de l'ordre pour organisation terroriste. Il était accusé d'attaque à l'explosif artisanal contre le palais présidentiel, les bâtiments du Quai d'Orsay, ceux du Fonds monétaire international à Paris et d'autres bâtisses officielles, et pour l'assassinat de Pierre Tirhel, le frère du président de la République, producteur de hip-hop et directeur général de la radio Skyfoc. Pour la première accusation, les enquêteurs n'avaient pas réuni d'autre preuve que les deux bouteilles de gaz naturel rangées dans le coffre de la voiture d'Omar lors de l'arrestation et de la fouille. Pour le second fait reproché, Omar aurait été le détenteur du katana qui avait servi à assassiner Pierre Tirhel, et les deux hommes s'étaient disputés lors d'une soirée hip-hop underground où Omar s'était produit et où Tirhel était venu avec des amis pour y dénicher de nouveaux talents. Bien entendu, le président avait réclamé un coupable pour le



meurtre de son frère.

Le procès d'Omar s'était déroulé à huis clos et avait duré une vingtaine de minutes. Au terme des plaidoiries, le juge avait réclamé trois peines de prison à perpétuité, soit quatre-vingt-treize années de détention. Le procureur demandait la peine de mort par noyade, jugeant qu'un opposant politique descendant d'une famille immigrée ne méritait pas la traditionnelle injection relativement coûteuse. La comparution immédiate s'était généralisée depuis une dizaine d'années pour tous les crimes et délits dirigés contre la République. Omar n'avait pas pu préparer sa défense ni rencontrer son avocat – commis d'office – avant l'audience, et il avait avoué les faits qui lui étaient reprochés lors de ses différents interrogatoires alors qu'il venait d'être torturé plusieurs jours durant et sous différentes formes : simulation de noyade, décharges électriques dans les testicules, doigts et orteils cassés et écrasés, brûlures de cigarettes sur le corps... C'était le sort des opposants politiques après leur arrestation ; la torture pendant les interrogatoires avait été légalisée et encouragée par le monde politique français au même moment que le rétablissement de la peine de mort.

Depuis le début de l'insurrection, trois ans auparavant, neuf mille personnes avaient trouvé la mort suite à des affrontements contre la police ou l'armée. À Marseille, en décembre dernier, lors d'une manifestation contre les déportations de masse, cinq

cents policiers et militaires s'étaient déployés cours Julien et avaient tiré à balles réelles dans la foule qui comptait à peine cent cinquante manifestants. Soixante-quatre personnes étaient décédées suite à la fusillade, et quatre-vingts personnes avaient été interpellées et internées dans l'ancien centre pénitentiaire des Beaumettes. Ces établissements avaient été remplacés par des prisons de haute sécurité pouvant accueillir des détenus condamnés à mort et avaient été transformés en centres de détention médicalisés où étaient essentiellement détenus les coupables de crimes contre la République afin de purger une peine visant à les réinsérer. Ces peines se traduisaient notamment par la distribution massive de neuroleptiques, des cours de civisme, l'appel à la défense de la Patrie... Au terme de la peine, il était proposé aux anciens détenus de rejoindre les rangs de l'armée française, et quatre-vingt-trois pour cent des prisonniers acceptaient.

L'insurrection avait débuté lentement et en premier lieu à Marseille après l'assaut des forces de l'ordre dans le quartier des Flamants, dans le quatorzième arrondissement. Des émeutes avaient éclaté quand la Police aux frontières avait déporté les enfants de l'école maternelle de l'avenue Georges-Braque. La mobilisation des habitants du quartier avait été impressionnante, et les trois cents policiers – toutes brigades confondues – s'étaient repliés suite au décès de seize d'entre eux, alors qu'il y avait seulement trois blessés dans le camp des

insurgés. Suite à cette première victoire, la révolte s'était étendue à la totalité des Bouches-du-Rhône, y compris à Aix-en-Provence, suivi de très près par la banlieue parisienne. Après deux semaines, tous les quartiers populaires de France étaient sous occupation policière – concrètement, ils l'étaient déjà depuis vingt ans – et chaque soir, dans chaque ville, les morts étaient de plus en plus nombreux dans le camp de l'État ; chaque nuit, la police mourait. Les insurgés étaient convaincus de leur victoire imminente, motivés par la défaite de la police marseillaise quelques semaines plus tôt.

Un mois plus tard, le président Jean Tirlhel instaurait un couvre-feu national et annonçait publiquement le retrait de toutes les troupes militaires à l'étranger, et notamment celles déployées en Israël qui participaient au génocide palestinien. Ces effectifs étaient censés rétablir l'ordre dans le pays et maintenir les affrontements hors des villes, mais la violence des face-à-face était telle que les révoltés devenaient de plus en plus virulents et commençaient à s'armer en dépouillant les cadavres des policiers et militaires tombés sous les pavés et les écrous tirés au lance-pierre. Il était hors de question pour la révolte de périr sous les armes de l'État, il fallait que les batailles se déroulent à armes égales. Le peuple ne voulait pas se battre avec des barres à mine et des fourches quand les milices étaient armées jusqu'aux dents.

À la fin de la première année d'affrontement,

le pouvoir en place avait compris l'étendue du problème quand l'insurrection avait gagné les campagnes. De plus en plus pauvres et de plus en plus expropriés de leurs terres, les paysans aussi avaient pris les armes, et ils étaient décidés à exécuter quiconque viendrait les empêcher de récupérer leurs biens. Au départ, personne ne se rendait compte de l'importance de la révolte paysanne, c'est au cours de la deuxième année d'affrontement, pendant et après la chute de l'économie française, quand les supermarchés se vidaient, qu'elle avait réellement été saluée et soutenue, c'était la renaissance d'une microéconomie basée sur la solidarité. Désormais, l'État ne servait plus à rien, sauf à assassiner le peuple.

À l'étranger, les médias disaient que la France était à feu et à sang. Dans l'Hexagone, plus aucune source d'information n'existait, excepté le journal et la radio de la révolte, les vingt chaînes de télévision nationale avaient été détruites et les antennes radio piratées. Les bureaux de la presse bourgeoise avaient tous pris feu, sans exception. Pas question pour les insurgés de laisser l'État salir l'ultime et honorable tentative de rendre la situation sociale meilleure, c'était au peuple d'écrire l'information, pas à des journalistes vendus au monde politique et aux riches bourgeois des riches avenues.

Pour combler ses lacunes, l'État maintenait la pression sur les petits groupes militants pacifistes,

la police intervenait là où elle ne pouvait pas mourir, c'est-à-dire chez les non-violents. Les forces de l'ordre utilisaient toujours la même méthode d'intervention : elle pénétrait dans le lieu occupé par le groupuscule ghandiste, exécutait la totalité de l'assemblée excepté une seule personne, celle susceptible de détenir des informations sur la lutte armée. Cette dernière devait leur servir d'induc pour l'arrestation des leaders de la révolution, car le pouvoir ne pouvait se résoudre à l'idée qu'il s'agissait d'un soulèvement autogéré. C'est de cette manière que les enquêteurs avaient obtenu le nom d'Omar Mathuet : il avait été dénoncé par un collaborateur pacifiste. Ce dernier avait été gardé en vie et il lui avait été proposé de prendre une place fixe dans un des services de renseignements de la police. L'homme qu'Omar ne voyait pas, l'homme tapi dans l'ombre, c'était lui.

Aujourd'hui, Omar devait être transféré à la prison de haute sécurité de Paris-Nord. C'était ce que le juge avait demandé. Il allait y rester quatre-vingt-treize ans. Il allait y mourir. Omar se disait que ça allait passer, que les flics allaient se fatiguer et stopper le passage à tabac. Mais Frédéric Dabart continuait de frapper, d'étrangler, de soigner sa haine par la haine, c'était ainsi qu'il pensait venger ses collègues morts. Dabart était un jeune tortionnaire en Afghanistan pendant l'occupation des années 2000, recyclé en vieil agent de police quand il était rentré en métropole. Dabart avait la haine. Dabart

n'était pas idiot, il savait que bientôt il n'aurait plus de boulot. Il pensait que c'était à cause des « sales Arabes de gauche » comme Omar. Alors, il profitait du fait d'en avoir un sous la main, un à qui il pouvait faire payer tous les flics morts de ces trois dernières années, faire payer son boulot de merde mal payé, son divorce, ses deux fils trop cons pour trouver du travail. Dabart avait la haine, Dabart n'avait pas bossé toutes ces années pour ça, pour prendre sa retraite anticipée, avec son compte en banque plein d'économies qui ne serviraient plus à rien. Dabart voulait s'en faire un. À l'ancienne, comme à Kaboul. Omar avait mal, il luttait pour rester éveillé et pour continuer de sourire à Dabart et à ses deux larbins qui transpiraient de peur et d'angoisse. Eux ne savaient pas ce qu'ils foutaient là, c'était écrit sur leurs visages. Dabart voyait rouge. Dabart avait le crime et le meurtre dans le sang. Ou alors on le lui avait enseigné, lui-même n'en savait plus rien.

Frédéric Dabart demanda à ses hommes de quitter la pièce. Les deux s'exécutèrent sur-le-champ. Le policier sortit son arme, une presque exacte réplique du Beretta, mais de fabrication française, la même que tous ses collègues. Omar savait désormais qu'il ne survivrait pas. Mais passer sa vie derrière les barreaux pour avoir honoré ses idées ne l'enchantait pas vraiment. Une évasion était impossible – ça ne s'était jamais vu depuis l'ouverture des nouveaux centres pénitentiaires –, sa seule chance de s'en tirer reposait sur la révolte. Omar ouvrait les yeux, mais

sa vision, désormais, était floue. Il entendit un coup de feu, mais ne sentait aucune brûlure et souffrait encore de ses blessures. Cette balle-là n'était pas pour lui. Il entendait un homme agoniser. C'était l'homme de l'ombre, le collabo qui l'avait balancé. L'homme d'ultragauche non-violent recyclé en flic de droite. C'en était fini pour lui. Omar était content. Dabart aussi. Il souriait. Il pointait désormais son arme sur Mathuet, en lui expliquant que c'était les règles du jeu, que cette décision n'était pas de lui, que « c'était politique » et que de toute façon il ne survivrait pas à ses blessures. Dabart tira deux fois, dans la tête. Omar s'éteignit. Avec le sourire. Il savait que dehors les flammes du peuple s'étaient propagées. Dabart tourna l'arme vers lui. Il était mort depuis longtemps, déjà. Plus rien ne pouvait éclairer son visage. Plus rien ne pouvait l'émerveiller. Ce dernier geste ne faisait qu'officialiser son décès.

Le sous-sol de l'hôtel de police était désormais sans vie, alors que les cris du peuple se rapprochaient du rez-de-chaussée. Les habitants de France renaissaient. Le son de leurs voix précédait les bris de vitres, la mort de l'oppression, la chute de l'État, la fin de la soumission. À chaque tir, chaque chef abattu, chaque huissier immolé ou autre ministre exécuté, la population gagnait en autonomie. Bientôt, plutôt que prendre quelque Bastille quasiment vide, la révolte libérait des centaines de prisons pleines. Elle détruisait ses papiers d'identité, comme pour interdire à jamais les déportations.

Les policiers assassinaient leurs chefs, les brigades anticriminalité se faisaient lyncher par les agents de la circulation. Les écoles fermaient. Tant pis, les professeurs enseignaient dans les locaux occupés par la révolte. Chaque corps de métier devenait autonome. « Un bond en arrière », disaient certains. Pas du tout : les ouvriers de chez Renault fabriquaient des moteurs à huile, les informaticiens pirataient les anciens réseaux Internet pour le distribuer gratuitement, les ingénieurs montaient des barrages hydroélectriques. Le peuple n'avait pas besoin de chefs. L'État n'était qu'une illusion, une théorie totalitaire qui avait fait croire à la population qu'il fallait se battre pour grimper les échelons, grimper les échelons pour un peu plus de pouvoir, du pouvoir pour un peu plus de liberté, de la liberté pour un peu plus de sécurité et beaucoup de sécuritaire pour être totalement en sécurité. Le peuple ne se battait plus pour quelques libertés ou quelques droits. La révolte gagnait cette fois l'abolition de l'État, l'abolition du nouvel esclavage, la fin du nouveau et pourtant déjà ancien colonialisme, la fin de l'occupation des zones urbaines. Le peuple gagnait la liberté. Ce n'était pas une révolte communiste. Ce n'était pas non plus un coup d'État. C'était l'éveil des consciences, la fin des chefs. Très bientôt, le président Jean Tirhel recevait la dernière cartouche. Et pas par la poste.

**Rage**





## DOSSIER ANTARES 30

Récupéré par la colonne Auguste Vaillant lors de la prise du condominium.



Registre Bio-Antares / Section Contre-Sub /  
dossier « Opération Vaccine »  
Archives du Bureau de la santé nationale  
- RBA/SCS: OV\_BSN -

### **Pièce n° C312-01-xxxx.**

Lettre trouvée dans les décombres du bombardement de Stains, probablement rédigée par des éléments de la colonne Auguste Vaillant.

« C'est le soir où ils ont annoncé la découverte des rétro-sub que nous avons commencé à comprendre. Cela faisait plusieurs mois que le secrétariat à la Défense du génome civique laissait filtrer différentes informations concernant la variable spatiale. *L'Immunité* et *La Pureté sociale* avaient déjà publié de larges extraits des travaux

du Centre de prospective et de pacification des biosubversions. Notamment les déclarations sur la possibilité de bloquer puis d'inverser le processus de pourrissement des complexes GS – les gènes prédisposant aux comportements subversifs que le Bureau de la santé nationale a désignés comme responsables du processus insurrectionnel. Nous confirmons finalement vos observations sur la mise en œuvre des plans préparatoires à la promulgation de la quarantaine sociale des territoires et des populations “subverties”.

Ce fut aussi le dernier soir où nous avons passé le check point de la porte de Clichy avec le vrai-faux visa du Comte. La loi-cadre sur le maintien de l'ordre génétique fut publiée quarante jours plus tard, depuis nous n'avons pénétré qu'une fois dans les territoires de droit naturel, avec le certificat d'immunité délivré par votre contact du Centre de tri social. Nous attendons vos résultats sur la reprogrammation des puces gamma et cessons toute communication sur le réseau indynet. Vous engageons à en faire autant. »



**Pièce n° C312-02-xxxx.**

Message intercepté sur indynet, le 13.06.21 à 22 h 13, adresses cryptées, authentifié après interrogatoire de l'élément n° 7 arrêté le 17.06.2030.

« Attendons votre compte-rendu sur le passage du check point des Lilas depuis reprogrammation de vos puces gamma. Pas de nouvelles, nous inquiétons. Attendons toujours monographie de la vidéo mettant en scène les deux infras et la Duchesse.

PM. »



**Pièce n° C312-03-xxxx.**

Document crypté intercepté sur un récepteur indynet, le 15.06.2030 à 22 h 13, soumis à authentification par les services de renseignement du BSN.

« Ceci constitue notre dernière communication sur indynet, nous cessons toute activité sur ce support et interrompons notre collaboration avec vous si vous persistez à employer ce réseau précaire. La monographie de la vidéo mettant en scène la Duchesse vous sera transmise par opération grise, un infra vous la remettra à la sortie du centre de tri de Vincennes. Attendons des explications concernant le retard des parachutages nocturnes. Ci-joint le rapport sur le passage du check point des Lilas :

Depuis l'interdiction de pénétrer dans les territoires de plein droit sans implant gamma, l'attente au check point des Lilas a été considérablement écourtée, il ne s'y présente plus grand monde, ce qui met notre couverture en péril. Nous avons passé le premier filtre sans encombre grâce au

certificat d'immunité délivré par vos soins. Nos puces ont été contrôlées et n'ont pas paru attirer l'attention des agents d'authentification du génome civique, il semble qu'elles aient répondu comme prévu en nous désignant comme citoyens de classe infra immunisés par l'activation des rétro-sub. Nous attirons votre attention sur le fait que ce statut ne nous permet pas d'accéder à un certain nombre de secteurs des territoires de plein droit, désormais réservés aux citoyens supra. La suite du projet Oviedo nous impose de pouvoir être identifiés comme des supras en phase de décontamination contre-subversive. »



**Pièce n° C-312-04-xxxx.**

Lettre trouvée sur un élément infra éliminé lors de l'assaut du 21.01.2030 contre les réduits subversifs en zone T31 et T35 (Gennevilliers-Saint-Denis).

« Salutations, Pouvoir aux Marges.

Vous trouverez ci-joint le récit de la vidéo mettant en scène la duchesse de Vaïsse et les deux parias manipulés par les agents du ministère de la Protection des mentalités démocratiques. Nous pensons que le vote de la loi-cadre sur le bioapartheid est lié de très près aux derniers événements. S'il semble comme vous le soutenez que les services de la Santé nationale sont responsables de la mise en

scène, nous sommes désormais à peu près sûrs que les images seront diffusées dans les jours qui précéderont le vote des pouvoirs spéciaux au chef des forces d'immunisation. Ce sont des bérets ocre de son régiment qui ont assuré le transfert de la vidéo vers les studios de Ordre et Liberté. Le consortium militaro-médiatique est en train d'assurer le montage.

Le Bureau de la santé nationale qui a fourni les arguments de la loi sur la quarantaine sociale cherche à montrer que la promiscuité spatiale constitue la variable principale à maîtriser pour bloquer le processus d'activation des gènes subversifs et que l'éloignement territorial des parias doit être totalement réalisé pour empêcher la contamination des citoyens infra, des supras et de l'élite. Il semble par ailleurs, selon des informateurs issus du département Vaccination, que les laboratoires Bio-Paix sont en train de concevoir une nouvelle génération de puces gamma prévues pour annihiler le désir sexuel résiduel persistant chez certains citoyens de plein droit et notamment de l'aristocratie. »

**Pièce n° C-312-04 bis -xxxx.**

Document retrouvé sur un élément infra éliminé lors de l'assaut du 21.01.2030 contre les réduits subversifs en zone T31 et T35 (Gennevilliers-Saint-Denis).

« Récit de nos agents chargés de la surveillance des

éléments Pa-T31-3213 et Pa-T31-3107.

Les deux parias surveillés sont entrés en zone de plein droit par le check point de St-Ouen à 13 heures précises avec un certificat d'immunité délivré deux jours auparavant par un agent du BSN. Ils ont été déposés devant les grilles de la propriété des Grandes-Eaux à 14 heures. La grille était ouverte. Le récit qui suit est issu de l'interrogatoire mené par des membres de la colonne Vaillant sur les deux parias Pa-T31-3213 et Pa-T31-3107. Ils ont été signés par eux. Les suspects sont crédibles. Ils semblent qu'ils ont été manipulés par le BSN et ont collaboré activement depuis avec notre groupe ; nous proposons qu'ils ne soient pas éliminés mais retournés. Ce sont deux sans-droits du secteur Seine-Nord (T31) qui croyaient participer aux fantasmes cinématographiques d'aristocrates débauchés. Voici la retranscription de "l'entretien" que nous avons eu avec l'élément 3213 :

"On a fait c'que nous avait dit le type, le scénario était pas très compliqué, c'est du hard-gore. Bon, c'était étrange, on a été accueillis à l'intérieur de la propriété par des sortes de miliciens, c'est eux qui nous ont amenés à l'étage. Là, il y avait deux femmes et deux hommes. Ils nous ont présenté l'actrice, je sais pas si c'était une pro. Ils l'avaient habillée en marquise, elle avait une perruque brune. Nous, ils nous ont filé des fringues de clodo, ils nous ont maquillés, en soulignant les balafres de xxxx et moi, ils m'ont rajouté des plaies et de la peau pourrie

sur le visage et les bras. Ils nous ont foutu aussi du colorant rouge sur les dents. On a suivi les consignes, c'était un peu délirant, mais, avant la pacification et la mise en ZTEP de Barbès, xxxx et moi on traînait par là-bas, enfin... voyez, on est des gars de la nuit, de la rue, y'a plus grand-chose qui nous étonne. On a pris les fringues puis... on a fait ce qu'ils disaient. On a fracassé la vitre avec les battes cloutées, on a sauté sur le lit de la fille en aboyant "Salut Duchesse, voilà venu l'heure des parias ! On a fait semblant de la frapper, on l'a attachée et puis on a simulé le viol. Après xxxx a dû écrire avec du sang de porc sur les murs. C'était censé être celui de l'aristo. Je ne sais plus bien ce qu'ils lui ont fait écrire, "Tremblez, pleins-droits, les parias brûleront tout" et "Feu à tous les centres, du sang pour les sans-droits", quelque chose comme ça. Ha oui, y'avait "Front armé pour la décadence occidentale", je m'en rappelle, ça m'a fait marrer. Là, ils ont coupé, la fille est allée se rhabiller et ils ont installé un cyborg dans le lit, ils l'ont attaché comme elle l'était et ils ont foutu du sang. Puis ils ont recommencé à filmer, on a suivi le scénario. On a pissé sur le faux corps, debout sur le lit en gueulant des slogans débiles, puis xxxx a balancé de l'essence sur le lit, j'ai allumé. Le brasier a pris et on est repartis comme on était venus, par la fenêtre. Voilà. Ensuite, ils nous ont dit qu'on pouvait s'en aller et qu'un agent viendrait directement nous payer en zone 31 pour pas qu'on ait à passer le sas avec le pognon. Les molosses nous ont raccompagnés à la grille, la voiture nous a déposés au check point.



Et puis, la suite, vous la connaissez, on a reçu un coup de fil disant qu'il fallait qu'on s'pointe au hangar 7 de l'ancien port désaffecté de Gennevilliers vers minuit. C'est ce qu'on a fait. Un gars en gabardine noire nous attendait, il a sorti un fusil, je pense qu'il allait nous buter et... c'est un de vos gars qui l'a descendu. Ils nous ont lattés, bandés les yeux, foutus dans un fourgon et... emmenés ici.”

Nous mettons une équipe d'agents de la colonne à disposition s'il s'avère que le comité décide d'une opération pour empêcher la diffusion de la bande. D'autre part, l'explosion au Peace and Freedom Empire Museum revendiquée par un “Front armé de déchéance de l'Occident” doit être considérée comme le signe de l'amorce d'une stratégie de la tension, visant à imposer la loi sur l'apartheid social en accusant les groupes issus du mouvement pour l'insurrection indéterminée. Nous soupçonnons les milices paraciviles formées par le Département de démocratisation de l'appareil policier d'avoir participé à l'attentat. Demandons informations concernant le projet de diffusion de la vidéo mettant en scène la fausse duchesse. »



**Pièce n° C-312-05-xxxx.**

Tract retrouvé dans les locaux de la section Auguste Blanqui, affiliée à l'organisation subversive Colonne Auguste Vaillant, dans le secteur Ge-230 de la zone

T35.

Bannis et infras, généralisons la prise d'armes, sabotons l'Empire !

La mise en ZTEP des territoires bannis en contact avec les zones de plein droit vise encore à repousser les sans-droits et à empiéter sur cette terre dont nous faisons partie. En construisant ce no man's land qui le met à distance, l'État empiète encore sur nos terres, mais il prépare aussi le bioapartheid qu'il finira de mettre en œuvre si nous ne gagnons pas la guerre qu'il nous livre actuellement. La vidéo mettant en scène la duchesse de Vaïsse, les attentats du Peace and Freedom ainsi que ceux du Parc Monceau et de la rue Pasqua sont des manipulations sordides du ministère de la Protection des mentalités démocratiques et du Bureau de la santé nationale pour diviser le camp de ceux qui refusent le système et qui ont commencé à se lever. Ils ont permis au général Morteplaine de s'emparer des pouvoirs spéciaux et d'engager la pacification des terres bannies. La loi-cadre sur le maintien de l'ordre génétique est une véritable déclaration d'extermination, les check points et les centres de tri doivent être détruits, abolissons la quarantaine sociale, écrasons tous les gouvernements.

Organisons-nous, armons-nous !

Déconnexion générale et illimitée des puces gamma

à partir de jeudi 23 mai, minuit.

À bas l'apartheid social, vive le mouvement des en-  
dehors !

COLONNE AUGUSTE VAILLANT

**Error**

## RESPECT, LIBERTÉ, SÉCURITÉ

Une décharge lui traverse le corps. Douleur lancinante et régulière. Pierre se réveille à ce signal désormais familier. Mécaniquement, il s'assoit sur le lit et, d'un coup de poignet, active le récepteur placé sur sa table de nuit. La douleur cesse aussitôt. Il se dirige vers la cuisine, suivant le même rituel quasi quotidien. Il sait que son implant a déjà mis en marche la cafetière et tous les autres équipements du programme « matin » reliés au système central. Le journal numérique défile devant lui pendant qu'il sirote son café. « Aujourd'hui, mardi 4 mai 2030, nouvelle victoire de nos troupes en Iran. Dans plusieurs combats acharnés, l'Union remporte une bataille capitale. Le chef d'état-major félicite notre glorieuse armée pour cette avancée. » Pierre écoute les nouvelles d'une oreille distraite. Ces combats sans fin dans des régions lointaines où il ne mettra jamais les pieds n'ont pour lui plus rien d'exceptionnel. Cela fait bientôt quinze ans que l'Union sacrée européenne lutte sans merci contre les « forces du

mal ». Et bien qu'il en ait à l'époque compris tous les enjeux, défendu corps et âme l'union sacrée politique qui avait émergé dans le pays, fait face aux tentatives de déstabilisation entreprises par des antipatriotes et autres antirépublicains, il reconnaît aujourd'hui ne plus suivre aussi intensément le déroulement de cette guerre.

Une nouvelle décharge vient le tirer de ses réflexions. Elle lui signale qu'il risque d'être en retard s'il ne se dépêche pas un peu. Pierre grommelle, mais se dirige d'un pas rapide vers la salle de bains. Quelques minutes plus tard, après avoir enfilé son costume du mardi préparé par la penderie automatisée, il sort et se dirige vers la station de métro à grande vitesse. Une fois dans la rue, il se trouve mêlé à un flux continu de travailleurs convergeant tous dans la même direction. Pierre ne les regarde même pas, il avance d'un pas régulier et mécanique. Toujours perdu dans ses pensées, il se rappelle le temps où il ne parvenait jamais à partir à l'heure de chez lui. Il faut bien admettre que tout ce système numérique représente une grande avancée à ce niveau. Grâce à lui, il n'est plus obligé de programmer son réveil, ne cherche plus ses clefs pendant des heures et ne risque plus d'oublier sa carte de métro ou son portefeuille. Tous ces accessoires, lui paraissant désormais complètement inutiles, sont réunis dans une seule et même puce. Pas plus grande qu'un grain de riz, elle est implantée dans son poignet juste à la naissance de la main. La sienne est le dernier

modèle imp.x233 de Samsung®, actuellement le plus innovant sur le marché. Non, vraiment, il ne sait pas comment ils ont pu vivre si longtemps sans celle-ci.

D'un geste machinal, Pierre active le portillon et s'engouffre dans un wagon du MGV. Celui-ci démarre aussitôt. À chaque arrêt, une nouvelle vague vient remplir un peu plus la rame, bientôt surchargée. Le train ne s'arrête plus, le décor défile, le Center Business District apparaît au loin, les immeubles de bureaux éclatant des reflets de soleil matinal, mais Pierre n'y prête aucune attention. Son esprit se porte déjà sur les tâches qui l'attendent aujourd'hui. Depuis douze ans, il travaille au service transport de la mairie. Lorsque sa fac a brûlé, en 2017, il s'apprêtait à passer des concours. Le temps que l'ordre soit rétabli et que le calme revienne, il n'a pu commencer son activité qu'à l'âge de 24 ans. Aujourd'hui, il s'occupe de la gestion des bornes électroniques situées dans chaque station de métro. À l'entrée et à la sortie. Il supervise le bon fonctionnement du système et envoie des techniciens sur place dès qu'une anomalie est détectée.

Pierre franchit le portillon de sortie et débouche dans la rue. Il s'apprête à rejoindre le nouveau flux de personnes qui se dirigent vers leurs buildings respectifs quand une camionnette blanche aux vitres teintées surgit devant lui. Elle s'arrête. Les hommes qui en descendent sécurisent rapidement un périmètre restreint autour d'une masse que Pierre

distingue difficilement. Celle-ci se trouve bientôt entourée des hommes qui la saisissent, la balancent dans le véhicule et disparaissent dedans à sa suite. La camionnette repart aussi vite qu'elle est arrivée. La scène, couverte par le bruit des passants, n'a duré que quelques dizaines de secondes. Personne ne semble avoir été interpellé par ce qui vient de se passer. Et Pierre, le premier, continue sa route pour rejoindre son bureau. Sans doute un délinquant échappé du CIHS. Ou alors un chien. En tout cas quelque chose qui n'avait rien à faire ici.

Il pénètre dans son immeuble, active un autre portillon et monte dans l'ascenseur qui s'ouvre face à lui. Pas besoin de désigner par un bouton son étage de destination, l'appareil lit automatiquement les données contenues dans son implant. Pierre Tissier, service des transports, 22<sup>e</sup> étage, bureau 226. Les niveaux défilent autour de l'ascenseur de verre. À travers les parois trans-parentes Pierre peut voir ses collègues déjà au travail derrière leurs bureaux. L'immeuble entier est ainsi conçu, aucun mur opaque, de sorte que chacun est entièrement visible de ses voisins. En s'asseyant, il active un nouveau récepteur. Celui-ci programme la mise en marche de son ordinateur de travail et du tableau d'affichage qui lui permet de visualiser l'ensemble du système de portillons électroniques du MGV. Certains points lumineux sont rouges et clignotent. Pierre envoie aussitôt des équipes de techniciens sur place. Il arrive que certains récepteurs ne résistent pas à

l'afflux de voyageurs du matin. Il faut constamment les entretenir et remplacer les plus anciens. Pierre est conscient des responsabilités qui incombent à son poste. La gestion des portillons électroniques, et plus largement des récepteurs, qu'il s'agisse de ceux du MGV, des bureaux, des magasins ou encore de l'ensemble des activités de la vie quotidienne, est une mission capitale. L'ordre des choses et de la société repose sur leur bon fonctionnement.

Assis derrière son bureau, Pierre a fini d'accomplir ses premières tâches de la journée. Plus aucune lumière ne clignote sur le panneau d'affichage. Il profite de cet instant de répit pour repenser à l'événement auquel il a assisté plus tôt ce matin. Il a toujours été impressionné par l'efficacité des brigades antissubversives ultramobiles. Sans elles, la ville ne ressemblerait pas à ce qu'elle est aujourd'hui. Sa transformation a été possible grâce à ces brigades, mais aussi grâce aux transports. Leur optimisation a permis de transférer tous les logements dans les zones périurbaines. Les habitants profitent désormais d'un cadre de vie bien plus agréable. Tous les services et produits dont ils ont besoin sont accessibles depuis ces zones d'habitat et sont situés dans d'énormes centres commerciaux, eux aussi reliés au réseau de transports. La disparition des logements de l'ancien centre-ville a libéré de l'espace pour la construction de bureaux. À l'endroit où s'entassaient des bâtiments d'une autre époque s'élèvent maintenant de hauts immeubles...



Ces opérations de reconversion urbaine intégrale ont permis de nettoyer entièrement la ville de ses parasites. Celle-ci est désormais saine, la police biopolitique y veille de près. Il n'y a plus aucun lieu à squatter. Plus d'espace public ou tout autre endroit de rassemblement potentiel pour les subversifs. Le système de vidéosurveillance thermique mis en place dès 2017, et sans cesse perfectionné depuis, permet la détection de la présence de tout indésirable, suivie de l'intervention immédiate des brigades. Et ce, qu'il s'agisse d'un animal égaré ou d'un délinquant échappé. Bref, de toute forme de vie porteuse de maladies subversives.

Pierre est tiré de ses pensées par une légère décharge. L'heure du déjeuner. Il descend au bas de son immeuble. Tous les rez-de-chaussée sont occupés par des espaces de restauration rapide. Dans chacun, d'autres produits de consommation sont disponibles à la vente. Dans certains, les vêtements défilent devant le consommateur attablé. Dans d'autres, ce sont les dernières innovations technologiques, programmables avec le système numérique central du logement et activables grâce à son imp.x233. Pierre pénètre dans l'un d'entre eux et avale rapidement son repas tout en regardant attentivement les bandes-annonces des nouveaux films en vente. Il en choisit quelques-uns, les charge sur son implant grâce à l'écran de commande et à l'émetteur situés sur sa table. Puis il règle le tout d'un mouvement de poignet à la

sortie du magasin et rejoint son immeuble. Sur le chemin du retour, il pense qu'il devra se rendre au grand centre commercial ce week-end. Il ne faudra pas qu'il oublie d'entrer le programme de sa liste de courses, en prenant soin de vérifier les promotions et suggestions quotidiennes qui lui sont faites.

Pierre repointe machinalement à l'entrée de l'immeuble, dans l'ascenseur, en s'asseyant à son bureau. Rien d'anormal ne s'est produit pendant sa pause. L'après-midi de travail se déroule sans incident notable. Quelques pannes et plusieurs visites de contrôle. Seul élément assez rare pour être rapporté, un acte de sabotage a été détecté sur un portillon, dans la station de MGV située près de chez Pierre. La quantité de formulaires à remplir pour signaler ce genre d'incident est telle qu'il a juste le temps de finir quand une légère décharge l'interrompt. Bien qu'il se soit habitué depuis longtemps à ces décharges quotidiennes, elles lui sont toujours un peu désagréables. Mais celle-ci, qui signifie la fin de la journée, résonne comme une délivrance, et en deviendrait presque agréable.

Comme un automate, il parcourt en sens inverse le chemin du matin. Ascenseur, portillon, rue, portillon, MGV, portillon. Flot ininterrompu de silhouettes grises, le dos courbé, le regard vide... Il rentre chez lui comme tous les soirs et ouvre la porte de son immeuble, puis de son appartement, en passant sa main devant les détecteurs successifs. Le programme

numérique « soir » a déjà préparé ce qui s'appelle encore un dîner. Ses pas sont lourds. Il est fatigué. Pierre mange de manière machinale sans éprouver le moindre plaisir. Un silence blanc domine la pièce, à l'image de son cadre de vie. Le journal du soir distille au compte-gouttes des informations positives. Plusieurs stages de citoyenneté ont aujourd'hui été mis en place au profit de quatorze délinquants, le CIHS au nord de Toulouse va s'agrandir pour les besoins matériels des combats pour la paix. Le chef d'état-major intervient encore pour féliciter ses troupes des avancées occidentales dans cette guerre de libération. « La paix n'a pas dit son dernier mot, claironne-t-il, l'issue du combat est proche. » Soit nous remportons la victoire, soit nous mourrons tous sous l'oppression des barbares arabes et africains, pense Pierre en allant se coucher.

- Quand allons-nous remporter la victoire finale ? se dit-il à haute voix.

- Il n'y a pas de victoire finale, pauvre con, cette guerre n'est qu'un prétexte pour légitimer ce monde de merde dans lequel tu vis.

Pierre n'a pas eu le temps de se retourner pour voir d'où provenait cette voix. Frappé d'un coup sec derrière la nuque, il s'étale sur le carrelage blanc. Sonné, il tente de porter sa main jusqu'au récepteur de détresse, mais en un instant son bras est immobilisé et le boîtier numérique réduit en miettes. Il ne peut même pas crier, on l'a bâillonné dans la

minute suivante. Un coup de poing au menton le met définitivement hors jeu.

L'étranger est une étrangère. Elle respire fort. La scène n'a duré que quelques secondes, et pourtant elle semble épuisée. Son regard trahit une angoisse et un désarroi profonds. Premier moment de répit après toutes ces heures de cavale. Ses yeux parcourent lentement la pièce. Ils s'arrêtent sur l'unique élément venant rompre la continuité de ces murs blancs, une affiche à la gloire du régime. En dessous, elle peut lire cette inscription : « Monde nouveau - Ordre nouveau - 2017 ». Prise de nausée, Amaya regarde avec mépris l'homme qui gît par terre sans connaissance.

Pour elle, 2017 n'est en rien synonyme de monde ou d'ordre nouveaux. Cette date symbolise plutôt sa défaite et celle de ses compagnons. En cette année, lors de l'investiture à la présidence de la République d'un ancien général, Donro, mouillé dans tous les réseaux postcoloniaux africains appelés communément FrancAfrique, des ondes de révolte s'étaient propagées un peu partout. Il ne s'agissait pas d'un vulgaire coup de tonnerre dans un monde parfait, non, la guerre sociale surgissait de partout à cette époque. Car, au nom de la sécurité, l'État avait interdit les grèves depuis quelques années déjà, dissout l'ensemble des organisations syndicales et politiques, et se lançait dans une traque sans merci contre les opposants politiques, utilisant là encore un langage guerrier mêlé de métaphores sanitaires

et chirurgicales. Le pouvoir se présentait comme un hôpital au service des gens en les mettant en garde contre les virus et les cancers qui proliféraient de toute part. Qu'importe, un processus révolutionnaire avait vu le jour. Les combats se déroulaient dans les quartiers populaires, sur les lieux de travail. Les anciens fils d'ouvriers et des classes populaires, qui avaient eu l'opportunité d'aller à la faculté avant que celles-ci ne soient devenues des zones élitistes coûteuses, s'étaient mis à brûler tous ces espaces de reproductions sociales. Les centres de rétention administrative étaient en feu, les prisons également. Ils multipliaient les réquisitions de logements vides ou habités par des bourgeois et se mettaient à piller tout ce qui auparavant leur avait semblé hors de portée.

Cette période d'euphorie destructrice autant que créatrice n'avait duré qu'un temps. Ils n'étaient pas parvenus à s'organiser de manière pratique contre l'ennemi sur leurs territoires libérés. Et puis c'était sans compter sur les solidarités bourgeoises, qui avaient pris les devants et instauré dans l'urgence ce qu'elles voulaient mettre en place depuis longtemps : une union militaro-policière au niveau européen pour intervenir partout sur le territoire en cas de virus contestataire. Déjà, depuis l'exemple de la Grèce en 2012, le projet était écrit, mais dormait dans les cartons : l'Union sacrée européenne. Aucune entité étatique à l'échelle nationale n'avait plus son mot à dire en matière de maintien de

l'ordre, Bruxelles avait les pleins pouvoirs depuis 2017. Et, avec l'instauration des check points à l'entrée de chaque ville, le pointage de tout individu dans l'ensemble des lieux de l'espace public, les polices biopolitiques, les brigades antissubversives ultramobiles, leur défaite en 2017 avait coûté cher. En se dotant d'une instance européenne, elle-même reliée à de nouvelles instances internationales, la bourgeoisie avait vu ses moyens de défense accrus. Ses doctrines de contre-insurrection s'étaient considérablement développées, son discours de légitimation était sans appel. Car les programmes biopolitiques avaient fini par imposer une seule vision du monde où le corps de chacun n'était plus une affaire privée, où l'ensemble des individualités était soumis au pouvoir d'État. Un monde où il était interdit de se réunir plus de deux heures à plus de trois personnes sous peine de se voir infliger dans son capteur électronique une décharge électrique en guise d'avertissement... et de voir l'arrivée de la police biopolitique quelques minutes plus tard. Un monde où le traçage des individus grâce à leur implant permettait de détecter si l'un d'eux sortait de son parcours programmé, dédié à la seule logique productiviste. Le système capitaliste, en contrôlant les déplacements de chacun, pensait avoir réduit à néant toute possibilité de résistance collective. Dans ce monde où l'ensemble de l'espace public et privé était aux mains du pouvoir, où des zones telles que les CIHS étaient tenues secrètes, plus rien ne semblait entraver le pouvoir de la bourgeoisie et

de son système inique.

Pour autant, cela ne signifiait pas qu'il n'existait plus aucune solidarité politique. Des amitiés, des complicités et de multiples formes embryonnaires d'organisation étaient une réalité. C'était d'ailleurs l'unique raison qui maintenait Amaya en vie. Comment supporter le travail affreux dix heures de suite, la déshumanisation à chaque minute, à chaque pas qu'elle faisait dans ces zones de merde. Sa haine, son esprit de vengeance étaient les seules excuses qui la faisaient tenir debout. Elle ne croyait plus vraiment en de possibles champs d'action pour construire des territoires autonomes libérés des oppressions racistes, patriarcales et capitalistes. La plupart de ses camarades le lui reprochaient constamment. Mais elle y avait cru dur comme fer treize ans auparavant, et il n'était pas aisé de « repartir à l'assaut du ciel ».

Le groupe auquel elle appartenait, qui nouait des complicités au cœur de ces bagnes postmodernes que sont les CIHS, mais aussi dans quelques zones au sein de la population, la considérait comme l'un des éléments les plus téméraires. Elle n'avait pas peur de mettre fin à ses jours. D'ailleurs, c'était elle qui le plus souvent effectuait des escapades nocturnes en dehors du centre. Depuis plus de dix ans, les résistant-e-s avaient trouvé différents moyens de contourner les divers rouages de la machine oppressive. Elle prenait des risques en permanence.

Soit pour aller à la pêche aux infos, pour ramener du matériel ou bien effectuer des actions de sabotage. Pour ces opérations, elle n'était pas seule, bien entendu, mais, comme à l'accoutumée, elle se riait du danger. Amaya était de celles qui n'avaient plus rien à perdre, c'était peut-être l'élément le plus dangereux pour l'ordre établi : des armées de sans-pouvoir n'ayant plus rien à perdre.

Accroupie dans la chambre de son otage, elle repense à ses anciens compagnons. Les souvenirs, mêlés aux effluves de tabac synthétique, lui procurent d'horribles maux de ventre. Un sourire illumine néanmoins son visage fatigué lorsqu'elle se remémore ceux et celles avec qui elle a tout appris, qui l'ont poussée vers la réflexion, vers l'activité politique. Elle se remémore les complicités nouées et les différentes zones libérées qu'ils occupaient ensemble. Tout n'était pas parfait, loin de là, mais au moins ils expérimentaient, ils étaient curieux, en recherche permanente des champs du possible fondés sur la coopération, l'entraide et le bonheur de chacun. On tentait d'effacer l'ensemble des relations de pouvoir qui subsistaient dans les groupes. Par la pratique, toutes et tous essayaient de mettre fin à deux mille ans de morale judéo-chrétienne et bourgeoise qui les maintenait dans des carcans d'égoïsme, d'hypocrisie et de fausse solidarité. Ensemble, les pratiques de déconstruction n'étaient plus des mythes inatteignables. Tous les champs de la vie étaient mis en commun, et on assistait peu à



peu à une prolifération de groupes, de communes, d'organisations qui, côte à côte, marchaient vers l'insurrection. 2017. Amaya s'est endormie. Des scènes de batailles, de joies immenses couplées à des malheurs indélébiles. Des scènes de sexe intenses, et des marques odieuses sur la peau qui ne s'effaceront jamais...

La douleur qui parcourt chacun de ses muscles la tire de son sommeil. Le corps d'Amaya est une prison. Un carcan. Une enveloppe de chair meurtrie qu'elle traîne sans plus y prêter attention. Tout lui revient d'un seul coup. Les compagnons absents, son refuge d'infortune et ce misérable gisant au pied du lit. Elle sait qu'elle ne peut repartir maintenant. Dehors, les chiens sont à sa poursuite. Autant utiliser le temps qu'il lui reste pour échanger quelques paroles avec son hôte, au lieu de ressasser de vieux souvenirs.

- Réveille-toi, abruti, et surtout pas un bruit ou j'te bute.

Elle lui enlève le bout de tissu qui lui sert de bâillon. Quelques claques. Pierre ouvre les yeux. Une douleur intense à la nuque lui fait couler des larmes. Assis contre le mur de sa chambre, il regarde cette femme à l'air terrible, accroupie en face de lui. Qui est-elle, qu'est-ce qu'elle fait chez lui, que veut-elle ?

- C'est ça, pleure, en même temps je n'avais pas d'autre choix, sinon les chiens auraient rappliqué

illico, tu l'sais bien. C'est pas moi qui ai inventé toutes ces merdes avec lesquelles tu vis.

- Mais qui êtes-vous, que voulez-vous à la fin ? Pourquoi me torturer moi ?

- Ta gueule !

Une autre gifle atterrit sur la joue de Pierre.

- Je devais venir par ici pour rencontrer des amies... Personne au rendez-vous, pouvais plus repartir. Manque de bol, ta cage était la plus proche. Et puis je ne te torture pas, je prends des précautions, c'est tout.

- Même si vous me tuez, vous savez de toute évidence que vous ne vous en sortirez pas vivante. Vous serez tuée ou envoyée au CIHS.

- Je suis morte depuis longtemps, et toi aussi d'ailleurs. T'as tellement de merde dans les yeux que t'as même pas remarqué. Je hais les gens de ton espèce, les abrutis qu'ont laissé faire. Pour info, j'en viens, du CIHS, alors tu vois...

L'otage est tout d'un coup saisi d'effroi. C'est grave, se dit-il, je suis le prisonnier d'une dangereuse terroriste, c'est sûr. Elle n'a plus rien à perdre. J'ai toujours été quelqu'un d'exemplaire, pourquoi moi bordel, pourquoi moi ?

- Tu parles plus, t'as perdu ta langue ? Bon, écoute, je vais attendre ici quelques heures le temps de m'assurer que le périmètre est dégagé, et trouver un moyen pour retourner d'où je viens.

- C'est impossible...
- Peut-être. Mais les machines restent des machines. Ça disjoncte, une machine. Et regarde-toi. T'es pas en état d'aller pointer demain. Vont se demander ce que tu fous !
- Il suffira de leur expliquer, je ne suis que la victime de...
- Tu es coupable, s'énerve-t-elle en lui coupant la parole. Tu es coupable d'avoir laissé faire, de t'être laissé guider par la peur, et maintenant vois le résultat. Vu ta tronche, t'as sûrement participé aux milices citoyennes qu'ils ont généralisées après 2017.
- ...
- M'en doutais, sale flic, et c'est nous les délinquants et les barbares, ceux qui vivent au CIHS. Tu ne comprends rien à rien.
- Il fallait pourtant bien à l'époque neutraliser tous ceux qui répandaient des maladies au sein de la nation... Je veux dire, nous sommes en guerre, quand même, et puis tous ceux qui ne veulent pas travailler et conspirent contre le pays, il faut bien les envoyer dans des centres d'internement. C'est bien le rôle des CIHS. Ensuite, vous reprenez une existence normale. D'ailleurs, on a supprimé les prisons, non ?
- Elles existent encore ces prisons. Tout est opaque. Ils ont perfectionné leur système, c'est tout, et la propagande a fait le reste, afin que des bouffons dans ton genre puissent gober tout ce qu'ils racontent. Et puis on ne peut pas mener d'existence normale après avoir vécu là-bas. Ça n'existe pas,

l'intégration. Et ceux qui sortent des CIHS, c'est pour finir à l'armée. La peur est un engrenage puissant au service du pouvoir, et ces centres sont une de ses œuvres les plus réussies.

- Les CIHS, continua Amaya, sont en quelque sorte des zones d'intense production dirigées principalement vers l'effort de guerre. Dans ces territoires, la population est considérée comme à risque. On a parqué dans ces espaces tous les récalcitrants du salariat, les prisonniers, les immigrés, noirs et arabes. Bref, de façon générale, tous les indésirables, les dominés, qui y travaillent d'arrache-pied pour leur salut. Douze heures de travail par jour, dix heures pour les femmes et huit pour les enfants. Preuve de l'humanité de la classe dominante ! On ne pouvait imaginer meilleure solution : la légalisation de l'esclavage postmoderniste pour toutes les populations à risque, surveillées du matin au soir, participant à l'effort de guerre sans entraver la bonne marche du consumérisme qui subsiste pour le reste de la populace. Celle dont tu fais partie. Vous autres d'ailleurs ne savez rien de la réalité de ces endroits, vous ne voulez pas le savoir, la sordide vérité vous ferait basculer dans un profond désarroi. On dit que dans les CIHS des zones pour femmes vont être spécialement conçues dans le but de développer tout un nouveau programme élaboré par le ministère de la Reproduction, de la Natalité et de la Démographie. Ma vie est un calvaire ; à 30 ans, je ne supporterai pas d'autres formes d'autorité sur mon

corps. Je préfère mourir en butant sur mon passage quelques enfoirés, « c'est toujours ça de pris ».

Mais tout ça, tu ne veux sûrement pas le savoir. Comme tous les moutons, vous préférez développer des mécanismes d'autodéfense basés sur la bonne conscience, la charité, la culpabilité. C'est pas nouveau, tout ça. Et vous croyez dur comme fer à ce que vous présente le pouvoir : les CIHS sont des zones à caractère civilisateur. L'industrie, l'armée, sous couvert de « séjour indéterminé », de formation citoyenne, ont trouvé le moyen de régler les problèmes liés à tous les indésirables, cette menace subversive risquant à tout moment de contaminer l'ensemble des citoyens modèles que vous êtes.

Dans ces centres, l'espace est conçu comme une sorte de prison à ciel ouvert, où tout le monde n'a d'autre choix que de travailler dans l'immense complexe militaro-industriel construit pour la victoire du monde occidental. Ce modèle, basé sur l'esclavage, à mi-chemin entre le travail forcé des anciens prisonniers et le salariat précaire qui s'était généralisé dans toutes les populations, n'avait pas suffi à faire taire toute contestation. De sorte que, dans toutes ces zones ultrasécurisées, l'État a commencé à procéder à des rafles permettant de grossir les rangs des invisibles pour aller combattre dans des contrées lointaines au nom de la civilisation. L'État, l'armée ainsi que diverses milices privées de mercenaires en tout genre offrent

leur service à l'Union sacrée européenne. Celle-là même qui, de batailles linguistiques en victoires discursives, a fini par remporter la guerre des mots et à institutionnaliser, conceptualiser et légitimer l'inégalité, l'injustice, les hiérarchies sociales, raciales et genrées au nom de la sécurité.

Respect, liberté, sécurité. Telle est la devise du régime en place. Les contestataires, ceux qui luttent pour un semblant de droits sociaux, pour l'égalité, sont taxés purement et simplement d'« antirépublicains ». Il n'y a plus de marge, plus aucun champ d'expression. D'ailleurs, le concept de démocratie, tellement en vogue dans les années 2000, a fini par disparaître. Dans un monde que l'on nous décrit comme complexe et barbare, le langage sécuritaire légitime amplement la mise en place d'un programme biopolitique au nom de la sacro-sainte sécurité. Tout un champ sémantique dérivé du besoin sécuritaire présenté comme vital et fondamental pour la bonne marche de l'humanité a fini par s'imposer comme l'unique grille de lecture au sein des imaginaires collectifs. Cela a commencé dans les années 2000, en France, en Italie, en Belgique, mais aussi en Allemagne ou en Suisse. Une guerre civile larvée se faisait jour à coups de débats sur l'identité nationale ou d'une plus grande stigmatisation des populations dites issues de l'immigration maghrébine. De toute évidence, la construction sociale d'un ennemi intérieur avait commencé à porter ses fruits. Après le rouge et le subversif, l'Arabe, le Noir et, de

manière générale, toutes les catégories dominées aux formes de vie qui ne pouvaient être conformes au programme biopolitique imposé à l'échelle européenne. Le rapprochement de ces diverses formes de vie non conformes avec l'ordre social et ses complicités politiques durant les événements de 2017 avaient convaincu définitivement le pouvoir de les parquer dans ce qui était devenu depuis 2022 les centres industriels de haute sécurité.

Il suffirait que tu te mettes à penser ou à développer d'autres formes de réflexion ou de discours pour que l'on t'envoie dans un CIHS ou à l'armée en prétextant un stage de citoyenneté. Avec la délation, l'autocontrôle agissant comme un moteur, tu pourrais t'y retrouver en bien moins de temps que tu ne le penses. Tu sais que ta vie est pourrie, mais l'ordre dominant est tel que tu n'as même pas la capacité de te l'avouer à toi-même.

Pierre est sonné. Le flot de paroles incessant de la partisane l'a plongé dans les méandres du doute. On peut lire dans son regard tout le poids de la détresse humaine. Les contradictions vont et viennent dans son esprit rongé par la culpabilité. Jamais il n'avait prêté attention aux discours concurrents de celui de l'ordre. Ce monde présenté comme si parfait ne serait-il en fait qu'aseptisé et autoritaire ? Il n'en sait rien. Pierre en veut beaucoup à cette étrangère venue troubler sa paix intérieure. « Une paix artificielle », se dit-il. L'ordre des choses ne semble tout à coup

plus si évident. Il comprend que les arguments et les explications qu'on vient de lui asséner malgré lui sont bien plus construits que les effets d'annonce qu'il se bornait à assimiler depuis des lustres. Des sensations étranges lui parcourent le corps, comme s'il se doutait que cela devait arriver un jour ou l'autre. Pierre vacille sous le poids des fausses illusions qui l'ont maintenu en vie jusqu'ici.

Des lignes de rupture commencent à naître, des fissures, des angles morts éclatent de partout. Les créatures ratées, les maladies, les virus. Les explications d'Amaya ébranlent ses certitudes et la confiance aveugle placée dans l'idéologie qu'on lui a jusqu'alors inculquée. Mais des zones d'ombre restent à éclaircir. Le temps passe. La discussion s'anime et s'intensifie. Pierre sent son interlocutrice de plus en plus tendue. Elle sait qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps. À l'extérieur, la traque est lancée depuis déjà plusieurs heures. S'échapper semble impossible. Elle pourrait tout de même tenter de passer à travers les mailles du filet, jusqu'ici elle s'en est toujours sortie. Pourtant, elle reste là, dans cette chambre, à discuter avec cet homme inconnu qu'elle ne reverra sans doute jamais. Dehors, les chiens rôdent. Ils la cherchent et finiront par découvrir où elle se cache. Ce n'est qu'une question de temps.

Un bruit sourd fait sursauter Pierre. En un instant, la pièce se remplit d'uniformes blancs. Il lève les yeux vers les sentinelles et sent un bout de métal



froid sur sa tempe. À ses côtés, Amaya s'écroule. Au loin, le soleil se lève sur les CIHS. Dans l'appartement du dessus, le programme « matin » s'est mis en marche.

**Arnev et Houleonn**

# TOULOUSE 2030

Depuis le sud des bords de la Garonne,  
une chaude nuit de juillet 2008,  
jusqu'au nord des banlieues parisiennes,  
une froide journée de mars 2010.



## PROLOGUE

Durant toute sa vie, ma mère a tenté de reconstituer l'histoire de notre famille. J'ai décidé d'en offrir une partie à toutes celles et ceux qui s'interrogent sur la libération de Toulouse ZLF (zone libérée par les femmes), ex-zones Nord et Sud. Avant de mourir à quatre-vingt-quinze ans, elle a pris soin de me léguer ce qu'elle considérait comme son bien le plus précieux, ces journaux que je publie enfin. Ils relatent des épisodes de la vie de ma grand-mère F.G. et de son amie N.H. au cours de leur séjour forcé dans les zones, à l'heure de la division Nord/Sud due

à la contamination de la Garonne.

En 2025, un grave incident climatique fit de Toulouse une enclave risquée et instable. La PURGE (Puissances unies et rassemblées pour gouverner l'Empire) décida d'attendre plusieurs années avant d'y intervenir. La zone était encore trop dangereuse. Pendant ce temps, les survivants développèrent des sociétés parallèles hors du contrôle de la PURGE. Mais, après de longues recherches, la PURGE trouva enfin un moyen de pénétrer ces terres. En 2030, les premiers envois d'êtres humains au Nord et au Sud furent tentés. La PURGE décida d'y jeter tout d'abord ses condamnées à mort en mission, en pâture. F.G. est envoyée au Sud, N.H. au Nord.

Ces deux femmes exemplaires ont écrit tout au long de leur voyage. L'hypothèse la plus probable est celle d'une promesse entre ces deux femmes pour tenir un journal témoin durant leurs missions respectives. Un jour, F.G. reçut par courrier le journal de son amie. Elle le conserva précieusement. Cris de femmes face aux crimes, ces journaux constituent la pierre angulaire de notre terre libérée. Ma mère n'a jamais connu sa mère. Celle-ci est morte très jeune après sa naissance, en 2031, au cours des premières batailles de la libération, juste après avoir fondé la ZLF, qui résiste encore face à la toute-puissante.

Maya GHIMMARAD, octobre 2129, Toulouse ZLF



## **Bouffer du blanc**

### **n'est qu'une histoire de répétition**

Toulouse - Zone Nord // 3 juillet 2030 // N.H.

Douze pieux de métal trouent le canal du Midi. Magistral pont clérical, n'engloutissant plus aucun pas de pontifes depuis l'effondrement dans l'aphasie anorexique de la zone Nord. L'Homme se dresse derrière moi, son doigt maigriot qui crisse jusqu'en bas de mon dos me montre le trimard. Sensation qu'il me pousse sur le chemin, je crois, des Hommes, au plus loin d'Éden, à coups de pieux au cul. Un dernier clope se disloque sous ma chaussette russe. Dernier point qui déjà ne fume plus. Vers lequel je reviendrai bientôt quand j'aurai les infos, qu'il m'a dit, l'Homme. « Parce que la PURGE aime ses femmes. » L'amour qui ne descend pas plus bas que le cœur ne réchauffe pas les corps. J'hésite devant la glace qui craquelle ma gueule genre présage de décomposition. On ne devrait pas s'aventurer à marcher sur les eaux quand on n'a pas les pieds percés, mais l'Homme est là pour me donner un coup de pouce. J'avance, les pieux se succèdent, portant chacun une pierre où mon œil en perçoit un autre. Flashent celles qui foulent la fine couche de glace. Celles que la PURGE a "pardonné". L'amour qui ne descend pas plus bas que le cœur ne pardonne pas.

J'entre dans Toulouse - Zone Nord par la rue de la Cathédrale. N'apparaissent à chaque espace,

découpés dans la ténèbre, que des Hommes. Je me paye un pendu au premier étal qui vient. Mes jambes s'avinent dans le rose sale des murs, j'ai la vue basse, mais se détache la statue de l'Homme, de celui qui garde ce lieu. Bienvenue en zone Nord. Il affûte ses clous. Un rictus christique déraille sous sa filée deux fois millénaire pour me dire qu'il m'a choisie, qu'il nous a toutes choisies. Comme compagnes de jeu. On a la cote. En attendant, mon jeu est mal barré. Entre ses fuseaux se dressent deux flèches. À droite, « quartier FEMMES », « RÈGLE PREMIÈRE : N'AVANCEZ PAS, LES HOMMES COMMENCENT. RÈGLE SECONDE : DOUCEUR, PATIENCE, LONGUEUR DE TEMPS » et longueur de jambes, en lumière s'il vous plait, que l'Homme dans la ténèbre puisse bien choisir son morceau. À Gauche, « quartier HOMMES ». Faut quiller. On a toujours quillé, dans la PURGE, et si ça nous a pas évité la case prison, au moins on n'a pas encore restitué notre doublure.

Je prends à gauche, sachant que l'enculade sans douceur aucune que mon entrée dans le canal obscur des rues de la ville vient de produire portera le rictus de l'Homme à une grimace de jouissance. Des fenêtres défilent. Je cuis dans mon jus. La mauvaise foi s'enfuit par tous mes pores. Foi qui ne sent rien et que je ne sens pas. Faut se méfier de l'eau qui dort. Se méfier de ces queues de frocards qui ramonent leur messe devant chaque bâtisse, les yeux fermés. Faut savoir que Dieu leur a dit que les yeux sont pas faits pour la fermer, mais pour languiner un liquide avec aussi peu

d'odeur que le cyanure. Je débarque « place de la Miséricorde, VIGILANCE VOISINS : Délation, Poste ». Des boîtes alignées. De la première « masturbation » à la dernière « nécrophilie », ça parcourt les pages d'un roman initiatique à l'usage de l'humanité. Derrière les fenêtres, des grattantes s'agitent, la glue coule, l'encre... S'échappent de leur cabane que pour déposer dans ces boîtes le contenu de leurs intestins, déféquer furtivement leurs vices. Boîtes noircies de fumée. Quelque chose crame un peu plus loin. La badauderie s'y défige les abattis. Ânonnement lancinant qui sature l'espace sonore, « fermer les passages de tous nos sens, que le diable ne puisse entrer ni par les yeux, ni par les oreilles, ni par la mauvaiseté de la langue mal parlante ». Ils ont choisi leur camp. Ils ont choisi la lumière et l'ont séparée de la ténèbre, même si dans ces boîtes les deux se têtent la gueule, loin de l'étiquette qui leur colle à la face.

Sur un bord de la place, l'Institut catholique, ex-couvent des Capucins. La queue de frapparts s'y engouffre en se recapuchonnant à chaque « au suivant » qui résonne sous les arcades de briques. Liants repliés sur le gilet, baptême baissé, s'avancent sous le portique du bâtiment vers lequel ils sont tous attirés, comme s'il s'agissait de cette dernière turne tant attendue. Larves larmoyantes bavant vers le clapier d'un dieu assez miséricordieux pour ne pas asperger avant l'heure d'un second déluge d'insecticide Toulouse - Zone Nord et ses ascètes aseptisés.

Je suis les Hommes, je me fonds en Eux, avec Eux, pour Eux, comme toute femme sait si bien le faire puisqu'on lui a appris. Puisque même les vieilles chiennes du siècle dernier lui ont appris à ouvrir la bouche et fermer les yeux en imaginant que ça glisserait mieux. C'est pas bien compliqué de se fondre en l'Homme, il suffit de suivre le mouvement et celui-ci va vers l'avant, traverse le proche sombre et va fouiller les entrailles de Sa Sainteté. Je devine les trésors que recèlent ses intestins, toute la lie humaine mal digérée amarrée aux ronces torturées de leurs tripes. Paraît qu'on a des tripes, nous aussi, les femmes, et que c'est pour ça qu'ils nous ont envoyées à Toulouse. C'est vrai qu'ils sont allés les chercher bien profond, nos tripes, mais n'avaient pas d'outils assez perforants pour atteindre le point G. Je mène mes investigations de caveau en caveau dans l'Institut catholique. Toujours que des Hommes. Première fois que j'ai l'impression d'être de l'autre côté de la barrière du genre que Dieu a bâti pour notre bien et celui de la race. Au détour d'un couloir, je découvre dans une « RÉSERVE RÉSERVÉE À LA MESSE » des masses de vinasse qui s'entassent au creux de tonneaux et de rouillardes étiquetées « SANG DU CHRIST : NE PAS GASPILLER, ÉCONOMISER, RÉUTILISER ». Puisque j'ai poussé le bouchon trop loin, autant le faire sauter, organiser une sauterie pour moi toute seule, éjectée dans la zone Nord. Espionner les penillons, d'accord, mais sautons pas les étapes. Me reste encore du temps avant de me faire sauter par des sacs à charbon. Me restent

encore des mains pour tuer temps et curés à coup de goulot mal embouché. Bouffer du blanc n'est qu'une histoire de répétition. Parfois quelques variantes. Le vice inscrit sur la bouteille. L'orifice corporel où on la glisse. L'angélisme de la langue qui la lape. La taille du goulot. La taille du bouchon. Liège ou plastique. Taille de la faux. Année de mise en bière... Mais je n'aime pas la bière. Comme toute femme, puisqu'on lui a appris. « OUVRE, AVALE, RÉUTILISE ». « CHAQUE OBJET DOIT ÊTRE MANIÉ DE FAÇON À COMBLER UN MAXIMUM DE DÉSIRS, AUSSI FACTICES ET ARTIFICIELS SOIENT-ILS. » Les désirs, bien sûr. Nous-mêmes ne sommes jamais factices ou artificielles.



### **V comme visa pour le vortex gluant**

Toulouse - Zone Sud // 3 juillet 2030 // F.G.

La zone Sud a chaud. L'air étouffe. Les peaux sont moites du désir provoqué par l'excédent de phéromone sécrété. Les muqueuses piquent atrocement et l'entrejambe ne cesse de frotter à arracher le cœur. Le cri de la mort qui suinte à travers les plaies rouges de l'usure de la chair abîmée par l'action. La pression est sans pareille. Agir demande de se soulever de terre avec une force incroyable. Zone Sud ou bien la projection des sensations antérieures à ma propre naissance, blottie au creux des parois de ma génitrice.

J'ai atterri sur un pont dégueulasse recouvert de



crasse mixant crachats, morve et traces graisseuses de sang virant au violet sous la machine à UV. V ! Les rues sont toutes frappées de la majuscule associée à un chiffre. S'orienter. D'abord suivre V80 et vice versa. V08 conduit directement à d'autres rivages ravagés. J'emprunte les multiples V-X ou Y du versant Sud puant où ils m'ont envoyée valdinguer. V des vautours voraces qui rodent partout ici. Ça virevolte et ça part en vrille dans ce pays. Va-et-vient des masses mates qui s'amassent dans les rues. Entassement compact de centaines de tas de bouts de viande crue... saignants, bien saignants. Comment oublier une seconde ce diable du corps ? Les femmes opulentes conduisent leur poitrine comme les mamelles du bonheur. Les sexes des hommes pendent comme l'orgueil de toute l'humanité. L'impression que mon corps ne colle pas dans le décor. À défaut de mort, je suis condamnée à cuire jusqu'à l'anéantissement. Je suis stupéfaite par l'étonnante souplesse des peaux grillées qui se manifeste à chaque geste. Et la sueur pestilentielle. Mes pores sont ouverts comme des bouches assoiffées.

Les hommes bestioles sont les gardiens de l'enfer. Ils grouillent sur le pavé, ivres des rayons XXX. Extraterrestres montés comme des chevaux. Il faut éviter de se frotter de trop près à ces poilus, ça pique. Ici, les poils sont une marque de puissance. Les hommes-poils pavanent – singes en parades – avec leurs armes sophistiquées pendues sur la moumoute moite : police locale à poils lisses. Leur

sueur se vend sur les quais de la mort. Les êtres par ici ne sont pas tendres. Le vent les a lâchés. Ils n'ont plus que leur gorge sèche pour vomir face aux rayons qui tuent. Déjà je me fonds à travers les corps hurlants sur les quais. Ça chantonne des poèmes de la zone Sud. Ils racontent le pus, la mère nourricière. Les ballades rappellent que le pouvoir est aux mains varioliques du vit. Signe clair d'un retour des idées patriotiques et réactionnaires du phallus bandant. Ici, sur Sa Majesté la verge, est tatoué le V : la marque brune du vice. Le pouvoir est grim pant, vertical. Ça bouillonne dans la zone Sud. Et cette odeur... l'odeur des virus vautrés au creux des utérus.

Une invitation à faire volte-face.



**Une place pour chaque chose  
et chaque chose à sa place**

Toulouse - Zone Nord // 4 juillet 2030 // N.H.

Presque un matin habituel. Aller-retour entre durcissement et liquéfaction de la matière grise dont l'arrière de mon crâne est propriétaire. Je gis par terre, jambes griffées de tessons, tétos tirillés par le givre. Mon cortex vomit des prototypes de pensée sans m'extraire du vortex. J'ai pas une barre qu'au crâne. Je me rassure, c'est qu'une bouteille, mais l'important, comme avec tout, c'est d'en tirer un bon prix, un bon coup. Pour la bibine, les producteurs le

fixent. Mais pour la bobonne, l'acheteur évalue à son aise ses aises prises, vissé dans ses viscères.

Boutons de robe, bouton de porte, couloir, gauche. Mes pérégrinations de paria s'enfoncent plus profondément dans les instincts de l'Institut. J'ai les boyaux en détresse et cherche un couloir un peu moins vide. Je suis un panneau « FEMMES, COMPAGNONS DE ROUTE OBLIGATOIRE ». Pas nouveau. Suivez l'exemple. Tristan et Iseult. Roméo et Juliette. L'Amazone et Achille. Siegfried et Brunhild. Baucis et Philémon. Pulchérie et Athanase. Daphnis et Chloé. Mais elles deux, c'était une erreur...

Je rejoins une marée humaine vêtue de noir, tête baissée. Mes semblables. Chaque chose à sa place et une place pour chaque chose, que les Hommes n'aient pas à chercher leur paillasse à soldat aux quatre coins de la terre. Je suis les miennes, leurs pommettes toutes identiquement saillantes, leurs piffards qui indiquent inmanquablement le pavé qu'elles battent en silence. On se les allonge vers une arcade, surplombée par un saint Pierre dont la voix nous ordonne de nous ranger en file. Son rossignol pend entre ses jambes. Une par une, les femmes se faufilent dessous. Le clignot glacé les découpe sous toutes les coutures pour voir avec laquelle il va en découdre. La trop moche pour le paradis, la trop noire pour s'accorder aux nuages. Pauvres taches dans le décor. Elles embrassent la clef d'ébène façon orthodoxe qui se refile le saint virus à s'éclater la langue sur leurs icônes. C'est ça, touchez du bois, y en a que ça soulagera.

La porte n'est pas assez étroite pour nous promettre autre chose qu'une piètre copie du paradis où des linges plus ou moins blancs se la jouent nuages. Je dois avoir l'air paumée parce qu'une nonne m'arnaude :

– Les Hommes y couchent. À nous, anges, de les nettoyer, de nous cambrer, de nous courber. À elles, femmes, de les faire grimper au ciel. Y a pas qu'les gras spécimens rassasiant les évêchés qui peinent à monter. Même les prêtres-ouvriers ont besoin d'un coup d'main. C'est simplement qu'ils ont compris que celles calleuses et rappeuses des travailleuses sont plus rodées au travail à la chaîne.

Nous sommes donc là, à plonger Leurs draps et nos bras dans l'eau bouillante, à les entraîner à effectuer des allers-retours jusqu'au blanc recherché. Échauffement qui a pour lui de réchauffer nos corps transis à défaut de nos cœurs imbibés d'eau saumâtre jusqu'à la moisissure ou de nos boyaux qui se plaisent à tresser des cordes de pendus. Les heures passent et les coups tombent enfin. Ce que j'ai cru d'abord en tout cas. Mais les prunes seront pour plus tard, c'était des pommes qui nous pleuvaient sur le dos, pendant que les sœurs de charité continuaient de sabouler sans un son. Sauf une. Peut-être la même que tout à l'heure. Je sais pas. On nous a pas appris à faire de différence entre les pierreuses.

– Des dizaines de pommes pour des centaines de femmes ! C'est que dalle !

Et saint Pierre de gueuler :

– Que dalle, c'est pas mal ! Le partage est la vertu qui vous permettra d'passer la porte étroite au r'tour et quoi d'mieux pour s'entraîner qu'presque rien ! Que dalle, c'est pas mal ! On fait qu'passer...

– Et repasser ! Les fers, eux, pas besoin d'les partager ! Y en a toujours un nombre bien suffisant pour souquer, attacher, puis pendre au garrot les biftecks à corbeau qu'ont des patronymes jetés dans les boîtes !

– Bouffe ta pomme en silence !

Et il revient, ce silence qu'on nous a poinçonné dans la peau à peine procréées. Quelques-unes ramassent des pommes. D'autres pas. Rien que vivre a bouffé toutes leurs forces, alors pour ce qui est de bouffer la pomme... autant finir directement dans le cercueil de verre à attendre des vers plus charmants que tous les princes du monde. Et ne pas fader, non. Ni fers. Ni boyaux. Ni pommes. Ni boîte à viande. Ni vers. Les pieds pataugent, la paille moisit. Des pommes cuisent dans les cuves, la deuxième série de draps est mise à part.

Certains ont droit à l'odeur du péché originel. Les odeurs se fadent pas non plus, et si ça sent l'roussi pour les Marie-Piqu'rempart, Ceux qui hument au-dessus reçoivent plutôt un fumet délicat et attisent le feu au gré des désirs de Leurs muqueuses nasales, mise en bouche avant de s'attaquer à nos muqueuses autrement plus appétissantes.

J'imagine qu'elle est foutue et qu'elle peut bien s'en

foutre de saint Pierre. J'imagine qu'on l'est toutes et qu'on pourrait toutes bien s'en foutre de saint Pierre. Mais allez vous foutre du mec qui tient le chapelet à carouble de vos quatre planches. Le long des linges, nos souffles sont devenus plus rauques et finissent par s'écraser sur les flammes des quelques chandelles dispersées et disperser à son tour la faible lumière serrant la croupière de nos corps cambrés. Les bougies éteintes, le troupeau aveugle s'en retourne là d'où il est venu. Je vois plus rien, mais sens monter les pavés sous nos patins de parasites attirés par le ciel. Qui finiront par se cramer les ailes. Pas de risque qu'on monte trop haut, on pourrait s'asphyxier hors de notre élément naturel.

Elles, elles pourraient. Mais pas moi, moi je prends à gauche à la prochaine et... Une catin qui s'est faite mouton m'agrippe la ceinture alors que je décarrais la belle.

– C'est un peu tard pour comprendre que t'es pas un ange.

Elle me tient de toutes les forces qui lui restent. Et il lui en reste plus qu'à moi. Force de l'habitude, on n'a jamais rien fait de mieux. On s'immobilise au cœur du bâtiment, dans le vide d'une nef froide. Un Homme arrive en chaire, cherchant l'os à moelle qu'il va se ronger. Question os, y a l'embarras du choix. Il nous disperse, battement après battement, dans les vaines halles de l'Institut. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Deux allées qui s'observent et digèrent, qui Abel, qui Cain ; qui Gog, qui Magog ; qui David, qui Goliath ;

qui la main droite d'Ève, qui sa langue gonflée. Quant au masculin, il y a toujours un bon côté des choses. Chaque chose à sa place et une place pour chaque chose. Celles qui se lavent jour après jour de leurs péchés et Ceux qui en sont dispensés, qu'on reconnaît à l'odeur de sainteté dont Ils s'aspergent vigoureusement à coups de messes matinales pour masquer la crasse qui s'accumule sur Leurs pores. Mon tour approche, mon tour vient, je conviens, je suis signée et autorisée à porter ma croix une dernière fois là où s'entassent les paillassons publics de l'abbaye du S'offre-à-tous.



### **V comme viol légalisé**

Toulouse - Zone Sud // 4 juillet 2030 // F.G.

J'ai dormi sur un banc planqué au fond d'un square déserté. Je poursuis mon chemin au cœur des ténèbres. Je pensais avoir connu le chaud. Doux souvenirs des derniers étés de canicule sous la PURGE, réchauffement de la planète, accident climatique, toute cette merde. La vie des corps sous les coups des violets ultraviolets est une torture. Chaque seconde qui passe est un combat. Résistance silencieuse de mes pupilles ultradilatées et des multiples parcelles de ma peau extrêmement coup de soleillées. Mutation du serpent sonné au cœur d'une jungle à feuilles sèches vidées du vert des tropiques.

Rampante, je me traîne vers « la place centrale », nombril vibrant de ma nouvelle compagne en chaleur, zone Sud qui me colle aux côtes toutes tirées. Gros panneaux pendus au bout du monde pour indiquer la voie aux âmes errantes toutes droites, toutes vers le centre hurlant.

Voici les faits : j'ai porté mon fardeau de cul jusqu'à ce trou de place remplie d'autres fesses suantes. Expérience dégoulinante ! Des milliers de gros limaçons à queues de rat tout autour de moi. Leurs visages grasseyés collent contre ma face crispée. J'ai perdu le nord, plus que le sud, ils ont envahi tout l'univers. Des petits vicelards, des gros lards, des immondes à têtes velues, tous baveux, tous huileux. Ça grouille dans tous les coins de la place ovale donnant sur le fleuve interdit, berceau visqueux des mâles-odorants.

Dévisagée et saoulée par les visions chroniques de leurs sales tronches, je me bricole un espace vital, assemblage de tout petits coins pour traverser la foulditude de vipères puantes, de spécimens bandants. Je cherche les autres moi. Où sont les femmes ? Guidée par leur odeur, au bout de mon nez, j'arrive en face d'un stand bondé. Un panneau pendouille. Inscription sans équivoque : « À VENDRE ». Nues, palpées, fouettées, brûlées et pénétrées par ces monstres répugnants, les femmes gesticulent. Pauvres bêtes de foire, ensanglantées, ça met un peu de piment. Ventes féminines à la criée. Poiscaille ou bifteck, les femmes doivent sucer tous ceux qui passent. Elles sont testées, vérifiées puis dévorées



par ces rapaces.

Demi-tour, j'agis direct sans réfléchir. Il faut fuir ces images qui clignotent encore sur ma pupille ahurie. Refaire l'effort inverse à travers les silhouettes gluantes. De l'autre côté, versant ouest, je me prends un autre panneau pile en pleine face : « À LOUER ». Cette fois, les femmes s'activent. Elles aguichent la bête affamée sur le pavé frappé de giclures de sperme desséché. Matières affriolantes et dentelles resplendissantes. J'assiste, scotchée, aux secousses mortelles des uns et des unes. Je suis alors prise de spasmes. Ça ne répond plus. Dernier souffle pour me hisser contre une paroi blindée sur le côté où je tombe. Inconsciente.

Un temps après, je me réveille. Visiblement, les verges ont déserté, la place est libérée. Je suis toujours prisonnière du là-haut. Le soleil tape sur mon corps enflé. Des images du chaos me reviennent. Flash-back meurtrier de la chaire vaginale. Pénis braqués, les hommes du Sud étaient venus faire leur marché. Ils sont désormais partis se recharger après la vidange exécutée.

Un liquide visqueux me colle les plaies. Je mate le sol et découvre le crime. Ça cogite. Ils m'ont sûrement pénétrée et usée pendant le sommeil. À peine une nuit passée ici et mon sang a déjà coulé, mon empreinte est déjà incrustée et le zob du Sud m'a déjà tranchée.

Ma gorge se noue. Sensation d'irritation. Mais aucune larme n'est versée. Ils m'ont saignée mais pas de souvenir, ils m'ont prise en plein

K.O. Suffit ! Me mettre en mouvement et accélérer le processus. Il faut chercher des indices pour comprendre où je suis tombée. Ils ont fait les rats dans mon vagin, je ferai la fouine au milieu des ordures à poils. Je file comme une furie vers la grosse bâtisse qui trône au bout de la place où sèchent les vilaines traces de rouge, de blanc. J'ose briser une vitre et atterri dans un long couloir. Je découvre des portes alignées qui, comme tout dans ce pays, ont l'air dressées comme une menace. Les bureaux des bourreaux ! À chaque tentative, la porte est close. Clôtures solides pour planquer les archives des enfers. Au bout, me voilà dans le hall de l'institution désertée. Un panneau indique la sentence. Sous mes yeux, les règles à respecter.

« En ce 14 juillet 2026, nous, la communauté des survivants, déclarons la zone Sud indépendante de la PURGE

Pour la Nation du Soleil

- Les hommes sont les sauveurs de l'humanité, car ils portent en eux la semence féconde. Ils sont chargés d'encadrer les opérations de reproduction. Ils sèment la survie du peuple du Soleil.

- La survie nous ordonne de mettre au centre de nos activités la reproduction de notre espèce. Les femmes, seules capables d'enfanter, sont sommées de produire des nouveau-nés pour assurer la défense de notre territoire menacé. Elles sont soumises à la grande industrie de peuplement du Sud sous peine de perdre la vie.

- L'effort de reproduction est soutenu par le gouvernement impérial de la zone Sud par la mise en place de cellules de fraîcheur visant à nettoyer les femmes des virus pouvant entraver la naissance. Elles doivent se présenter à la Tour d'argent pour être des reproductrices intègres.
- La pénétration est la seule façon réglementaire d'assurer la survie de notre peuple, car elle est la seule à permettre la reproduction d'êtres humains.
- La nation a pour priorité de construire une armée solide pour se défendre en cas d'attaque.
- La zone Nord est notre ennemie tant que cette nation ne sera pas sous notre contrôle complet.
- La zone Nord, nation de survivants, est notre premier allié contre la PURGE »

Encore dix-huit règles de ce genre défilent. Suffit pour comprendre que le viol est légalisé. Suffit pour comprendre qu'ils ont introduit en moi leur zob de boucher, au nom de la loi solaire d'une mafia aveuglée par la survie.

Femme au Sud, machine à extraire du semblable pour le bien de leur humanité.



### **L'origine du monde**

Toulouse - Zone Nord // 5 juillet 2030 // N.H.

Second réveil à me faire tricoter les côtés. Comme hier, semble venir de nulle part ailleurs que de mes

tempes, mais chaque corps qui m'entoure se tient vite sur ses cannes. Asperges, grandes bringues et échelas se tiennent debout. Façon de parler pour décrire une humanité rampante. Façon de parler vraiment lorsque cet adjectif touche la femme. Mais oui, en un sens, ce qui touche la femme a plutôt tendance à être debout. Ça aide même qu'elle se fasse descente de lit. Pas de raison de s'inquiéter. Statistiquement, Sa Sainteté préfère Se rassasier de neveux plutôt que de novices. Inutile de se plaindre et de peindre l'origine du monde sans même la compagnie de son auteur premier pour pimenter un peu tout ça.

L'origine du monde, justement, nous y arrivons. De nouveau regroupées dans la nef, nouveau banc de poiscaille sans même un banc pour poser notre cul à la destinée plus lucrative. Sermon matinal avant de nous envoyer nettoyer la cause de la figure bouffie du sommeil non pris du prêtre.

– Et voilà que le verbe...

Dégueule de la langue de l'Homme et avec lui toute une végétation de beaux mots qui au troisième jour deviennent maso. Fin rapide : la forêt amazonienne parcourue un jour tu verras à deux. On pourra prendre des photos dis mon amour au centre de cette forêt vierge que Dieu

– A créée, le troisième jour,...

Pour donner un coup de main aux mains baladeuses,

les a fait passer pour des caresses langoureuses. Eh oui, forêt amazonienne il y aura. Et même, si t'as de la chance, il te la prendra en photo et en tirera au mieux un bon prix, au pire un bon coup. Quant aux mains, les tiennes et les Siennes feront naître

– Toutes sortes de pins, de marrons...

Sauf que pendant qu'ils couleront sous Sa langue, toi, tu te briseras les dents dessus.

Retour au radis noir, à son Verbe et sa verge collés à sa soutane sous la lueur des chandelles. Le banc des femmes ulule un hymne pour l'humanité à l'hymen humilié, « Dieu est ma garde sûre, la haute tour qui me protège de ses murs, le fondement sur lequel je m'assure. Car des attaques des chasseurs et de toute l'outrance des petits oppresseurs Il me donnera délivrance. De ses plumes Il me couvrira, et je serais serrée sous son aile », tout en feignant de se signer frénétiquement. Histoire que le soir elles puissent éviter d'emprunter l'impasse. Prendre la tangente. S'il suffisait de respecter la signalisation... Mais le voisin ouvre l'œil, qu'on n'aille pas cramer les ailes d'occasion que le seigneur nous a lâchées en location. Jouer la fille de l'air sous peu, sous peine d'avoir à fourrer mes mains dans la serpillière du capelan qui en cet instant même rampe le long des dalles immaculées sans un regard aux dos endoloris. Les souris galeuses le suivent, tournent le dos à la chaire, à saint Pierre, à notre Père à toutes, à sa très chère terre qui se retrouve si semblable à un désert

une fois la Cène terminée. Et il ne suffit pas d' une nonne pour lubrifier tout ça. Tout au plus pourra-t-elle pleurnicher au pied de Sa croix... Qu'est-ce qui poussera ? Je te le donne en mille : un christique chrysanthème que la nonne lavera puisque c'est tout ce qu'elle sait faire.

Je suis la queue de femmes suivant elles-mêmes la queue du Père. Le troupeau s'enfonce. Le troisième jour se lève. Je ne sais plus comment, mais à l'approche du mitard je décarre. Dysfonctionnement du radar de mes voisines vigilantes encore dans le coltar. Je retourne seule vers la surface, au radar moi aussi. Qu'est-ce qu'ils veulent que je leur foute dans leur rapport à la PURGE ? Qu'il y a ici, tout pareil à là-bas, une bande de saints collée au train par un banc de seins, avec tout pareil un GPS greffé dans le crâne, chemin tout tracé, suffit de suivre les flèches de l'entrejambe du paternel ? La température baisse au fur et à mesure que je monte, mais c'est bien là alléluia la preuve que je monte au ciel. Face à l'Institut catholique se lève chaotiquement le troisième jour, déversant sa lumière froide. Les ampoules cathodiques des réverbères, contre lesquels aucun clébard n'ose plus pisser, s'éteignent. De toute façon y a plus un brin d'herbe à arroser. Et moi, l'origine du monde, je pose sur son sol encore gelé le bout de mon pied. Alors que je descends les marches, quelque chose se fissure. Pas la glace, non, mais quelque chose en dessous. Qui s'ouvre, qui m'observe un instant, me stoppe net dans mon élan. Angoisse d'offrir à ces cils concupiscent la

jubilation d'apercevoir le con qui se cache pourtant consciencieusement sous mon jupon. Les yeux ne sont pas faits pour la fermer, mais pour languiner un liquide avec aussi peu d'odeur que le cyanure. L'eau est le meilleur conducteur d'électricité. L'électricité est le meilleur conducteur d'enchristées.

Le bénitier que je venais de dépasser déverse son jus à mes pieds. Je m'écrase sur le parvis de l'église. Asile refusé. Je suis raide et c'est une flopée de soleils mous qui s'allument, c'est ma matière qui s'effiloche vers un ailleurs moins gris, s'évapore, tandis que sa boîte l'abandonne crânement et cogne le sol silencieux...

– C'est pas une femme, gondole pas d'avant la devanture.

– L'a p'têt' pas consommé encore ? Faut référer aux registres, rompre l'contrat, l'affecter à la désinfection si c'est un ange.

– L'est pas dans les registres, pas enregistrée maritalement. Et l'est pas un ange non plus, le bout manque.

Un bout de quoi au juste ? Un bout de conscience ? Oui, plusieurs même. Un bout de crâne sûrement aussi. Mais je subodore que le sinistre nez qui se penche sous moi soupçonne un autre vide. La position dans laquelle ils m'ont placée me laisse deviner le nom de l'éternel absent. Oui, j' imagine comme Votre pif a dû renifler, fouiner, se frotter contre les visqueuses parois du vice. Un peu de

colle a certainement dû faire le plus grand bien à Vos peaux pendantes. Un petit coup de brosse et le tour est joué. Vous devez pour ce faire posséder tout un assortiment de modèles plus ou moins rêches, plus ou moins blonds, plus ou moins fournis, qui astiquent tout du matin au soir, du sol au plafond, de la cave au grenier. Blanches balises déposées sur la mer mauvaise, prêtes à Vous enlacer dans leurs algues, à Vous engloutir dans leurs creux et Vous embarrasser de vagues jusqu'à ce que Vous écumiez, essoufflés, sur les plages de la Garonne, en tout petits morceaux d'épaves, fracassées par un voyage trop lointain. Il y a risque de se couper sur ses lames aujourd'hui en lambeaux. Risque d'être écrasé sous ses déferlantes et de Vous retrouver mollusques parmi les mollusques. Il y a risque, alors mieux vaut prévenir que guérir. Geler les eaux autour de la balise qui dysfonctionne à vouloir se rendre ailleurs qu'au paradis de Toulouse - Zone Nord. Faut geler tout ça à grand renfort de courant, en faire un terne pieu parmi les pieux, qui montre le chemin aux nouvelles arrivantes et qu'aucun remous ne vient plus émouvoir. Un pieu semblable à ses voisins, un pieu qui s'est mû en maton. Un pieu qui lave, qui frotte, qui brosse, qui badigeonne, chauffé à blanc. Le Blanc a créé l'Homme à son image. La femme aussi, mais ça lui demande plus d'effort pour déformer puis reformer l'archétype ecclésiastique qui rampe sous les arches de l'Institut catholique et doit mener bataille contre les bactéries, le bide en persiennes.



Dans cette chambre d'hôpital, les bajoues médicales jouent à cache-cache avec mon bout manquant. Quand elles démasqueront la tromperie, elles se sentiront pousser des cornes et verront leur reflet sur mon front. Alors elles joueront à saute-mouton, et là ma position rend proprement impossible toute forme de triche face à la trique trépidante. Les deux blouses blanches se collent à moi, une par devant, l'autre par derrière, et décollent la planche d'agglomération sur laquelle mon corps a été envoyé à l'as. Ils l'approchent d'un lavabo, m'entourent la baigneuse dans un chiffon et tournent le bouton. Mon mauvais génie s'enfuit derechef, laissant à mes chefs le soin de se rendre maîtres et possesseurs de ma raclure de matière. Et, là haut, il rit et me crache dessus que j'ai fait chou blanc, moi, l'origine du monde, l'agglomération d'atomes mal montés, à marcher sur les brisées d'un ange. Au mieux, j'ai battu le dingue.

– Passe-moi l'aiguille... Tourne-la, épaule gauche, non gauche...Là, l'a pas crié. Marque du diable enregistré, écrit : épaule gauche, 1,22 cm partant du cou, aiguille enfoncée de 5 cm dans la chair, saigné mais pas crié, insensibilité due à démoniaque possession de son corps désormais plus enserré dans les ailes de Dieu.

– L'a pas l'air très conscient... Faut p'têt' attendre...

– La ferme. L'est pas ange, l'est pas bâtie su'l'devant d'la ceinture, l'est pas enregistrée dans les contrats... tu veux quoi ? Passer ta journée à attendre qu'la ramène pour expliquer qu'elle se souvient pas

quand qu'c'est qu'le diable l'aurait baisée ? Ou qu'elle a zappé quand qu'c'est qu'elle s'est trifouillée la matrice avec une fourchette rouillée pour virer le chiard qu'elle s'était fait fourrer dans l'bide après s'être saoulée dans c'but exprès pour ? Le chiard qu'aurait du être une excroissance supplémentaire de la croissance de Toulouse - Zone Nord ? Ou un maton, un toubib, j'sais pas mais un truc qu'aurait servi à un truc, pas un bout d'chair qu'a rien fait qu'saloper les chiottes. Tu veux attendre qu'elle te dise ça ? T'as pas des gosses à mettre en route dans ta femme, dis, plutôt qu'passer tes soirées chez la veuve poignant devant tes cadavres d'asphalteuses ? Avant d'te faire rayer des registres pour non-consommation toi aussi ? Elle, elle ira laver son linge dans la saignante dans quelqu'jours.

Le duo m'emmène hors de la zone désinfectée, vers ce qui Leur semble une affectation plus propice à mon corps défectueux, et m'envoient au fond d'un trou de pierres voir si les fraises sont mures. Mise au rebut. Réclusion criminelle à perpétuité pour tentative de suicide envers ses propres atomes. Trop servi déjà. Un peu usés sur les bords. Ca devient tranchant, ça a rouillé dans un autre lit que le Leur, alors possibilité d'infection. Faut pas que le fil à beurre se transforme en couteau à poisson. Le fruit pourri est au compost. Les plus juteux seront pas contaminés. Et quand bien même ils le seraient, qu'importe.



## V comme visite givrée

Toulouse - Zone Sud // 5 juillet 2030 // F.G.

J'y suis allée. Seul endroit où je pouvais m'aseptiser pour oublier.

Pas de chaleur écrasante, l'air pur éclatant. Au milieu de la city, au bout du bout d'un building dingo en érection : « Tour d'argent ». À mes dépens, j'ai ressenti au plus profond de moi les raisons qui poussent la majorité des pondeuses à se méfier.

Entrée : climatisation. Ouf ! Mais fouille corporelle obligatoire. Mains sur les ronds cloués au mur, dents et pupilles passées au laser... mon cerveau s'est fait tout petit par peur qu'on m'entende hurler : « Brûlures ! Lâchez-moi ! »

« Contrôle activé », c'est la machine qui gueule. Premier sas : on doit payer le voyage climintox. Je vide mon jean puant de toutes ses liasses. Ils me demandent de ne pas mentir. Ça rougit. Mécaniquement, captivée par le regard de la caissière aux gigantesques tétons qui fume et me braque, je sors le billet que je planque – la survie – ailleurs. Le seul recoin qu'il me restait est pillé.

J'entre enfin, dépouillée de mes derniers kopeks. Pas de prix, on te prend tout ce que tu as : le fric, l'estime. Je suis les silhouettes montées sur escalator. Escale pour lever les yeux et apercevoir un plafond de végétaux pendants. Époustouflante nature préservée de l'air alourdi du là-bas. Bouffée de vie – privée et à prix coûtant – au cœur du

four. Arrivée, étage supérieur, encore bien loin de toucher les étoiles du vivarium. Il faut faire la queue. Le labyrinthe continue : catégorie A, B et C. Il faut faire un choix, se classer soi-même. Tonique sensation d'une matraque plantée entre mes omoplates, et plus vite que ça. Il faut faire la queue. Une femme me prend par la main et m'emmène de l'autre côté. Il y en a d'autres, le regard terrifié. C'est louche. Bouche pâteuse et cœur cardiaque, l'hésitation me prend. Je vois les femmes se débarrasser de tout. Plus que la peau cette fois. J'agis idem. Action mimétique d'une gosse larguée loin du pays des merveilles botaniques... Je chiale un peu et prends la colonne XX. Je percute. Trop tard, une porte s'ouvre. L'air froid m'agrippe les côtes. Rapide, intense. Ça tire partout. La pression, extrême. Ma peau est bleue. J'ai mal comme si on avait aspiré mon être au-dedans. « Dépucelage ? » m'envoie l'autre à côté de moi. Oui, ils m'ont rasé ce qu'il me restait de poils partout sur le corps. Les cheveux. « Ça repousse vite ! » et puis s'en va.

Je ressorts du tube à aspiration, engin à contractions morbides ; peux lire devant moi les grosses inscriptions dégueulasses : « CLEANING, BEAUTIFUL AND LIVE » ; dégueule enfin et tombe nez à nez avec une autre, jeune, très jeune. Je lis dans ses yeux mon effroi grisâtre. Regards fuyants de toute la honte infiltrée.

Je quitte l'antichambre. Entrée dans la salle où descend du ciel la corbeille à vêtements de toutes les femmes au vagin sec et recroquevillé.

L'impression gravée d'avoir vieilli et le mal de ventre, en bas du ventre, sur les orteils et les entrailles électrochoquées. On se bat pour récupérer sa toile de tordue. J'enfile mon barda, hypnotisée par l'horreur. Degré 0. Panneaux « SORTIE ». Dans le sas de fouille, une remontée acide.

Devant l'immeuble fallacieux où se cache encore un immense phallus, je retrouve mon corps pénétré en dedans de la chaleur du dehors. Je ne veux plus jamais la quitter. Sortie de l'enfer du faire taire. Bonjour le monde, Toulouse 2029. Je lis un papier qui traîne par terre : « TOUR AIR PUR : VAMPIRE TOUT PIRE, VAMPIRE DU DÉsir ».



### **Le pain rouge**

Toulouse - Zone Nord // 6 juillet 2030 // N.H.

Un jour et une nuit passés à patienter dans ma sourde. Ont taillé une lucarne au creux du mur de pierres. Les prévôts qui me mouchaillent depuis le premier jour me permettent d'allumer la trajectoire d'un soleil placide. Un jour et une nuit passés à compter le temps qu'il reste avant de rendre ma copie. Ont pas apprécié la prestation. Pas assez d'effets de surprise. La machinalité avec laquelle je joue mon rôle de mam'zelle bitume les emmerde au plus haut point. Les défauts de grains de la bande de peau dans laquelle Dieu m'a roulée sont pointés d'un zéro. Je peux pas jouer de la harpe,

j'ai mal à l'épaule. Mais ça fait passer le temps de tenter de quantifier la dose de douleur. Le soleil se lève sur le quatrième jour, et l'origine du monde est déjà loin. La bête éviscérée déverse ses entrailles reproductrices au pied du mur, en bas de cette tour où Dieu la protège des petits oppresseurs. Mate la vue, avec ton épaule comme centenaire quand t'as que trente ans, qui cogne tant dans ta tête, sans que tu saches. Si c'est à cause de l'illusion de plaisir que t'a cherché dans la bouteille de pinard, quand faut être mec pour penser que le plaisir c'est la liberté. Si c'est à cause de la lessive qui t'a déboîté tout ce que t'avais dans ton crâne, quand faut être mec pour penser que le partage des tâches c'est la liberté. Si c'est à cause de la tentative foireuse de t'en sortir qu'à tourné à la gégène, quand faut être mec pour penser que dire non c'est la liberté. Mate la vue. Ça mérite la carte postale.

Au pied du mur, la place du Capitole. Il y avait un marchand de glaces avant, de glaces du genre quand t'y plonges ta langue t'es plus rien d'autre qu'elle. De glaces du genre t'es obligé de faire le curé de campagne pour avoir les moyens d'y étouffer ton âme. Si tu veux pas être un ange, faut bien que tu sois femme. Place du Capitole, il y a toujours un marchand de glaces du genre tu reviens sur la banquette. Place du Capitole, un ange se met la corde au coup. C'est formel comme noces, intérêt purement administratif. D'ailleurs, un bénisseur leur sourit, aux anges, en se tapant un palabre.

– Z’avez la bénédiction nuptiale et l’autorisation du prêtre, car puisque l’Homme manque de continence, qu’il se marie. Vaut mieux s’marier qu’brûler. Mais, Homme, lorsque tu prendras dans tes bras les membres d’une femme, contemple le vers, la sanie, l’insupportable puanteur qu’elle s’ra dans peu d’temps, afin qu’la représentation d’cette pourriture à v’nir te fasse prudemment mépriser les déguisements d’une beauté de théâtre. L’Homme est ordonné pour l’œuvre la plus noble, celle de l’intelligence, tandis qu’la femme est ordonnée en vue d’la génération. M., acceptez-vous d’signer le contrat stipulant qu’votre union doit, puisque Dieu et l’État vous aideront moralement et financièrement dans leur grande mansuétude, fournir un contingent d’huit spécimens aux minima à Dieu et à l’État ?

La morne même embrasse sa momie et récupère un paquet de pognon, les clefs d’une maison et une liasse d’engagements à la vie à la mort, croix d’bois, croix d’fer, si j’m’en tire j’vais en enfer. A signé. Le soleil a dépassé le barreau central, s’approche dangereusement du Barreau centralisé du jugement dernier. Je pique un dix qui tourne court parce que mes plaies s’ouvrent de nouveau et me glacent la gueule, le torse, les jambes et les tétons en bloc de globules congelés. La mascarade maritale amasse des liasses de paperasses d’heure en heure. J’en ai mal au crâne, mais ça fait passer le temps de tenter de quantifier la dose de douleur.

Enfin, le marché est fini. Remballées les esclaves

et au trou celles qu'avaient les dents trop pourries pour prémastiquer la bouillie du bébé. À la fin des marchés, y avait toujours deux trois clodos, étudiants mal boursés, Rom qu'a pas encore tapé sa poule et vioque qu'a touché le fond du fonds de pension pour faire table rase des déchets. Mais à Toulouse - Zone Nord, plus même un clébard pour pisser sur les réverbères, et la populace vide-ordures, ça fait longtemps qu'elle s'est fait crever la tomate. En revanche s'amènent toute une panoplie de petits prêtres, pasteurs, ployant sous des centaines d'ouailles, elles-mêmes ployant sous des montagnes de paille. Tous se massent, amassent la paille sur la place, se tabassent pour être au premier rang, pouvoir faire cuire leur pain rouge à la flamme de la foi, prouver qu'ils sont des Hommes.

- Garce égarée 85212384. Condamnée pour avoir fait mourir deux vaches sur le point de procréer. Garce égarée 87166985. Condamnée pour avoir collaboré à l'attentat à la pudeur le plus élémentaire, à savoir l'exhibition de plus de 17,22 cm carrés de chair dans but démoniaque de tenter l'Homme. Garce égarée numéro 755985685. Condamnée pour infanticide. Garce égarée 72138323548. Condamnée pour refus de résoudre son problème physiologique de pilosité intempestive après maintes plaintes de son mari. Garce égarée 4562168745. Condamnée pour adultère. Garce égarée 87545428. Condamnée pour tentative d'instauration du matriarcat au sein du saint foyer. Garce égarée 1232165782. Condamnée pour frigidité. Garce égarée 872412388. Condamnée pour refus



de récurer le saint foyer, prétextant honteusement une fatigue plus effective que celle de son mari. Garce égarée 72168765. Condamnée pour refus de procréer. Garce égarée 723395218. Condamnée pour avoir mis au monde deux garces égarées. Garce égarée 78416885. Condamnée pour refus de désirer. Garce égarée 7821323852. Condamnée pour refus de résoudre son problème physiologique d'auréoles intempêtes après maintes plaintes de son mari. Garce égarée 875416872. Condamnée pour désir excessif mal placé. Garce égarée 722138498. Condamnée pour avoir perverti sa progéniture par une éducation peu attentive et profondément malsaine.

Les dernières braises s'éteignent sous la neige, qui, en tombant soudainement à la fin de la noce, a fait fuir les derniers combattants. Ne reste qu'un nuage de fumée. Le vent se lève, la fumée s'efface. Ne reste plus rien de celles qui sont parties de rien pour n'arriver à rien, qui n'ont de merci à dire à personne, mais qui chaque jour ont dit merci au monsieur. Merci pour les bonbons, merci pour l'argent de poche, merci pour le diplôme honorifique qu'il faudra épousseter, merci pour la bague qu'il faudra briquer, merci pour l'orgasme qu'il faudra simuler, merci pour la si jolie robe de femme enceinte qu'il faudra raccommo-der, merci pour le vélo d'appartement qui me fera dégraisser, merci pour ces aiguilles à tricoter qui me maintiendront jusqu'à la fin en activité. Merci pour tout, et pardon pour le reste. Pardon pour les autres qui finissent mal et qu'on va quand même

pas attendre l'enfer pour réduire en poussière. À la Saint-Sylvestre, ils sautent nos cendres. À la fête des Morts, ils font payer vingt dollars le chrysanthème à la parenté éplorée. À Noël, ils grillent leurs porcs à la graisse de nos corps. Récupération. Rentabilisation. À la Saint-Glinglin, on se sortira de ce merdier, tu verras. Puisque le carême ici ne dépouille plus personne, nous, même crevées, on les dépouillera. De tout, de leurs biens qu'ils baisent et bénissent, de leurs corps qu'ils baisent et bénissent, de leur vie baisée et bénite. Tout ça, on le prendra, et ce sera notre tour de bouffer du pain rouge. Alors seulement on pourra se prendre pour l'origine du monde.



### **V comme vision d'horreur**

Toulouse - Zone Sud // 6 juillet 2030 // F.G.

Heureux qui comme moi a découvert la presse locale de la zone Sud. Les journaux ne donnent aucune information, ils servent une soupe empoisonnée – saupoudrée de leurs vérités acides – aux fous dégoulinant du Sud. La PURGE a bien ses techniques elle aussi pour nous servir de bonnes salades assaisonnées par ces langues de pute de dirigeants, mais ici c'est encore plus tordu. Chaque mot est surexploité pour aller dans le sens des poils et de leurs fameuses « règles de vie » – règles du vice où le vit est roi, rappelle-toi.

Errer dans la zone Sud à l'aveugle m'a rendu la

vue. C'est le cadeau que j'attendais depuis des jours, pendant que je perdais le peu de gras qui s'accrochait encore sur mes os asphyxiés. J'ai donc pu faire l'expérience pratique d'une de leurs règles pratiquement hissées au stade suprême par les verges mères. Ils avaient décidé de s'amuser un peu. Personne n'a ri finalement, mais la zone Sud rougit toujours autant. Matrice du désir, les verges anonymes s'en réjouissent : la loi du culte de la chair en charpie comme chien de garde. Infiltrée, à la chasse aux us, j'en ressors avec un suçon mortel.

J'entame la ballade. À tous les coins de rue, on découvre ces champions de la pilosité en forme de champignons très vén-haineux, postés en sentinelles au cas où un con ferait le fier, trop content de pouvoir à son tour les contaminer. Avec leurs canines trempées de bave moussante, ils étaient quatre dans l'affaire présente. Deux femmes se pointent en plus de moi, plus bas. Immense désert dans la rue V-cent cinquante et une, heure sèche sans personne, qui creuse les tombes des futures victimes des poils endurcis.

Deux poilus surgissent et engagent le rituel de la pénétration impénétrable. Ça crie, ça étouffe, ça mord, ça claque ! Deux autres bestioles de la même espèce – police locale très bon cru pour manger tout cru - rappliquent illico et s'adonnent à leur tour au crime autorisé. Règle n° 1. Les filles hurlent, je suis paralysée par l'ultra-son et les visages vitriolés à deux pas de moi. Plus de mots, plus de pensées. Le gouffre de la réalité du Sud à ma portée. Plus que ces

maux de femmes. Mais ça ne bouge pas chez moi, bouche bée. Le baba aurait été de m'actionner. À cet instant, je ne peux que rester plantée là, à sentir les morceaux de mon cœur s'entrechoquer à vitesse grand V.

Les brutes s'arrogent le droit de les fouetter avec leurs ceintures. Le cuir est chaud et les peaux tendues à l'extrême. Tatouage de l'humiliation. Les filles hurlent. Ne sortent que des cris sourds en souvenance de la sécheresse de toute déglutition. Dans le massacre, tout y passe, leur vie, leur mort et la douleur ineffable. Femmes molestées jusqu'aux os, le sang irrigue le trottoir. Formation de milliers de sillons vermillon de la lapidation éclatants au soleil cuivré.

Les hommes tiennent encore en joug leurs verges rougies et gonflées par l'audace. Pénétrations à la chaîne de ces marteaux calibrés à la hausse, de ces piolets morbides. Plus de vie, que les corps flétris et déformés à l'infini par les volcans de sperme des chiens enragés : la mort inoculée provoquant désastres humains irréversibles.

Je tremble de toutes parts, au bord de la convulsion. L'acte légal des sbires du pouvoir : règle n° 1 inscrite dans le torchon, « action légale pour le bien d'autrui ». Pourtant, j'ai vu, vécu en vrai, moi. Autrui est détruit par ces truies à coups de tronçonneuses ! Le journal des mâles a fait l'impasse sur le mal – légal –, mais s'est penché sur la suite – illégale.

Trois femmes entrent dans l'arène. Reines de la vendetta, elles plantent un gradé – une touffe coupée

pour la relique. Les toutous fuient fissa la queue entre les jambes et une entaille sur la bite en guise de signature. En échange du tatouage violent du V, elles déposent ainsi la marque des talons aiguille. Elles repartent presto, embarquent les deux souillées ailleurs. Malgré le four, je suis restée de glace. Pas de geste, je suis noyée sous les morceaux de crime. Le sang est déjà sec. Peinture puante des chiens qui laissent leur trace en giclant. C'est l'odeur, cette odeur. Horreur, la ville en est infestée ! Les pavés sont donc tous souillés par ces fientes de volailles poilues ventripotentes qui tripotent les vagins vierges ou non des premières venues.

Elle me gagne soudain. La panique ou l'obsession viscérale d'enlacer ces femmes virago à lasso, montées sur talons d'acier, podium de la dignité de toutes les opprimées. Dans l'article des fossoyeurs, elles sont dangereuses. Je dégèle et cavale pour flairer sur le goudron mou l'empreinte du danger au féminin. J'emprunte le virage boueux de la clairvoyance pour atterrir chez celles qui déçoivent avec grâce des plaies de l'acte légal indélébile.

Elles sont gravées à jamais sur la roche de ma conscience en ébullition : témoin de coupables. Ils sont marqués à jamais sur la tranche de leur zob en putréfaction : coupables comme témoin.

Œil pour œil, dent pour dent de chiens et de chiennes, vautours contre vengées.



## Le chant des malodorantes

Toulouse - Zone Nord // 7 juillet 2030 // N.H.

Ce matin, attrapée au collet par un Homme qui a reçu ordre de se coltiner ma personne jusqu'à la salve d'interrogatoires. Durant un temps, égarée plus que perdue dans les institutions inhospitalières de la zone Nord, où Eux seuls sont en capacité de me retrouver quand bon leur chante, de composer une suite incommensurable de questions compromettantes sur les lignes saignantes de mon corps en état de décomposition avancée, coude à coude après coup et coûteux coups de sangles. Ma main n'est plus bonne qu'à faire la bonne. Sœur de sexe, excuse l'excédent de sang sur ma lettre, mais il s'encre à la pointe de mes plumes, arrachées sur le divan du divin quatrième jour, par deux bricards qui me la jouent persécution psychanalytique version freudienne.

– Quand c'est qu'le diable y t'as fait conchier Dieu ? Quand c'est qu't'as décidé comme ça toute seule sans qu'l'État et pas même ton papa y t'ai dit c'que tu d'vais faire ? Quelle gueule qu'il avait Satan quand y s'est manifesté ? Grand chapeau noir ? Grande cape noire ? Grand noir j'parie ? Avec des sucreries plein les pognes, et j'parie qu' t'étais bien contente, gamine dégueulasse, de t'les fourrer dans l'bec ? Ou alors plus tard ? Tu t'es défoncée l'foie

avec une souûlographie plus longue que ma queue et j'parie qu't'as sauté au plafond quand le diable t'a fait passer su'l'billard ? Et ta mère ? C'est elle qui t'a amenée dans le bois, ta mère ? T'as pas pu trouver ton ch'min toute seule, et j'parie qu'c'est ta mère qui t'a salopé l'cul ? Elle t'a pas assez torchée gamine ? L'a pas fait son travail comme fallait pas'qu'elle était trop occupée à se refaire le portrait pour la chèvre qui l'attendait au placard ? Elle est où, ta mère ? Comment qu'elle s'appelle ? Et ta sœur ? T'as une sœur ? Comment qu'elle s'appelle ? C'est ta mère ou c'est toi qu'avez dressé ta sœur ? P'têt'vous alliez ensemble voir la bête, c'est plus sympa à trois, non ?... C'est plus sympa à trois ! Crache-le ! Vous faisiez ça sur la tombe de ta grand-mère j'parie ? Pour lui montrer qu'vot cul était bien comme qu'elle voulait qu'il soit ? Comme qu'elle avait fait le sien ? Comment qu'elle s'appelle, ta grand-mère ? Combien qu'vous avez buté d'vaches ? Combien qu'vous avez buté de mecs ? Combien qu'vous avez butté d'gosses ? Combien d'fois qu'vous vous êtes fait dégrossir à coup d'aiguilles dans l'compteur à gaz ? Combien vous en avez buté ? Combien qu'vous en avez maquillés à la sorgue, des mômes à Dieu, des mômes à l'État, des mômes à nous ? Détourneuses de mômignards ! Toi, ta mère, ta sœur, ta grand-mère ! Sur sa tombe, vouliez lui montrer là où elle crame qu'vous f'siez tout pour suivre son exemple ? Alors ! Crache ! Quand c'est qu' t'as perdu la foi ?

Les mecs qui perdent la foi, encore, j'dis pas !

Ceux-là, tu les barres, tu les fous sur un rafiot, qu'y comprennent un peu, leurs muscles, c'que c'est qu'un corps qui pense pas qu'il a une âme. Comme des bêtes. Mais une fille ! Tu peux pas ! Ça existe pas une punition utile pour les filles ! Une punition qui répare un peu la merde que vous avez foutue dans la société, à rien en chier que dalle que juste vous avez à faire sortir du lait d vos seins ! C'est pas possible avec vous d réparer l mal que vous causez ! Vous pouvez rien faire avec vos p'tits bras tout juste qu'y peuvent tenir des gosses, et encore, y les lâchent la plupart du temps quand l père a l dos tourné. Alors, t'as intérêt à parler, ma grande, parce que les filles c'est pas dans les galères qu'on les envoie, c'est pas à fabriquer des trucs qui servent à queq'chose à l'État dans la taule d'en face.

Allez, ma grande, on va être sympa si tu causes un peu de qui t'es comme fille. Qu'est-c't'as à nous raconter sur ta vie ? T'étais heureuse ? T'avais un mari ? Il avait d' l'argent, ton mari ? Combien ? Toi, t'avais des jolies robes, du maquillage chic et des pinces à épiler électriques ? Combien ? Il avait une jolie maison ton mari ? Combien ? Toi t'avais des jolis enfants ? Combien ? Au bord d'la mer la maison d ton mari qu tu pouvais y am'ner tes gosses s'baquer ? Pourquoi qu t' es partie ? Pourquoi qu t'as disparu comme ça sans dire quoi qu'allait pas à ton mari qui t'aimait et qu'avait tout fait pour que tu sois une bonne maman heureuse, tout ça ? Pourquoi qu t'as pas dit à ton mari qu t'étais pas heureuse ? pas qu ton mari l'aurait tout compris, l'aurait tout



fait pour qu'toi tu sois heureuse. Faut toujours dire à ton mari pourquoi, pas'qu'y comprend et après y va t'expliquer c'est quoi la solution qu'tu dois faire pour être heureuse !

Ne t'en fais pas, le film touche à sa fin. Il nous faudrait être bien moins guindées pour pousser le guindeau, jusqu'à remonter l'ancre noire des profondeurs, vers des lignes d'horizon où au moins on pourrait faire voguer notre propre galère. Chaque faille dans la glace suppure, qui du sang, qui du sperme. Et en mélangeant tout ça, leurs têtes bien pensantes pisseront bien un nouveau carburant sur nos plaies en guise de pansement.

Il déroule devant moi un rouleau vierge qu'il manipule avec toute la bonté dont Ses mains graisseuses sont capables lorsqu'il s'agit d'acculer des garces maculées. Et là, pas de grâce possible.

– Tous les signes d'une participation aux sabbats sataniques sont réunis...

Sur cette flasque, figure face à face à mon vagin.

– Pris au pied du mur. Mis en accusation pour subordination à Lucifer...

Qui aime surtout quand on fait la sainte-nitouche qu'ils peuvent mettre en touche et rappeler quand une autre est trop mauvaise pour taper dans la

balle. Dans ce jeu-là, y a jamais de gardien et à tous les coups on est tirées au

– Sort statué lors du procès au prochain jour avant saint.

L'homme me détache, m'envoie en pâture à sa petite frappe, sa seconde main. Je pourrais m'esclaffer, au-delà du sourire d'ange qu'ils m'ont balaféré, voir ces Hommes qui se noient dans le bac à linge sale qu'ils nous demandent de laver en famille, parce que oui, nous sommes une grande famille. C'est bien. Grande lessive dominicale. Le curé a tendu son cornet du fond du saint confessionnal, écoute Notre Père hurler à la fille de la maison : c'est une affaire entre nous et le Seigneur ! Que tout ceci ne sorte pas d'ici ! Tout ceci, c'est-à-dire l'enfant naturel qui ne sortira du bac à lessive que pour aller le rejoindre, Notre Père, à défaut d'en avoir un qui puisse le déclarer sur sa feuille d'imposition.

Il m'emmène dans ce qui semble être une prison pour femmes. Le bétail ici a couru toute sa vie pour se tenir loin du berger crevant d'envie de l'enchrister. La modernité brille à chaque coin de couloir. Forme circulaire, type anglais, tour au centre, étudié tout ça. Vitres teintées et miroirs sans tain, que leurs anges astiquent jour après jour. N'ayez crainte, il n'y a pas de désinfectant assez fort en réserve, tout le stock a bien d'autres tics noirâtres à traiter, collés aux poils pubiens des putains. Ces femmes m'examinent avant de me prendre parmi elles.

La taule est un peu humide, les murs s'entaillent en ternes prémonitions. Des cafards grignotent le plâtre. Ces bestioles sont censées agoniser sous 0 °C, et le seul animal qui s'explode en râles terminaux sur l'interminable couloir de carreaux carrément pas blancs, c'est nous. Découpées, muscles de jarrets, dépecées en savoureuses cochonnailles pour que nos filets mignons aillent côtoyer les étals de saucisses, tout ceci bien exposé sur leurs essences. L'humidité qui suppure des fresques murales provoque des rhumatismes qui nous empêchent de nous lécher la patte par-dessus l'oreille gauche. Faudra encore attendre pour faire pleuvoir sur nos bûchers et changer un peu la fin d'un film qui manque grossièrement d'originalité. On est plus à deux mille ans près. On n'a jamais été du bon côté de la caméra. Pas de contact avec le réalisateur, ça pourrait fausser le naturel de notre situation et alors exit le reportage animalier. C'est mignon, quand le lion chasse la gazelle, mais le producteur risque de couper les fonds si elle court trop vite, trop loin. C'est pas productif et encore moins reproductif si on se fait pas arrondir le globe.

Bercée, je m'endors entre les boîtes à vérole. Dernière nuit de vice, dernière nuit de vie au creux des voleuses à l'édredon. Visages vivants. Vibrants. Bavant d'envie et bravant les étoiles, entre ciel et terre, et la mer Noire qui n'est plus loin. Le chant des malodorantes s'élève des lèvres entrouvertes, bas-relief des regards rivés sur la Garonne entre les barreaux, ses cadavres de péniches figés dans la

glace. Monde immonde, immobile, transpercé par un courant invisible qu'il nous aurait peut-être suffi de suivre, vers l'ouest d'un monde à l'ouest, vers la mer. La vieille mer. Vieille célibataire, mélancolie de l'écume qui se fond pour nous avertir que tout est écume. Nous, putains vieilles, qui meurent l'une après l'autre, vagues vivantes sur lesquelles l'oiseau de passage se repose avec confiance. Vieille mer, vieille putain, remue-toi avec impétuosité... plus... plus encore, si tu veux que nous te comparions à la vengeance de Dieu ; allonge tes griffes livides, en te frayant un chemin sur nos propres seins... C'est bien. Déroule tes vagues épouvantables, mer hideuse, avec la conscience de ce que tu es. Vieille mer, mer hideuse, mer putain, mer célibataire, dis-nous donc si tu es la demeure du prince des ténèbres. Et si le souffle de Satan crée les tempêtes qui soulèvent tes eaux salées jusqu'aux nuages. Il faut que tu nous le dises, parce que nous nous réjouissons de savoir l'enfer si proche des Hommes. Vieille mer, vieille putain, vieille célibataire, tu es si puissante que les Hommes l'apprendront à leurs propres dépens. Ils ont beau employer toutes les ressources de leur génie..., incapables de te dominer. Bienheureux sont-ils encore pour peu de temps, avant que nous ne les enveloppions définitivement dans nos plis bouillonnants pour aller voir dans nos entrailles. Vieille mer, aux vagues de cristal, tes eaux sont amères et mes yeux se mouillent de larmes abondantes. Je n'ai plus la force de poursuivre Je veux te saluer et te faire mes adieux... Puisque c'est

la fin de nous toutes, jetées là pour voir ce que ça fait, rats de laboratoire finis en souricière surpeuplée, perpétuant le rite ancestral de la chaleur humaine qui se dégage de la chasse aux sorcières. Caillots que la PURGE a purgés de sa rate.



### **V comme vitalité des opprimées**

Toulouse - Zone Sud // 7 juillet 2030 // F.G.

De mon côté, c'est l'enfer. Il y a toujours cette chaleur. Même si j'ai encore tendance à chercher de l'air par bouffées discrètes, elle m'est devenue familière. Je m'habitue.

Il faut comprendre pourquoi ils nous ont envoyées ici. La raison profonde de notre mission. Dans quelle direction aller ? Ils ont décidé de nous y envoyer pour racheter nos crimes pour eux et pour personne d'autre. Mais nous avons désormais les cartes en mains pour décider à notre tour de la direction à prendre. Cette mission n'a de sens que celui qu'on lui donne, pour nous-mêmes et pour personne d'autre. Condamnées à mort sous la PURGE Condamnées à errer entre ciel et terre dans l'entrejambe de leur vice. C'est décidé, j'enverrai des comptes-rendus bidons de mission pour la PURGE. J'ai trouvé la force de sauver ma tête. J'ai choisi de m'orienter vers ces femmes en suivant leur trace l'autre jour, j'ai pu les rencontrer. Elles sont nombreuses à avoir choisi leur propre direction. Boussole motivée par la vraie

survie. Elles sont particulièrement vigilantes. Confinée dans une petite salle sombre au sous-sol d'une vieille bâtisse en friche, j'ai dû passer un interrogatoire avec deux femmes. J'ai raconté l'agression des porcs, mon indignation et ma course insatiable pour les retrouver. L'une d'entre elles était plus méfiante et décidée à m'impressionner, elle répétait : « Pourquoi n'as-tu pas réagi ? ». Réveil immédiat d'une violence refoulée en taule avec le poing qui se crispe au cours de l'interrogatoire. Elle m'a crue enfin. J'ai évoqué la PURGE et l'envoi sacrificiel de nos corps au Nord, au Sud. Sans surprise, elles ont souri, c'est tout.

Entrée tant espérée dans une salle magnifique décorée de petites briques violettes et blanches bien agencées. Couleurs du bonheur ou dérivé foncé des murs rêches de la ville rose, femelle traquée par les chiens. Contrairement à la tour mâle climée – artificiel climax d'une purification – , je vais pouvoir purger les peines présentes dans cet immense hammam circulaire. Forme femelle pour faire fi des vits et le plein de vie. Je veux sentir la vapeur sur mon cœur et la peur s'épanouir sur mon corps. Les larmes mêlées à la sueur suintante s'évaporent à tout jamais dans le nuage collectif. L'eau bouillonnante pour oublier les pieux gonflés enfoncés dans mes bas-fonds. Elles devaient être quarante à errer dans le sauna du bonheur, enclave douillette loin des mille-pattes à mille à l'heure.

Toute la vérité, rien que la vérité. Il fallait que j'entende ces mots pour comprendre enfin dans

quelle direction aller pour me débattre dans cette société désarticulée. Manuela, douce brune à la voix suave et au parfum sucré, m'a susurré : « Il faut que tu saches ce que nous vivons au Sud. Prépare-toi, jeune amie. » Elle m'a dit, en me lavant le corps meurtri de mes brûlures récentes : « Maintenant, ce sont aux sueurs des mamelons, aux torses rougissants que tu dois t'habituer. C'est à l'odeur de tes plaies enflées par la rage, à la violence des pulsions, aux rythmes de la secousse irritante de leurs sexes montés que tu dois t'habituer. C'est au sel des peaux des hommes contre ta vulve, aux matraques entre tes parois en feu, à leur rituel de passage contre ton corps qui se contracte de torpeur que tu dois... T'habituer aux mains grosses, aux mains moites, aux ongles longs et pleinsœ de crasse. Tu connaîtras les gestes qui tuent, les gestes qui suent, ceux qui transpercent. Ils sont partout, toujours par deux, toi à genoux, ils te bandent les yeux. »

Habitude mortelle à laquelle je ne pourrais jamais m'habituer. « Ils peuvent l'exiger de toi quand ils le veulent. Tu n'es pas autorisée à refuser. »

La résistance s'organise dans ces caves entre femmes. Elles sont nombreuses, très nombreuses à passer dans ces jardins de vapeur pour supporter l'horreur. Manuela m'a soumise à un examen complet. On traque la vaginite sous les parois encore brûlantes. Elles combattent la moindre faille qui pourrait nous affaiblir. Mais pour l'instant je dois me faire oublier. Pendant que les poils se hérissent et s'acharment à me traquer avec trique et matraque à la surface,

je décide de m'enfoncer dans les sous-sols au sud du Sud en attendant que le nouveau cri des femmes fasse surface. Manuela pense aussi que je dois rester là un temps, car les témoins pétrifiés peuvent être recherchés par tous les moyens et exécutés sur les quais. Je suis enceinte.

Condamnées à mort sur mes terres, le corps broyé en enfer.



### Jugement

« Dieu créa l'Homme, à son image,

Il le créa à l'image de Dieu.

Et cela fut ainsi.

Dieu vit tout ce qu'il avait fait,

Et dit que cela était très bon. »

Toulouse - Zone Nord // 8 juillet 2030

Frère Otriel : président de la Cour du Jugement avant-dernier

Frère Shamgar : temporairement avocat de la défense

Frère Baraque : directeur des services postaux postaux du canal du Midi par voie de pigeons voyageurs ainsi que des services délation exprès par voix de pigeons imprudemment, mais non impunément perdus hors du chemin de la foi

Frère Gédéon : directeur des services de rances saignements et médecin légiste en fouille au corps à corps



Frère Abimélek : historien en histoire contemporaine,  
en histoire constante due au règne de Dieu

Frère Yaïr : procureur de l'arrêt public de toute  
manifestation manifestement malsaine

Frère Jephété : traducteur attiré du titre du Livre

Frère Tola-moi-même : greffier de la Cour du Jugement  
avant-dernier

Frère Otriel : Mes frères, φοβηθεονκαιδοτεαυτωδοξα  
νοτιηλθηνηυρατησκιρσειυ σαυτου [cf. article 14.7  
de l'Apocalypse]

~~La Garce égarée comprend-elle la langue sainte de la  
non moins sainte Bible ?~~

~~(La garce égarée esquisse un mouvement de tête de  
haut en bas.)~~

Je vois qu'il est impossible pour votre sexe de  
cesser d'esquisser divers signes provocateurs  
visant l'affaiblissement de la droiture du droit des  
Hommes ! (La Garce égarée esquisse divers signes  
provocateurs visant à l'affaiblissement de la droiture  
du droit des Hommes.) Foutez-la-moi derrière la  
glace, ça me donne des haut-l'âme. Frère Shamgar,  
tu as été désigné pour assurer temporairement sa  
défense.

Frère Shamgar : Oui, justement, maître, j'avais  
quelques p'tites choses à redire à c'propos. J'ai pas  
fait l séminaire pour perdre mon temps à pérorer  
des menteries sur des nanas qu'on sait qu'y sont  
coupables. Me suis déjà tapé celle qu'on vient  
d'envoyer au trou et franchement ça m'attriste de

m'coltiner toujours le mauvais côté d'la barre.

Frère Gédéon : Qui ?

Frère Abimélek : Sœur Annie, maculée immatriculée 776879310. Membre d'un groupe de groupies de Gorki agrippées aux vieilles grippes communistes.

Frère Otriel : La ferme ! Frère Shamgar, réponds aux questions que Dieu, par l'intermédiaire de moi-même qui me prends pas pour Dieu pour autant, pose à La Garce égarée. Comprend-elle la langue sainte de la non moins sainte Bible ?

Frère Shamgar : Pardonnez-lui son ignorance, car...

Frère Gédéon : Ah pa'c'qu'y faut pardonner cette saloperie qu'a jamais fait qu'nous pourrir la vie avec sa langue trop pendue quand qu'c'est qui faudrait pas et jamais quand qu'c'est qui faut, cette vermine qui passe son temps à s'poudrer la face comme si qu'le carrelage en avait què'qu'chose à foutre d'la propreté de sa toiletteuse, ces infanticides en puissance qui nous collaient des gosses au congélo avant qu'l'accident climatique s'en charge à leur place juste parce que soi-disant les gémissements d'eux chiards crevaient leurs petits tympans fragiles ? Ça, là, ça, ça va aller au paradis ? Ça va juste aller réchauffer les honnêtes gens qui s'lèvent le matin, qui s'lavent le matin, qui s'couchent le soir, qui s'douchent le soir, eux, et pas qui s'cachent

derrière un chiotte pour exterminer leur progéniture  
ou j'eter des sortilèges aux pauv'vaches à l'État ! (Frère  
Gédéon sort son petit calepin à noter les soupçons  
d'hérésie.)

Frère Otriel : Suffit ! Frère Tola, cesse d'écrire ce qui ne  
relève pas de la condamnation !

La Garce égarée ignore donc la sainte langue de la  
non moins sainte Bible. Frère Jephété, traduction.

Frère Jephété : ΧραιογεζΔιευετρενδεζλιυιγεσχαρεστωε  
νυληευρεδεσονφυγεμεντ.

Apocalypse 14.7 [cf. article 14.7 de l'Apocalypse]

Frère Otriel : Bon. Acte d'accusation. Frère Yaïr, de  
quoi La Garce égarée est-elle coupable ?

Frère Yaïr : Intrusion inopportune dans la ville  
sainte [cf. article 131.117 du Code des croisades].  
Rédaction d'écrits atypiques et antipathiques  
ayant pour thème la ville sainte [cf. article 112.871  
du Code de la production de paperasserie ainsi  
que de sa destruction dans un cadre écologique].  
Manipulation obscène d'une bouteille de vin de  
messe [cf. article 711.312 du Code de production,  
utilisation et rentabilisation du vin de messe].

Frère Otriel : Bon, ajoutez à cela esquisse divers  
signes provocateurs visant l'affaiblissement  
de la droiture du droit des Hommes [cf. article  
277320657448 65.186833413215.3 du Code des

mœurs et coutumes réglementant les agissements féminins]. Frère Baraque, présente à l'assistance les pièces à conviction que les services postaux postaux ont amassées et accumulées afin d'acculer La Garce égarée.

Frère Baraque : Y a cinq torchons qu'elle a griffonnés dans sa taule où qu'elle raconte, j'ose pas vous l'dire, mais d'toute manière savez très bien c'que ces choses-là s'racontent entre elles just'pour s'faire passer pour des victimes alors qu'on passe not' vie à faire des efforts pour leur donner des droits, genre couvent où qu'elles peuvent voter des trucs sur l'organisation du rangement des placards, des trucs comme ça, et bref, elle raconte à sa pote dans ses torchons des trucs tordus qu'son crâne penserait quand qu'c'est sûr qu'ça pense pas trop c'genre de crâne, pas'que même à la naissance c'est tout mou et tout p'tit un crâne de 'tite fille et ça s'dév'loppe pas bien, enfin bref, elle fait comme si qu'elle pensait des trucs que les femmes qu'elles penseraient, mais penseraient sans l'savoir, voyez, des trucs du genre qu'elles aimeraient bien des fois le soir dans leur inconscient collectif, tout ça, genre nous faire sortir l'âme par le cul et...et pis aussi y a les films, ceux du pont des apôtres où elle s'la joue je fume genre libérée qu'elle bousille l'air pur qu'on s'casse le cul à sauver avec tout plein d'lois trop relous comme l'histoire de qu'y faut faire des bûchers que quand y neige pour qu'ça nettoie plus écologiquement...

Frère Gédéon : T'as un problème avec l'écologie, frère Baraque ? Tu crois pas qu'faut respecter la terre que Dieu qui l'a créée pour qu'on vive dedans très très longtemps, qu'on y vive comme qu'on voulait ou presque, juste deux trois trucs comme le jeûne, la pudeur, la décence, la politesse, la vérité, la joie, l'amour de son prochain pas trop charnellement quand même, tout ça, mais qu'on y vive très longtemps et très nombreux ? (Frère Otriel fronce ses gros sourcils, ouvre la bouche et...) OK, OK, j'écoute. (Frère Gédéon sort quand même son petit calepin à noter les soupçons d'hérésie.)

Frère Baraque : Et donc et puis plein d'aut' films, dans la réserve réservée à la messe tout ça et qu'aussi l'a lavé des draps avec l'groupe des anges qu'elle a p'têt' d'ailleurs corrompus pas'qu'y avait sœur Annie qu'était c'jour-là, enfin, la sœur Annie d'ce matin quoi, qu'on a .. pardonnée, oui, c'est ça, ben qu'elle était pas du tout comme qu'elles sont gentilles d'habitude, les anges, qu'avait pas voulu bouffer sa pomme pas'que soi-disant qu'y en avait pas assez alors que quand même on a subi une réduction d'effectifs dans les lavoirs, la vache, pas traîné l'mois dernier, et qu'on a pas réduit les pommes, mais bien sûr tout ça c'est à cause de qu'elles s'mettent à préférer s'marier les anges, parce que soi-disant qu'elles ont moins d'chances d'finir cramées, mais sûr qu'c'est vachement plus dur d'être un ange qu'd'être une femme et qu'c'est pas dit qu'ce soit c'qu'on a l'plus besoin, même si j'sais

qu'Dieu y préfère, mais qu'y préfère aussi comme que tu dis frère Baraque qu'on vive très longtemps et très beaucoup en respectant juste deux trois trucs, mais quand même j'trouve qu'les lavoirs manquent vachement d'effectifs d'puis un mois, parce que l'aut' jour j'ai du dormir plus d'deux s'maines dans des draps qu'avaient des tâches de colle que Dieu qu'il aurait pas aimé pas'qu'c'est pas propre des tâches de colle, que quand j'recollais les étiquettes des boîtes à délation, pas'qu'une 'tite maligne qu'on a pas encore trouvée avait remplacé tout par des dessins qu'j'ose pas vous dire que qu'c'était, et donc j'ai collé... (Frère Gédéon sort son petit calepin à noter les soupçons d'hérésie.) OK, OK, j'ai rien collé, mais quand même j'trouve qu'c'est pas l'boulot du chef de service d'coller des étiquettes que j'sais pas pourquoi qu'on d'mande pas aux honnêtes gens d'vérifier, genre vigilance voisins, qu'les étiquettes soient propres, tout ça...

Frère Otriel : Bon, Frère Yaïr, ajoute ça aux chefs d'accusation.

Frère Yaïr : Les étiquettes ?

Frère Otriel : Oui, les étiquettes [cf. article 123.854 du Code de promotion de la vigilance voisins]. Et puis la cigarette aussi [cf. article 185.153 du Code de non-destruction de ses atomes en de succinctes succions suicidaires]. C'est tout ?

Frère Otriel : Je déclare la Garce égarée coupable. Yaïr, réquisitoire.

Frère Yaïr : ειτσαικματωσιανεισαικμαλωσιανυπα  
γειειτισενμαχαιρηαποκτανθηναιαυτοενμαχαιρν  
αποκταινθηναιοδεεστινηυπομονηκαιηπιστιτων.  
Apocalypse 13.10 [cf. article 13.10 de l'Apocalypse].

Frère Jephthé : Θυιεστδεστινλαχαπτιπιτιραενχα  
πιπιτιΘυιεστδεστινπριρπαρλεγλαιπεριραπαρ  
λεγλαιπεΧεστληευρεδελαπερσπρανχεετδελαφ  
οισαιντε. Apocalypse 13.10 [cf. article 13.10 de  
l'Apocalypse]

Frère Otriel : Frère Baraque, verdict

Frère Baraque : αποδοτεταδιπλακαταιαεργααυτη  
σοσαεδοζασεναυτηνκαιπενθοσοτισχυροσκυριδ  
οσοθεοσοκινασαυτην. Apocalypse 18.7 [cf. article  
18.7 de l'Apocalypse].

Frère Jephthé : Payezladesapropremonnaie  
vendezluidoublecequ'elleafaitautantelles'est  
compludanslagloireetleluxeaautantrendezluid  
tourmentsetededeuilscarpuissantestleseigneur  
Dieuqui l'ajugée. Apocalypse 18.7 [cf. article 18.7 de  
l'Apocalypse].

Frère Otriel : L'audience est levée ! Collation, mes  
frères. As-tu quelque chose à dire, perverse spécimen  
du sexe féminin ?

La Garce égarée : ουραιαυτωνομοιοιοφεσινεχου  
σαικεφαλασκαιεναυταισαδικουσιν. Apocalypse  
3.13. « Leurs queues ressemblent à des serpents. Elles  
ont des têtes, et par là, peuvent nuire. » Apocalypse  
3.13.



### **La glace de l'écluse**

Toulouse - Zone Nord // 23 juillet 2030 // L.V. à F.G.

Voilà, hier, que j'allais, avec quelques camarades, inspecter les tiroirs du tribunal. L'une des nôtres, Annie, dont il est parfois question dans le journal ci-joint, s'est fait foutre en l'air sans qu'on comprenne trop bien ce qui avait merdé. On avait tout calculé, pourtant. Tout sauf ce stade, ce simple stade dans la souffrance où le meilleur plan, la meilleure organisation du monde deviennent risibles.

Imaginez qu'on n'a pas fait le tri, qu'on a embarqué le tiroir du 9 juillet et qu'on a décarré. Ici, il ne fait pas bon s'attarder dehors si on veut pas attraper la crève. Dans la liasse de paperasse, j'ai trouvé le journal et le procès-verbal qu'Eugénie vous a remis. Les Zonardes du Sud nous avaient prévenues de votre débarquement. Sans doute n'est-il pas étranger à l'arrivée de N.H. dans la zone Nord. Vos mémoires s'emboîtent et je sais combien il est difficile de vivre enfouis sous les pièces d'un puzzle, incapables de le recomposer. Je ne voulais pas qu'une pièce manquante rende la reconstitution plus impossible



encore. Passer d'une zone à l'autre n'a rien de simple. Faut faire la Marie-Piqu' rempart quelque temps, s'acoquiner avec les branleurs des miradors. Peut-être qu'elle voudra rester dans la zone Sud, peut-être qu'elle ne voudra pas rejouer la paillasse à soldats pour revenir dans un monde où on fait pas grand-chose d'autre que crever à petit feu, peut-être que la zone Sud a des allures paradisiaques pour quelqu'un de chez nous.

Je suis née ici, vous savez. Dans ce monde où les nanas sont catiches, oies blanches ou porte-chiourme. Dans ce monde où nos voisins nous pistent dès qu'on fout le pif dehors. Dans ce monde où tu gèles, où tu brûles, parce que ton curé, ton mari, ton amant, ton patron, ton père, parfois ta mère, ta copine ou ta sœur, ont leur petite idée sur ce qui est bien, ce qui est raisonnable, ce qui est correct, ce qui est rationnel, ce qui est utile. Pour peu que cette petite idée prenne des allures de grande vérité et tu finis au bûcher.

J'ai assisté à l'exécution de N.H. Garce égarée 72642682. Je m'en souviens parce que dans l'acte d'accusation était mentionnée l'histoire des étiquettes. Étiquettes que nous avons recollées quelques semaines auparavant avec des vieilles pages de BD retrouvées au fond d'un coffre réchappé je ne sais comment de la catastrophe climatique et des autodafés. Cette condamnée, j'ai cru que c'était Annie, j'ai cru qu'elle avait craché le morceau sur ça, et sur le reste. Elle n'a rien dit, comme j'ai pu le lire dans les comptes rendus. Je voulais comprendre

pourquoi l'infiltration avait foiré. Je ne sais pas si j'ai compris. Je ne sais pas s'il y a grand-chose à comprendre de tout ça. On a simplement dû trouver une autre planque et bâtir un autre plan d'attaque, qui prend l'eau de toute part maintenant qu'on se les gèle dans la carcasse d'une péniche prise dans la glace de l'écluse. Dix-huit ans qu'elle n'a pas bougé. Elle a été stoppée net dans son élan, dans sa fuite loin de Toulouse - Zone Nord, le jour du cataclysme. Je sais qu'aux premiers signes de dégel elle repartira. Quand nous serons l'origine du monde. Quand chaque chose n'aura plus à être à sa place. Quand nous serons à la barre. Ce soir-là. Nous pousserons le guindeau. Nous remonterons l'ancre des profondeurs. Jusqu'à la mer, jusqu'au plus profond de la mer, nous larguerons les amarres de notre galère et ce sera notre tour de bouffer du pain rouge.



### **V comme tout faire valdinguer**

Toulouse - Zone Sud // 28 août 2030 // F.G.

Difficile d'écrire depuis ma retraite forcée dans les sous-sols de la liberté. Engagée dans la résistance, je dois rester mobilisée et n'ai plus de temps pour témoigner. Je ne suis plus seule et je peux me confier désormais. Partager l'essence de la substance des opprimées.

D'autres avortent dans nos sous-sols. Chaque jour, je leur tiens la main. Vaillantes âmes chargées de

la trace d'une pulsion non partagée. Avorter dans nos caves est un acte de courage. Les moyens sont petits pour un grand pas. J'ai décidé de grossir avec cet enfant au-dedans de moi. Pas l'ombre de leur usine à reproduire sur ma peau, mais l'âme perdue et dévolue dans la libération du Sud, mes nouvelles entrailles. Cet enfant qui est là. L'enfant de la libération qui gonfle.

Ma motivation vitale s'est ravivée récemment lors de la réception du courrier du déchirement. Une femme, sauveuse de mémoire, m'a donné force de vie en m'envoyant la missive mortuaire. Mon amie, ma double sacrifiée au Nord, a été assassinée dans le voyage. Tuée par d'autres chiens, et je verse une larme. Cet enfant, c'est la vie contre leur échafaud. L'enfant du mystère sans père et dix millions de mères. La liberté. La beauté de mon ventre enflé pour remplir le vide. Vidée de la perte d'un bout de moi, ma chair va renaître et je le fais pour toi.

Sur le front, les actions s'intensifient. Je dirige une équipe du bout de mon ventre, le QG des mamelles pointant vers la justice. Nous sommes des centaines à nous organiser, à nous terrer dans la clandestinité pour changer leurs règles destinées à nous faire taire, à nous obliger à la maternité. Les combats ont grandi. Je ne suis pas remontée là-haut depuis longtemps pour protéger le petit être qui m'habite. Mais je sais que nous sommes au bord de la guerre civile opposant pour l'instant femmes et hommes. C'est le début de notre Histoire.



## Épilogue

### Des animâles aux félinines

Dernier discours de F.G. à l'assemblée populaire de la Toulouse ZLF, quelques heures avant sa mort, le 10 mars 2031.

La plupart des hommes, jusqu'aux camarades ayant libéré Toulouse à nos côtés, se plaisent à dire qu'ils ne peuvent comprendre « ce que vivent les femmes », « ce que sentent les femmes », ou « ce que pensent les femmes ». Nous ne les remercierons jamais assez de nous laisser ainsi nous occuper de nos propres affaires, même si cela revient souvent à nous laisser nous débattre seules tandis qu'ils admirent leurs larges torsos musclés en déconstruction dans le miroir que nous venons de récurer. Encore une fois reléguées au sale boulot. Animal domestique et stiqué mais qui n'astique plus les manches à la chaîne. Apprendre à briquer nous aura au moins permis de nettoyer un peu notre zone de la honte qui tache.

Pourtant, parmi les plus beaux spécimens de phallo-fascistes, certains n'ont pas eu peur de se demander ce que pensent les femmes, d'analyser leurs actes comme ils pouvaient, se retrouvant parfois proches d'un semblant de vérité. Au moins ont-ils le mérite de s'être posé la question. Ainsi, Lope De Vega, dans

un élan de superbe, écrivit que le caractère de la femme, sans exception, se meut sur deux pôles : l'amour et la vengeance. À ceci près que le caractère de l'homme n'est sans doute pas si éloigné. À ceci près que la vengeance n'est rien de plus que l'arme de l'opprimée quand la justice lui est inaccessible. À ceci près que l'amour d'une femme pour un homme la conduit le plus souvent au servage, tandis qu'en sens inverse il ouvre une voie royale au plaisir et à la liberté. À ceci près, certes. Mais passons ces détails.

Dans la lutte pour la libération de Toulouse, ce que les femmes ont cherché, ce n'est pas la liberté, l'égalité ou la fraternité. Laissons ces concepts aux hommes, puisqu'ils se glorifient tant d'en être les géniteurs. Aujourd'hui encore, dans les assemblées et les procès populaires qui tentent vaillamment de tourner cette page de l'histoire de Toulouse, ils réclament à cor et à cri une soi-disant « justice plus juste » que celle de nos anciens oppresseurs. Accoucher d'un monde meilleur à partir de cela ne sera pas facile, mais après tout à chacun son tour de subir les douleurs de l'enfantement. Nous, femmes, avons d'autres affaires à régler, et nous n'attendrons pas qu'on invente la « Justice » pour cela. Nous avons d'autres armes, dans notre « caractère », et qu'importe si vous nous trouvez les êtres les plus barbares qui soit, en vengeance comme en amour.

Dans chaque zone de Toulouse, il y a quelques

mois encore, les femmes étaient brûlées. Violées. Abattues, et pas même en plein vol, non. La plupart ne faisaient que ramper. Pauvres chiennes malades pour qui certains ont dit « avoir évité d'endurer de plus longues souffrances », comme au procès du 9 mars 2031 qui condamna à mort neufs inculpés de l'ex-zone Nord pour l'assassinat de N.H. Aujourd'hui, des voix s'élèvent parmi nous pour réclamer la « clémence », jugeant barbares les condamnations à mort des tribunaux populaires. Soit.

Nous n'avons pas eu le luxe d'apprendre à nous conduire en êtres civilisés. Nous avons toujours grandi dans le règne animâle. Malheur, aujourd'hui, la bête à poil a muté en féline et le mâle dominant a changé de camp. Mais rassurez-vous, camarades, nous apprendrons. Nous apprendrons à notre manière, et laissez-moi vous dire d'avance que nous n'avons pas besoin de vos conseils civilisés pour cela. La prison à vie que vous réclamez à cor et à cri comme marque d'humanité est tout aussi barbare que l'exécution. Vous souhaitez que la mort à petit feu remplace les grands bûchers ? Soit. Nous sommes prêtes à vous suivre, tant que nous avons notre vengeance. Car c'est bien de cela qu'il s'agit pour nous, qui n'avons pas la décence de nous draper derrière ce ridicule mot de justice. Nous sommes prêtes à vous suivre, camarades, mais ne voyez pas dans la commutation de la peine de mort en prison à vie un pas vers « l'humanité ». Un tribunal populaire reste un tribunal, et les condamnations qu'il rend

restent une vengeance. C'est tout ce que nous avons pour nous à présent. Le jour où nous n'aurons plus besoin de tribunaux, parce que l'oppression qui fait de nous des êtres emplis d'un désir inassouvi de vengeance aura disparu, alors j'accepterai de parler de justice. Mais il faut plus que quelques mois pour cela.

Aujourd'hui, tuez vos oppresseurs avec la conscience tranquille si cela vous permet de dormir mieux. Rendez la vengeance comme il vous plaira. Commuez en prison à perpétuité la peine des neuf assassins de N.H. Mais je veux qu'ils sachent que c'est la femme qui les a condamnés, puisque sa vengeance est perdue s'ils ignorent en mourant que c'est elle qui les tue.

Bande de zonardes, et si nous déclarions au Nord, au Sud, la brèche ouverte d'une voie de guérison ! Une nouvelle ère : révolution des corps F pourris pour la patrie. À nous de larguer le loup dans le poulailler. Lune pleine après sa complète rotation en révolution, c'est le réveil des louves en résistance pour chasser les chiens à poils piquants et les pieux matous taillés en croix. L'animal boiteux libération avance sur ces quatre pattes fièrement sur la voie de la guérison. Aaouhh !

Mais après avoir dit stop aux actes barbares de léchage de cul intempestifs des H, je ne vais pas vous servir une soupe à coup de langue de bois qui

tape dur. Le chemin est long avant de pouvoir enfin dormir sans l'ex-encore-la-peur au nombril de se faire éventrer par une longue lame gluante. Juste en voie de guérison.

Ni sauveteuse, ni joujou en forme d'icône, je viens ici pour aider moi aussi à recoudre l'entaille qui sépare les fronts de libération Nord et Sud. Le fil liant les femmes entre elles est long. Ma laine à moi est rougeâtre et imbibée de tout le sang. Ça prendra du temps pour que les plaies cicatrisent et qu'une nouvelle éclipse vienne mêler l'obscur gelant aux rayons tuants. L'équilibre brutal et inconnu n'apparaît qu'en rêve. Mais faisons ce rêve de pénétration multiple et désirée : nuit et jour, ombre et éclat, parois molles en épaves par la sueur et tétons gelés en pic à glace par la noirceur. Mêlons nos corps sans humeurs toxiques et sans crachat au bout du gland. Union des femmes entrecroisées aux autres femmes, des hommes entrelacés par le bout de la bite aux autres hommes, secouez-le tout encore et encore. Plus de souvenirs de l'homme et de la femme d'avant, mais plus que des traîne-savates qui gueulent avec plaisir au nom du désir d'être là, en mutation.

Après le rêve, la libération n'est pas qu'une bouffée d'air pur vivifiant. Elle ramène avec elle toute la puanteur des temps passés encore vivement présents. En voie de guérison, nous sommes encore à demi prisonnières de ces douleurs toutes fraîches.



D'opprimées à justicières, il n'y a qu'un pas. Après des années d'immobilisme, pétrifiées sous leur joug vertical, malgré le vertige, nous avons fait le pas. Et voilà que nous découvrons dans la foulée qu'après avoir coupé la queue de la tête il faut réapprendre à marcher sans ramper. Car après s'être mises avec force debout pleines de courbatures, le second pas, un doigt du pied crispé devant l'autre, n'est pas aussi simple. Au moment précis d'une renaissance, il faut tout reconstruire sur le dos abattu du mâle dont on se méfie, chargées de vengeance vaginale essentielle. Et pourtant, nous n'avons pas fait le choix de l'exterminer, le mâle. Plutôt le mettre au pas et nous réinventer un monde praticable. La marche est fragile, mais elle a commencé. Il est temps que viennent les temps de la réinvention. C'est la fin de la transition. Les pupilles face au ciel et le reste de l'univers, le papillon de la révolution doit s'épanouir dans le clair-obscur de ces temps de punition. Au début de la guérison, j'accouche d'un enfant et de l'idée d'un monde débarrassé de toute oppression. Et quelle violence, l'extraction de soi d'un nouveau bout de nous. Un mal de chien, mais pas un mâle pour te voler ta liberté de l'aimer, le voir grandir toujours en toi et puis sans toi.

J'ai peur, je crie, je pleure, j'ai envie.

**Fanny Gayard et Naïma Hammami**

## ANAMNÈSE SOCIALE

10 h 59, 0,75 mg d'alprazolam, famille des benzodiazépines, 3/4 de la pastille quadrisécable bleu pastel, reconnue pour ses propriétés anxiolytiques et anticonvulsantes, effets secondaires constatés : dissociation, dépersonnalisation et déréalisation.

L'infirmière me tend le petit cocktail de bleuets du matin. Elle m'offre le plus formaté des sourires et me lance un « on ouvre grand la boîte à bonbons ! ». Alliant le geste à la parole, l'insipide sourire de cette aseptisée bonne femme se transforme en un gargantuesque décrochement de mâchoire accompagné d'un guttural « aaaahhhh » sans fin... Et moi, des tréfonds de mon crâne défoncé et des restes embrumés de ce qui dut être une conscience, m'imaginant refermer rageusement la boîte à bonbons sur les doigts potelés. Mais, de la rage, je n'en ai plus que l'aspect, long filet de bave épais et yeux révulsés. De la rage, j'en ai perdu les attributs,

mâchoire béante et tête tombante.

Le picotement à la base de la nuque et la sensation d'une chute soudaine dans le fond du lit sont devenus des sensations routinières, celles du corps capitulant face aux vapeurs neurotropes, l'esprit s'enfonce dans cette épave qui ne dérivera plus, amarrée de toutes parts, tuyau dans la bite, l'artère et le pif.

Aussi loin que puissent s'aventurer mes souvenirs, les barbituriques, neuroleptiques, anxiolytiques et autres bêtabloquants ont toujours fait partie de ma vie. Dès l'âge de 8 ans, confronté à mes multiples « égarements rêveurs », comprenez trouble de déficit de l'attention, mes parents, sur les conseils d'un soucieux pédopsychiatre, m'offrirent un assortiment de dopamine, adrénaline et noradrénaline. Si les résultats furent probants sur le plan cognitif, ils développèrent chez moi un sentiment exacerbé de colère et de frustration qui se traduisit par de violents accès capricieux. Ainsi, si, malgré toute l'attention dont j'étais désormais chimiquement capable, je ne trouvais pas les réponses aux questions qui m'étaient posées, je devenais angoissé, nerveux, agité et parfois violent. Le défaut de régulation fut rapidement corrigé à grand renfort de méthylphénidate, traitement générique de l'hyperactivité infantile, moule à enfant sage.

Plus tard encore, à l'adolescence, je sentis s'imposer

à moi un sentiment terrible.

Il me semblait qu'à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle la connerie humaine avait pris une ampleur endémique. Non pas que les 365 000 jours précédents laissèrent présager des lendemains chantants, mais il paraît aujourd'hui évident que quand l'imaginaire collectif vint se substituer à la mémoire collective un point de non-retour fut franchi. Et cet imaginaire, je vous l'écris comme je vous l'aurais dit à l'époque (et à cette époque je puais souvent de la gueule), ne sentait que l'after-shave, le tableau de bord en bois exotique, l'encens ecclésiastique, le cuir italien et la lacrymogène vomitive. Le tout embaumant un filet de putréfaction dû aux escarres d'une lassitude générale qui s'était installée en chacun de nous, car nous ne pouvions que nous imprégner du seul dogme qui se lisait de bas en haut de l'échelle sociale et visait vers ça : avoir pour être.

Assailli par ce sentiment d'être rétif à un monde qui me le rendait bien, je me lançais dans une tentative d'automédication à base de psychotropes cannabiques et de neurotropes éthyliques. Puis, tandis que je prenais définitivement conscience de la distance qui s'opérait entre le système et moi, j'en vins à expérimenter d'autres fuites chimiques que beaucoup considéreraient comme plus sérieuses.

Mais lorsqu'en 2020 les régulations neuroendocriniennes sortirent de la sphère privée pour entrer

dans le domaine de la santé publique, elles devinrent sujettes à un contrôle médical systématique et régulier, et ce afin de « lutter efficacement en amont » contre les déviances sexuelles, les comportements asociaux et les troubles de la consommation ; et inéluctablement mon cas fit l'objet d'une « remise aux normes » des dites fonctions régulatrices. Pour m'y aider, on m'orienta vers le subutex et la méthadone, qui devaient « m'accompagner vers la liberté ». Comme quoi, si je ne croyais pas au système, lui semblait s'acharner à croire en moi... Tant et si bien que l'on m'inscrivit à cette occasion au fameux PPRS ou programme péremptoire de réhabilitation sociale, sous la tutelle du psychosociologue clinicien émérite M. Blandino. Si aujourd'hui, alors qu'un tiers de la population suit ce programme et que donc tout un chacun sait de quoi il en retourne, à l'époque, l'idée semblait à tous novatrice et pertinente. Je suivis alors scrupuleusement le programme de réinsertion en dix points. Après avoir consciencieusement rempli les neuf premières étapes, consistant globalement à démontrer patriotisme, sens du devoir, bonnes mœurs, respect civique, hétérosexualité, solidarité orientée, délation citoyenne, vote et productivité, j'ai bêtement buté sur la dixième. Tout ça parce que devant le recruteur du Consortium armé pour la paix je me suis questionné à haute voix sur la pertinence de l'expérience, me demandant naïvement si tuer pour la paix c'était pas un peu antinomique, genre comme se branler pour garder sa virginité. Cet acte d'insubordination et d'irrespect gravissime

me coûta un engagement volontaire pour une durée de cinq ans. Deux mois de classes et les cinquante-huit suivants en vadrouille. Alors, ce fut l'Amérique du Sud, les ignobles dictateurs communistes et leurs factions, leur mazout, leurs opiacés à la coca et son sevrage au laudanum. Puis le Moyen-Orient, les ignobles mollahs et leurs djihadistes, leur mazout, leurs opiacés au pavot et son sevrage au laudanum. Et régulièrement, comme une évidence, le bromure de potassium pour entraver les encombrants problèmes érectiles et libidineux du matin, le Tercian pour palier aux états d'angoisses psychotiques du soir, les amphétamines pour « regarder le diable dans les yeux sans trembler », comme nous le hurlait l'instructeur. Et je ne m'attarderai pas sur les cachetons estampillés secret-défense que nous prenions d'une main tout en signant des formulaires de « non-divulgations » et de « non-poursuites en cas d'effets secondaires » de l'autre.

Puis un jour, le bout... Alors qu'on se croit perdu dans des limbes éthérés à l'ultraviolence évidente, qu'on ne sait plus trop si on est là depuis six mois ou six ans, on vient vous chercher, on vous pince le lobe de l'oreille, on vous remercie et on vous congédie. C'est la quille. Mais le fait est que le retour à la vie civile n'est jamais une chose facile. L'agoraphobie, l'inadaptation, la paranoïa, les troubles obsessionnels compulsifs, l'état de manque, les insomnies ou les crises de rage. Pour m'aider à surmonter ces peurs, M. Blandino me prescrivit un

bouquet d'anxiolytiques « pour faire face », mais aussi des dérivés morphiniques « pour supporter », rapport à quelques éclats d'obus fichés de part et d'autre de mon squelette. Puis, par la force des choses, je finis par retrouver mes bouteilles et mes spliffs, au demeurant probablement mes meilleurs anxio et somni...

En octobre 2029, il y a de ça un an, alors que je retournais pour la huitième fois en internement, la nation, elle, se glorifiait dans l'allégresse. Se réjouissant à la face du reste du monde de la disparition du système judiciaire tel que nous le connaissions jusqu'alors. Si cela avait pu émouvoir ma sensibilité, depuis longtemps refoulée, d'anarchiste, je n'avais que trop conscience de la vérité latente qui se cachait derrière ce changement patent.

Aux RG succéderont des voisins consciencieux.

Aux condés, des docteurs.

Aux paniers à salade, des ambulances.

Aux menottes, des piquouzes.

Aux juges, des diagnosticiens.

Aux peines, des prescriptions.

Aux matons, des infirmiers.

Aux bourreaux, des pharmacos.

Aux déviants, des patients.

Aux chaises électriques, des électrochocs.

Aux cachots, des cachetons.

Aux mecs en bleus, des mecs en blanc.

11 h 5, j'écrase et j'encaisse. Rumine un passé trouble

et lie ce dont je me souviens à ce dont je crois me souvenir. Mastique un présent embrumé dans des schémas perceptifs falsifiés. Mords un futur qui se dessine avec des contours encore plus incertains.

Mais par contre, ce que je sais est d'une certitude toute limpide. C'est que d'une minute à l'autre M. Blandino va débouler ici avec son air vindicatif du matin, celui qui sous-entend de « nécessaires mesures drastiques ». Si je le sais, c'est qu'il m'en a fait la promesse hier. Et du haut de toute sa condescendance bienveillante, quand M. Blandino promet, M. Blandino fait. Et ce que je sais aussi, c'est qu'il doit m'en vouloir. Parce qu'hier, tandis que j'écoutais le sempiternel flot ininterrompu de conseils moralistes, de mises en garde, et que je l'observais, lui, l'air grave, gratter une énième ordonnance, il s'est passé quelque chose. Au-delà de tout ce que je pensais contrôlable et rationnel en moi, je me suis senti submergé par un sentiment terrible. Libération abusive d'adrénaline et d'endorphine, arythmie, hyperventilation, contraction au niveau du plexus solaire, spasme incontrôlable dans les membres inférieurs, ongles plantés dans les paumes et d'épaisses gouttes de sueur dans la nuque.

Lui, il ne détourna pas le regard de sa feuille, lui, il ne se tut pas, et lui, il ne vit donc pas la biochimie de la colère furieuse qui envahissait son interlocuteur.

Moi : black-out...



Je ne repris mes esprits que plus tard, quand, enserré et empoigné par trois mastodontes en blouse blanche, une piquouze vide de diazépam planté dans le cul commençait à faire son effet. Face à moi, M. Blandino, la gueule en sang et les yeux révoltés de haine, se dirigeait vers la sortie en proférant d'incompréhensibles menaces.

11 h 6, résonne le bruit de pas décidé et volontaire qui s'approche de ma chambre.

Les murs de la chambre 1032, amas de béton et d'acier, sont ceux de ma prison. Mon corps, extension de chair inerte à mon être, est aussi devenu une prison. Comme de parfaits petits soldats, les toxines légitimes convoyées dans mes veines agissent comme d'un commun accord avec les surveillants infirmiers qui arpentent les couloirs. Coupé de « l'ailleurs », je ne me rattache aujourd'hui qu'à l'ultime satisfaction de savoir qu'il restera en moi-même une dernière zone d'autonomie et de liberté. Que seules mes propres productions endocriniennes y dirigeront mes pensées et que seuls mes « égarements rêveurs » tendront à les inspirer.

### **Fascisme ordinaire**

Richard B. déglutissait avec difficulté les kilomètres bouchonnés du périph extérieur.

Comme chaque matin, Richard B. s'était levé aux aurores et comme chaque matin avait entamé sa journée par une série de pompes, abdos, genuflexions et autres tensions extensions. Si nous sommes ce que nos corps sont, Richard B. était un athlétique quadra à la musculature volontaire. Corps sculpté jour après jour à grands coups d'exercices drastiques. Une ligne abdominale bien tracée, des pectoraux volontaires et des biceps saillants qu'il se plaisait à enduire d'une huile cuivrée pour en souligner la perfection. Et, quotidiennement, il s'octroyait ce petit rituel d'autosatisfaction qui consistait à contempler dans la glace de la salle de bain ce véhicule si durement travaillé. « Nous sommes le fruit de notre labeur », pensait-il alors en s'attardant sur le reflet du galbe de son fessier. Puis, comme chaque jour, Richard B. saccagea la sérénité du silence matinal par le vrombissement de son mixer. Deux œufs, deux carottes, un poireau et un demi-litre de jus d'orange. Car si nous sommes ce que nous mangeons, Richard B. était un puits intarissable de vitamines B2 pour le teint et le transit, de vitamine K pour ses qualités antioxydantes et cardiovasculaires, de vitamines E pour ses vertus antiviellissement et de vitamines C pour conserver cette énergie qui l'avait hissé avec assurance dans les hautes sphères de la société. Richard B. était un homme bien de sa personne.

Puis, comme chaque matin, Richard B. alluma le téléviseur, et, comme chaque matin, il contempla avec désarroi les informations qui lui étaient

rapportées. Il voyait alors croître impunément ces ennemis intérieurs, asociaux, toxicos, gauchos, clandos, proxos, psychos et autres déglinguos qui salissaient impunément cette si charitable nation qui les avait choyés et assistés autant qu'elle le pouvait. Mais il savait que ce désarroi, après être devenu colère, après être devenu pitié, devenait compassion. Et que de cette compassion il tirerait une énergie salvatrice pour changer cet état de fait. Richard B. souriait alors avec détermination et flegme à la face de toute cette décadence. Car si nous sommes ce que nous pensons, Richard B. était un esthète de la nation, un inébranlable pilier de la communauté qui combattait toujours avec ferveur la médiocrité de ce monde. Puis, comme chaque jour, Richard B. éteignit le téléviseur pour se réfugier dans son bureau et révérier consciencieusement, un à un, les dossiers qu'il avait préparés la veille. Chaque dossier rangé par ordre alphanumérique portait des gommettes de couleurs lui rappelant l'urgence qu'il devait accorder à chacun. Car, si nous sommes ce que nous faisons, Richard B. était un ascète stoïque, homme avisé et méticuleux pour qui l'organisation de l'espace et du temps était une forme d'accomplissement en soi.

Richard B. était un homme bien dans sa tête. Puis, comme chaque matin, après avoir entretenu son corps extérieur et son for intérieur, Richard B. se dirigea vers le dressing et, comme chaque matin, il enfila un costume sur mesure fait d'un de ces tissages dont seuls les Italiens ont le secret,

se sangla d'une cravate bien à la mode et chaussa un cuir exotique.

Car, si nous sommes ce que nous paraissions, Richard B. était un « poing de fer dans un gant de velours », adage qui était devenu une véritable logique de vie pour cet homme qui se voulait à la fois charitable et ferme. La rigueur vestimentaire évoquait la droiture d'esprit et l'eau de Cologne musquée rappelait l'esprit sauvage, mais dompté qu'il voulait être le sien. Puis, comme chaque jour, Richard B. s'assit au volant de son imposante voiture et prit sa place dans le flot ininterrompu d'acier gris métallisé qui déboulait sur les boulevards.

Richard B. était un homme bien de son temps.

Le périph se décongestionnait, ce qui rassura grandement Richard B., pour qui la ponctualité était la politesse des rois, et, à n'en pas douter, Richard B. était un petit roi. Il se détendit. Mais il se crispa soudainement à nouveau quand, dans une manœuvre de dépassement, son regard plongea dans le rétroviseur et qu'il y croisa le reflet de son visage tuméfié. La veille, l'un de ces patients incurables dont il s'occupait pourtant avec une attention toute paternelle l'avait violemment pris à partie. L'ingratitude, Richard B. le savait, était probablement le pire des maux de ce temps. Tous ces chiens errants essayant de mordre la main protectrice et attentionnée qui leur était tendue...

Richard B. prit une inspiration calme et glissa son regard un peu plus loin sur le fauteuil passager où était déposée une enveloppe officielle qu'il avait reçue la semaine précédente. La seule vue de cette missive le rassura. Il sourit et songea alors qu'il n'y avait pas de hasard, pas de problème sans solution, et que les épreuves que l'on rencontre dans nos existences sont liées à un dessein plus grand. Ces réflexions philosophico-théologiques lui accaparèrent l'esprit durant la fin du voyage.

10 h 59, Richard B. gara la voiture devant l'hôpital, saisit la lettre passagère et la relut une dernière fois, ultime rituel de vérification de cette matinée. Elle était écrite dans un ton oscillant entre le cordial, le cérémonieux et l'administratif ; toute la corporation des psychosociologues cliniciens s'exprime au travers de ces mots. Richard Blandino, avec fierté et nostalgie, se rappelait les heures de formation qu'il avait passées à soigneusement inciser des paupières de cadavres pour tenter d'enfoncer des aiguilles d'acier dans les lobes orbitaires dénudés. L'altération de la substance blanche d'un lobe cérébral est une opération des plus délicates. Mais désormais, donc, reconnu par ses pairs et recevant officiellement leur plus haute marque de confiance, M. Richard Blandino était habilité à pratiquer l'art médical de la lobotomie transorbitale sur sujet vivant.

Quelques minutes plus tard, s'appêtant à pénétrer dans la chambre 1032, Richard B. se dit en lui-même : « Le succès est le seul juge ici-bas de ce qui est bon

et mauvais », une citation héritée de son père, mais dont il avait oublié l'origine...

**Hopi**



## LES RIVES CHANTENT PAR RICOCHET

Depuis les franges muettes de la grosse bourgade assoupie où j'ai entrepris de vivre désormais, nous nous efforçons de maintenir, jusque dans de brefs sommeils, nos esprits en alerte. Les printemps reviennent sous les averses. Nous les estimons parfois programmés, dans le jaillissement concerté de fleurettes au bord des talus. À ceux à qui leur pouvoir d'achat millimétré ne permet plus de hanter les jardineries, le désordre faussement échevelé de cette nature sous contrôle veut faire oublier qu'elle est désormais tout à fait hors de leur portée. Les bons d'évasion ne sont plus distribués qu'avec une extrême parcimonie, aux plus méritants, parmi lesquels nous savons bien que les gens de notre espèce n'ont aucune chance de figurer. Il y a beau temps que nous le savons, vieillards irrévérenciaux que nous sommes.



Certains voudraient faire croire – on l’entend depuis le début de ce siècle – que dans le choix d’une matière pour un vêtement, d’un emballage pour quelque chose à consommer, d’un mets ou d’une boisson, il y aurait encore une résistance. Cela fait sourire certains d’entre nous. Nous nous sommes rassemblés parfois pour crier ensemble, comme nous le faisons alors, assez nombreux pour le faire, sinon pour être entendus. Il y avait de la lassitude jusque chez les jeunes gens aux visages frais, comme soufflés par la nourriture industrielle mais fortement protéinée qu’on leur servait dans leur cantine, qui tous nous dominaient de leur stature et de leurs uniformes caparaçonnés, dans la façon dont ils ajustaient leurs coups à notre égard. Quand, après avoir tenté en vain de tromper leur vigilance, dans l’envahissement d’un quai de gare, le refus de l’implantation d’une plateforme géante de consommation, d’un tracé de ligne à haute vitesse..., nous levions vers eux la lassitude vindicative de nos regards, eux conservaient une impersonnalité magnanime dans cette distribution. Peut-être s’estimaient-ils déclassés, à ne réprimer que quelques protestataires vieillissants, pour des motifs très certainement obscurs et qu’aucun n’aurait cherché à connaître.

Un romancier du Continent, écrivant jadis au plus jeune de sa fratrie<sup>1</sup>, l’avait noté : l’entrée des pays occidentaux dans un âge protoautoritaire ne datait

<sup>1</sup> NGANANG (Patrice), qui s’adressait à un jeune frère dans *La République de l’imagination*, Vents d’ailleurs, 2009.

pas d'hier, et n'était jamais demeurée dans les esprits, en fait de démocratie, que la trace, peut-être à tout jamais fugace, d'un possible dérobé.

Le mur de la résidence n'est distant que de quelques dizaines de centimètres de ma fenêtre. Parfois, un rai de lumière sur un tesson se réfracte sur la cloison du living. La veuve maussade qui habite dans le troisième pavillon vient d'arracher les volutes de jasmin étoilé qui, estime-t-elle, gênaient son passage. Elles gisent dans la poussière au pied du mur. J'irai tout à l'heure les ramasser. Les gardiens sont très sourcilleux sur ces aspects. Ce qui dépare la résidence peut conduire les récalcitrants à l'exclusion. À mon âge, je ne saurais trop où aller. J'ai encore la chance de pouvoir habiter là, à la fois seule et entourée, derrière ces hauts murs. Parfois, au mois de juin, des senteurs de maquis arrivent jusqu'aux deux-pièces où je me tiens. Parfois même j'entends le grondement des vagues. D'autres sont restés en ville, dans des barres grises où les gardent des jeunes femmes débonnaires, originaires du Continent.

Derrière le mur, la nuit, j'entends parfois son pas. Comme beaucoup de personnes de mon âge, je dors désormais fort peu. Je guette le crissement des grillons, tant qu'il y en a encore. J'imagine, ailleurs, les crapauds-buffles tapis dans l'ombre. Sous les pierres, de minuscules reptiles reconstituent leurs forces. Les chats du voisinage, aussi agiles qu'ils

soient, ne peuvent franchir les hauts murs de la résidence, tout hérissés de tessons et de barbelés. Ils sont d'ailleurs peu nombreux. On n'aime guère ces animaux dans les parages, on n'aime pas, dans notre monde, les animaux qu'on ne peut dresser : certaines de mes voisines ont adopté de petits chiens, à qui elles s'adressent à voix forte dans le silence de l'après-sieste. Elles appliquent les préceptes de la chaîne de télévision spécialement dédiée, diffusée depuis l'écran plat incrusté dans le mur de la cuisine. Pour les recettes culinaires, tout un bouquet est disponible. Il y a des alertes stridentes, pour celles qui oublieraient l'heure de préparer à dîner. Dans les maisonnettes réservées aux couples, à l'intention de monsieur, un écran spécial diffuse le sport. Nous nous sommes mis d'accord pour interrompre la diffusion là où nous nous réunissons. Il est plus difficile de couper à la pratique, obligatoire et quotidienne, des serious games. Nous nous plions à la chose en milieu de matinée. Nous préférons faire ça à plusieurs. Les scénarios compliqués sont censés entretenir la fraîcheur de nos cerveaux. On ne nous fera pas croire que les choix que nous effectuons de concert servent à quelque chose ou à quelqu'un. Toutefois, nous sommes sûrs que, des hypothèses compliquées auxquelles nous proposons parfois d'élégantes solutions, d'autres, ailleurs, derrière leurs terminaux, savent tirer profit. C'est gratuit pour eux. Des jeunes gens, rémunérés chichement par des contrats renouvelés au jour le jour, tirent parti des productions de nos cerveaux gris, alignés

derrière des rangées de fins écrans, dans quelque *center* du fond de l'Europe – les localisations morocco-sénégalaises étant désormais dévolues au haut du panier. Nos cerveaux gris, comme les leurs plus alertes, demeurent cette matière première dont il est possible, jusqu'au bout, de tirer un petit quelque chose. Un plus fort reste de capital humain, en quelque sorte.

Nous avons disposé les sièges dans l'angle, en un quart d'ombre où les *fish eyes* placés en hauteur à l'extérieur ne peuvent en principe nous débusquer. Nous nous rassurons en nous disant que de toute façon notre bande de vieillards leur importe peu. À personne, cependant, je n'ai révélé sa présence. J'y ai pourtant songé quand Manouche a soudain clamé, pour notre petit cercle, ces brefs versets du *Cahier* : « Partir. Comme il y a des hommes-hyènes et des hommes-panthères... »<sup>2</sup>. C'est là désormais notre subversion : hors de portée des caméras de surveillance, nous nous réunissons pour dire entre nous des poèmes de feu.

Il est parfois possible de tromper la surveillance des caméras, la paresse des gardiens. Certains reconnaissent d'ailleurs, lorsqu'on pousse un peu la conversation, qu'il n'y a guère de sens à nous maintenir ainsi parqués, dans cette résidence proprette où, parfois, les plus chanceux reçoivent la visite de leur famille. Ils maintiennent cependant

<sup>2</sup> CÉSAIRE (Aimé), *Cahier d'un retour au pays natal*, 1939.

que c'est pour notre bien. Le monde serait devenu trop dur. Trop dur pour cette génération des Trente Glorieuses, aujourd'hui flétrie, qui aura cru un temps que le monde pouvait devenir meilleur. C'est comme cela qu'à l'heure de la sieste, un jour de juillet, dans la fraîcheur claquante d'un temps de mistral, je me suis aventurée à flanc de rochers sur ce que nous appelions, quand j'étais enfant, un sentier de douanier. Il y avait, à cette époque, de nombreux pins parasols. De ma taille de petite fille mon regard portait à peine au-dessus des cistes et des myrtes. Le changement climatique a transformé tout cela : dans le paysage alternent des étendues brunes et désolées et des flaches de verdure à flanc de roche, comme ici. Une partie du littoral s'est d'ailleurs effondrée sous les coups de la mer. Je me souviens qu'enfant de gros filets de métal retenaient les moellons des digues en bordure de plage. Plus tard, adulte, j'ai longé, dans le golfe du Bénin, des palmeraies léchées par les vagues. On distinguait encore, à marée basse, déjà assez loin du rivage, des vestiges de la route nationale côtière, sur lesquels venait se briser une première fois la houle. Ici, la roche subitement entamée a révélé comme un micromonde nouveau, une encoignure tropicale sous climat postméditerranéen. On nous dit aussi que c'est pour les moustiques. Derrière les moustiquaires imprégnées, dont l'entretien nous est facturé des sommes importantes, nous serions à l'abri de la malaria. Mais peu me chaut désormais qu'un anophèle me brûle le sang. Si je n'avais expérimenté,

plus jeune, ce qu'il en est, j'estimerais même que ce serait là une assez plaisante façon de mourir.

Ce qui a attiré mon regard était la ramure d'un bananier de belle taille. Il y avait, dans l'air, de nombreux papillons. Parvenue à proximité du bananier, j'ai vu qu'autour, derrière, poussaient quelques épis de maïs, sur lesquels grimpaient des haricots. Il y avait, aussi, les restes d'un feu, et une gamelle au fond noirci abandonnée en lisière du petit champ. Agassou a surgi soudain derrière moi. Je ne l'avais pas entendu venir, ni non plus son animal. Désormais, lorsque je perçois leur pas feutré au pied de la palissade qui clôture notre petit monde, je suis sûre que c'est sa façon à lui de me saluer. En réalité, j'ai d'abord perçu la légère fraîcheur que dispensait son ombre colossale sur mon dos et le souffle de sa bête hérissant quelques poils sur mon poignet. Et l'odeur, aussi, l'odeur de charogne exhalée par la gueule de l'animal, lequel me considérait placidement, solidement tenu en laisse par son maître, un collier de fer hérissé enserrant son pelage ocellé. De biais, n'osant me retourner tout à fait, je mesurai la puissance de sa mâchoire. Je n'avais pourtant pas peur. L'air était extrêmement calme. Au-dessus de nous, très haut dans le ciel, le vent réglait ses affaires. Sur un appel bref d'Agassou, la hyène s'est couchée, sa tête énorme disposée sur deux pattes croisées, dont les extrémités m'ont paru monstrueuses. Sans augmenter la tension de la bride entourant son poignet, il a fait quelques pas vers le

foyer. Cela lui a permis de me considérer en face. Il a envisagé, sans qu'aucune humeur particulière ne se peigne sur son visage, ma silhouette frêle, mes épaules maigres, mes poings enfoncés dans une vieille veste tricotée, mes espadrilles de toile, malcommodes en un pareil terrain, mes cheveux argentés que je porte très courts, encore drus je crois, mes yeux délavés, ma peau tannée, les rides de mon visage, sans doute. Manouche dit les aimer, dit qu'elles témoignent de ce que j'ai beaucoup ri. J'ai cligné des yeux à un reflet du soleil sur les nombreux petits miroirs qui lui formaient comme une sorte de pectoral. Il portait, au-dessous, une sorte de kilt en lanières de cuir lui descendant à mi-mollets et des rangers aux lacets défaits. Ses cheveux, probablement très longs, étaient rassemblés en paquets fibreux formant plusieurs chignons autour de son visage avant de poursuivre leur cheminement ocre jusqu'au bas de son dos. Ses yeux étaient injectés de sang, mais il me paraissait évoluer dans une parfaite maîtrise de lui-même. Après un mot à l'adresse de l'animal, demeuré placidement étendu, il a déposé la laisse et s'est enfoncé dans les maïs, derrière lesquels j'ai distingué l'entrée d'une cabane, sans doute, à voir le plastique bleu qui scintillait derrière les feuilles. Je suis restée complètement immobile, m'appliquant à percevoir les mouvements du vent, qui semblait dessiner des figures complexes autour de nous.

Il est ressorti quelques minutes plus tard. Il tenait quelques tubercules à la main et une boîte remplie

d'eau. Il s'est assis par terre et m'a fait signe d'en faire autant. Mes vieux os ont renâclé, mais finalement je me suis placée en tailleur à ses côtés. La pratique semi clandestine du tai-chi m'a permis d'entretenir mes articulations jusqu'à présent. La hyène nous considérait à présent avec une sorte de placidité amusée, vaguement protectrice. Les patates douces, une fois pelées, ont été cuites à l'eau. Il les a disposées sur une petite planchette de bois, les a taillées en morceaux, m'en a proposé. Nous sommes restés ensemble jusqu'au soir, parlant à peine, attentifs l'un et l'autre au langage des souffles autour de nous, sifflements dans les maïs, rumeurs de la sève dans les grimpants, clapotis des rares embruns parvenant jusqu'à cette hauteur du rocher. Puis je me suis avisée qu'on risquait, là-haut, de s'inquiéter de mon absence, qu'une battue pourrait être lancée. J'ai pris congé. Je crois que son regard a suivi ma lente progression vers la petite porte de fer restée ouverte dans la muraille. Je me suis glissée jusqu'à mon living. J'avais pris la précaution de laisser la TV branchée sur *Cuisine pour toutes*.

Au fil des semaines, j'ai pris l'habitude de ces visites à l'anfractuosité végétale où Agassou demeure avec sa hyène. Nos après-midi ne sont troublés que par les vibrations des aéronefs qui sillonnent cette partie de la Méditerranée, surveillant le moindre esquif qui s'aviserait d'aborder la côte. Je continue à savoir peu de choses de son histoire. J'ai appris cependant qu'elle ne ressemblait guère à son présent. Diplômé



de sciences politiques, il a autrefois été le conseiller, rémunéré par l'État estonien, d'un ministre en Géorgie. À présent, c'est expert en cultures maraîchères qu'il est devenu. Je passe de longs moments à observer ses gestes précis alors qu'il modèle à ses besoins, qui sont d'une extrême modestie, cette enclave d'une insolente verdure, oubliée des drones. J'apprends à ses côtés, simplement en demeurant assise sur une pierre ronde, à proximité du foyer. Parfois, je tresse des bouts de ficelles colorées, j'en fais des parures joyeuses, des petites choses que j'accroche çà et là dans le maquis, en remontant dans ma tanière lisse.

Une après-midi, alors que, bercée par le heurt régulier de sa houe sur les mottes de terre, je m'étais assoupie, je me suis réveillée soudain dans la chaleur des pattes de la bête. Celle-ci veillait placidement sur mon sommeil. J'ai cru, un bref instant avant de recouvrer une pleine conscience, qu'elle avait, de sa patte, chassé un de ces innombrables papillons qui m'auraient sinon réveillée d'un battement d'ailes. J'apprends. J'apprends toujours. Le langage de cet animal paisible, dont je me demande s'il n'est pas tout bonnement végétarien, ainsi que son compagnon humain. Des gestes savants qui dessinent, en cette anfractuosité minuscule, un monde autre, car il est tel à nos yeux. Je reviens régénérée de ces escapades quotidiennes. De façon assez étonnante, mes voisins, qui sont curieux comme des pies, ne m'interrogent pas sur mes absences, qu'ils n'auront pu que repérer.

Aucun non plus ne s'aventure vers le bas de la falaise, en direction de la mer qui ne nous est présente que par ses battements coléreux les jours de grand vent. Tout juste, Manouche me considère-t-il parfois d'un air vaguement goguenard, mais plein d'affection, lorsqu'il me surprend un peu essoufflée d'avoir grimpé la côte aussi rapidement que je l'ai pu, pour me glisser, faussement somnolente, sur le fauteuil à oreillettes faisant face à l'obligatoire télévision. Alors qu'un soir je rapportais trois poivrons dont Agassou m'avait fait don, il n'a pu cependant faire l'économie d'une question. J'ai éludé d'un geste de la main, sincèrement agacée et ne voyant pas l'intérêt qu'il y aurait eu à connaître l'origine de trois légumes. Je les ai cuisinés avec quelques oignons et des œufs : Manouche m'a une fois de plus félicitée pour l'excellence de ma cuisine. Ce ne sont pourtant pas les cours imposés de l'émission de télé qui m'auront permis d'améliorer mes qualités en la matière. Il fut un temps où celles-ci étaient piètres.

J'ai besoin de savoir que là, à quelques pas de notre cité sans aspérités, demeure un peu de la sauvagerie paisible du monde. Une anse de vie brute où soufflent des esprits mutins et vagabonds, où virevoltent des musiques, de celles qu'on se répète les jours où ces musiques-là nous donnent, encore, toujours, le désir de ce monde. Peut-être un jour Agassou va-t-il repartir, et avec lui son animal tranquille. Peut-être m'enseignera-t-il, avant de s'en aller, les gestes nécessaires à la récolte, celle des haricots sur

les maïs secs, celles des petits fruits étranges dont j'ignore le nom, et qu'il a réussi à faire pousser sur une liane exubérante, décorant le bananier comme une guirlande. Je l'imaginerai de retour à la ville, ayant coupé ses longs cheveux, confié sa hyène à quelque ami sûr qui la nourrira dans une arrière-cour à l'abri des regards et troqué son tablier de cuir pour un de ces vêtements souples, en fibres intelligentes, que les actifs doivent endosser pour pouvoir travailler. Lui aussi devra rentrer chaque soir dans un cocon anonyme. Il y en a d'accueillants, des sortes de bogues oblongues aux cloisons souples, de couleur crème, qui se multiplient désormais en lisière des grandes cités, dans des sortes de hangars où il est possible d'en placer beaucoup. Il sacrifiera un temps à la reproduction de sa force de travail. Puis, un soir, il disparaîtra de cette cité hantée par d'autres anonymes. Il passera chez son ami, il reprendra sa bête, qui n'aura pas engraisé, mais pas maigri non plus. Il repartira sur les chemins. Il créera, ailleurs, d'autres jardins insaisissables.

Peut-être aussi demeurera-t-il à proximité et vieillira-t-il, lui aussi. Je guetterai l'apparition des premières rides sur son front lisse, les premiers filets blancs dans la marée ondoyante de ses cheveux. Lorsqu'il travaillera la terre, j'accompagnerai son effort de quelque ritournelle ancienne, fredonnée pour lui donner du courage. Puis nous nous séparerons, comme chaque fin d'après-midi, et retournerons chacun à nos vies tranquilles, indifférents à de

grands effondrements qui, de toute façon, se seront produits avec ou sans nous. Il y en a tant qui se poursuivent, dont beaucoup que nous ignorons, amusés par les « nouvelles » distillées par des organes de presse n'ayant d'autre fonction que le maintien de l'ordre dans les têtes. Nos amitiés les défieront, les réduiront, à leur mesure.

Je ne sais ce qu'il adviendra de ce couple singulier. Peu importe au fond, puisque je connais la tendresse qu'il aura apportée dans ma vie. Quelque chose de l'ordre de la surprise invincible. Un calme souverain, une certitude très paisible. Quelque chose que je pourrai toujours opposer à la trogne des gardiens revêches que les services du municipale ont imposés à la cité. Quelque chose qui me fait passer devant eux la tête haute, en sachant que, aussitôt que je serai passée, ils proféreront des commentaires désobligeants. De ces commentaires dont on leur apprend les codes lors de leurs sessions de recyclage. Destinés à blesser, même les vieux cuirs comme le mien. Quelque chose qui rendra plus forte la moquerie que nous portons en nous, à l'égard de tous les contrôles, tatillons, risibles ou franchement despotiques, qui se sont multipliés au fil de ces vingt-cinq dernières années. De ce quelque chose qui a transformé cette banale cité en havre ténu d'espérance : des rêves solidaires, des poèmes murmurés ou clamés à la fenêtre, des éclats de lumière sur un sourire, l'assaut de la verdure dans la clairière d'Agassou. À hauteur de la cité, sur le plateau qui surplombe la falaise

accidentée, a poussé un terrain de sport : j'entends les clameurs des enfants qui s'y affrontent. Puis je les vois, dans le soleil, s'en retourner ensemble en plaisantant et en tapant dans un ballon. L'arrêt où ils s'en vont attendre le véhicule silencieux qui les ramènera vers la ville est hors de ma vue. Eux, de leur côté, ignorent le jardin créole tapi sous leur pas, ignorent les vieillards tranquillement dissidents qui les regardent cheminer. C'est ainsi que la vie va, irréductible, en cette poussière de monde.

Ce soir, Agassou s'est assis le dos contre le mur, à l'aplomb de ma fenêtre. Lorsqu'elle s'est couchée, sa bête a poussé un « Ouf ! » de soulagement familial. De sous sa tunique, il a sorti une flûte. Il a joué quelques notes. J'ai imaginé le balancement rythmé de la tête de l'animal, pendant qu'il égrenait sa mélodie. Puis il y a eu une brutale agitation du côté du bâtiment des gardiens, des cliquetis et l'aboiement du molosse qui partage leur gîte depuis quelques semaines. Rien ne m'a permis de savoir qu'Agassou et la bête s'étaient levés. Mais je savais qu'ils étaient partis, qu'ils s'étaient coulés jusqu'à chez eux au long de la falaise. Je le savais, le couple rougeaud de gardiens exaspérés, le molosse fébrile ne trouveraient rien d'autre, au pied du mur, qu'un peu d'herbe foulée et une odeur de liberté.

**Fanta T.**

## ALEA JACTA EST

J. est ce qu'on appelle communément une salope. Elle est plutôt belle, mais son charme et sa prestance se soumettent à sa vulgarité.

« Dieu seul sait à quel point c'est difficile de ressembler à quelqu'un qui a constamment la chatte humide », dit-elle parfois d'une voix rauque et sans émotion à ceux qui la dévisagent.

Et elle ne mentait pas, J., lorsqu'elle disait ça. Son accoutrement est le résultat d'une fastidieuse recherche. En effet, elle a longuement expérimenté les tenues, les attitudes et les paroles afin de comprendre ce qui trouble vraiment l'ordre des choses. La recette n'avait pas changé depuis des décennies : des robes trop courtes, des décolletés trop plongeants, un maquillage trop excentrique, bien trop de bijoux de pacotille autour du cou, un langage ponctué des mots les plus grossiers et quelques bastons les grands soirs.

« Si tu attires l'œil sur l'emballage, personne ne cherchera à savoir ce qu'il y a dedans », pense-t-elle

avec conviction.

J. remplit parfaitement les clauses de la « fille bonne », et elle le sait. Pas un homme qui ne se retourne sur son passage, c'est sa façon de se protéger.

Elle le sait et elle en profite. « J'utilise les armes du patriarcat contre ceux qui en jouissent » est une de ces phrases qu'elle se plaît à dire et répéter. Elle avait entendu une bourgeoise un peu intello la prononcer au comptoir d'un bar, un soir où elle avait encore trop bu. Une étudiante de gauche sûrement, qui l'avait scrutée d'un air dédaigneux. J. avait vaguement compris la rhétorique, l'aimait bien et l'avait retenue.

J. pense qu'elle échappe à la domination des hommes en les tenant par leur bite. Elle sait qu'elle a ce pouvoir. Celui de faire changer l'attitude d'un mâle hétérosexuel rien qu'en lui lançant un regard pénétrant. Et elle ne se prive pas d'en jouer. J. se sent forte comme ça. « Dans des vêtements de pute à trois sous », comme le disait souvent Eddie.

Eddie c'est « sa meilleure amie ». Le seul type qui ne la touchera jamais. Pas parce qu'elle ne veut pas. Non, de ça, elle s'en fout bien. Et s'il essayait, il ne lui faudrait pas longtemps pour placer sa queue dans la bouche de la jeune femme. Un de plus ou un de moins, c'est pas ça qui changera sa vie, à J..

C'est le jeune homme lui-même qui s'était fixé cette règle. Il avait bien trop souvent assisté aux dépérissements de ceux qui y avaient goûté et voulaient plus que son cul. J. ne s'attache à personne.

« Personne ne m'est indispensable. Ni ami, ni amant, ni famille. »

Ne jamais s'en approcher. Eddie le sait bien : J., c'est plus un shoot d'héro qu'un spliff fumé entre potes.

C'est aussi parce qu'il sait que la puma déteste les plans prévus à l'avance qu'il ne s'était pas inquiété de ne pas la voir rentrer. Elle l'avait déjà planté plusieurs fois, sans raison et bien évidemment sans excuse. Elle est comme ça, J. : elle pense que tout lui est dû et qu'elle ne doit rien à personne.

Du coup, Eddie n'avait rien senti de ce qui était en train de se dérouler. Il s'était juste dit que sur le chemin du retour elle avait dû rencontrer quelqu'un qui lui avait plu.

« Et puis, de toute façon, maintenant, le danger, ça n'existe plus », avait-il pensé. Depuis « qu'on » a aseptisé la rue et interdit les rassemblements de plus de deux personnes, il n'y a plus qu'en zones renoncées qu'il faut se méfier. Ça avait fait du bien. On en pouvait plus de voir racoler les putes sur les trottoirs, les dealers fournir en merdes en tous genres leurs cadavres sans s'inquiéter... devant des maisons qui sentent bon le lait pour enfant. Il espérait que J. ne s'y était pas aventurée, on ne pouvait être sûr de rien avec elle.

« Par ici, maintenant, on ne vole plus les honnêtes gens, on ne viole plus les filles, tout le monde se gare correctement sur des places admises, même les crottes de chien ont disparu ! », racontait-il quelquefois à ses amis, essayant de faire émerger en



eux ce factice sentiment de bien-être et de sécurité. Malheureusement, depuis quelque temps, même lui n’y croit plus, mais il a un peu honte de l’avouer, alors il s’entête à raconter la même soupe populiste aux gens qui l’entourent.

Eddie aurait aimé vivre cent ans en arrière, du temps où la France avait les pieds dans la merde, la gueule en sang et un gode allemand dans le cul. « Là, au moins, on pouvait vivre quelque chose d’excitant. Maintenant, ce pays, c’est de la merde. Des gens de merde, de la musique de merde. Même la bière y est dégueulasse. Rien de bon ne sortira jamais d’ici parce qu’ici nous sommes qu’une sous-race, même pas en mesure d’être colonisés par des êtres supérieurs. Non, que des putains d’connards », hurlait-il parfois dans ses phases éthyliques.

Le jeune homme était parti se coucher une clope au bec, quand même un peu déçu par J. Mais bon, il s’y était fait.

Eddie ne s’était pas trompé, J. avait bien rencontré quelqu’un. Mais pas la personne qu’il croyait.

Elle était tombée sur un de ces mecs méprisants au possible. Une espèce de Patrick Bateman version 25 ans. Un pur produit de la lutte des classes, un de ses gosses orgueilleux au destin tout tracé. Il était beau. Riche. Arrogant. Portait avec élégance et décontraction son jean coupé dernier cri et sa veste Armani. Il fumait des Rothmans light. Semblait en avoir plein le nez et pensait qu’il pouvait amener

quiconque à son phallus sur le simple principe qu'il correspond parfaitement aux codes de l'Homme. Musclé pour être suffisamment protecteur, mais pas étouffant. Abondamment friqué pour pouvoir acheter ce qu'il espère baiser, mais avec pudeur pour ne pas laisser croire qu'il serait un client. Viril, mais ni trop ni trop peu pour ne paraître ni macho ni tarlouze.

Il avait sûrement trop bu, c'est ce qui l'avait poussé à aborder J. sans retenue et dans un langage assez cru. Ça amuse les mecs d'en haut d'imaginer qu'ils peuvent tringler sans effort les « débauchées » d'en bas. Surtout depuis que le fossé s'était encore agrandi entre ceux qui tiennent les rênes et ceux qui les tirent à quatre pattes la gueule à terre. On voyait ça régulièrement, ceux de la zone protégée venir s'encanailler du côté des terrains laissés à l'abandon.

Il l'avait accostée comme on demande un tarif à une professionnelle. Sans tact ni séduction. En se disant que de toute façon elle devait bien aimer ça pour s'habiller de cette manière. « On ne peut pas être vêtue comme une pute et ne pas vouloir être traitée comme telle », lui avait-il répondu quand elle l'avait jeté.

J. se retourna en se disant qu'il serait parfait. C'était celui qu'elle attendait. Pas pour l'emmener sur son grand cheval blanc, mais presque. C'est celui qui la délivrerait, son néo-Roméo.

Elle monta dans sa voiture, il balbutia quelques excuses au sujet des propos qu'il lui avait tenus puis se jeta sur elle, pétrissant chacune des parties de son corps comme si elles lui appartenaient. Il lui demanda son prénom. J. ne prêta attention ni aux excuses ni à la question, ni à ce qu'il considérait comme des caresses. Elle ferma les yeux et sourit. Il avait cru que c'était pour lui, le sot. Mais non, c'était pour elle, pour ce qu'elle allait faire.

J. accomplissait un véritable rituel. Elle le faisait avec rigueur et sans pudeur, en se débarrassant de toutes appréhensions nourries de censure collective et de perceptions personnelles. À chaque fois que ces paupières l'abandonnaient, elle revoyait ceux qui avaient parfaitement su nourrir sa rancœur. Le père. Le frère. L'intime. L'inconnu.

J. se libérait en pensant que la perversion la rendait belle et unique. Elle devenait au fur et à mesure des scènes de luxure et de torture ce qu'aucun homme n'avait été en mesure de faire d'elle. Elle s'était convertie à cette compulsion avec excitation.

Aucun détail ne manquait à ce rituel pas même le vocabulaire étoffé qui enrichissait la conversation de son corps. Mécaniquement, elle exécutait des gestes aux précisions meurtrières.

J. n'avait plus de larmes. Plus de cœur. Pas d'âme. Pas de conscience. Elle était juste portée par sa soif de vengeance dans un monde où la justice n'a somme toute jamais existé.

Dans ce qui l'avait enfermée et ce qui l'avait libérée.

Dans le sang et dans le foutre.

En claquant la portière, J. jeta un dernier coup d'œil au corps gisant sur la banquette arrière. Elle n'oublia pas de récupérer et de nettoyer sa lame en acier. C'était comme si elle avait bu la mer tout entière. Elle n'arrivait plus à se débarrasser de cette saveur amère qui envahissait sournoisement les tréfonds de sa bouche. Elle se dit que c'était tant pis, et que c'était pas pire que le goût d'un mec qui te gicle au fond de la gorge sans te prévenir.

J. n'était pas inquiète, elle savait que personne ne se soucierait d'un corps retrouvé du côté de sa zone. Elle savait aussi que les autorités interdisaient le passage d'un territoire à un autre, et que par conséquent personne n'irait enquêter.

Elle tourna au bout de la rue en direction de l'appartement d'Eddie, d'un pas assuré, les épaules relevées et le menton bien haut.

La pénombre permettait à peine de distinguer ce qui avait sûrement été tagué sur le mur par un gamin de la zone.

Juliette ne put en déchiffrer que la fin.

...les dés sont jetés.

Et c'est beau comme un empire qui s'effondre.

**El Kasmi**





Achévé d'imprimer par l'imprimerie Ravin Bleu.  
Octobre 2010  
ISBN 978-2-9538046-0-7 Imprimé en France.

«  
**Aux RG succéderont des voisins consciencieux.**  
**Aux condés, des docteurs.**  
**Aux paniers à salade, des ambulances.**  
**Aux menottes, des piquouzes.**  
**Aux juges, des diagnosticiens.**  
**Aux peines, des prescriptions.**  
**Aux matons, des infirmiers.**  
**Aux bourreaux, des pharmacos.**  
**Aux déviants, des patients.**  
**Aux chaises électriques, des électrochocs.**  
**Aux cachots, des cachetons.**  
**Aux mecs en bleu, des mecs en blanc.**  
»

**Ceci n'est pas un livre, c'est une expérience. Neuf histoires pour raconter un monde qui tombe en parlant de celui qui vient. 2030 se noie dans nos inconscients, dégouline le long de nos cauchemars et distille l'absinthe de nos rages. Il ne s'agit pas d'anticipation mais de quelques balafres, micro-traces de ce qu'on appelait l'espoir au seuil des sociétés de contrôle.**

